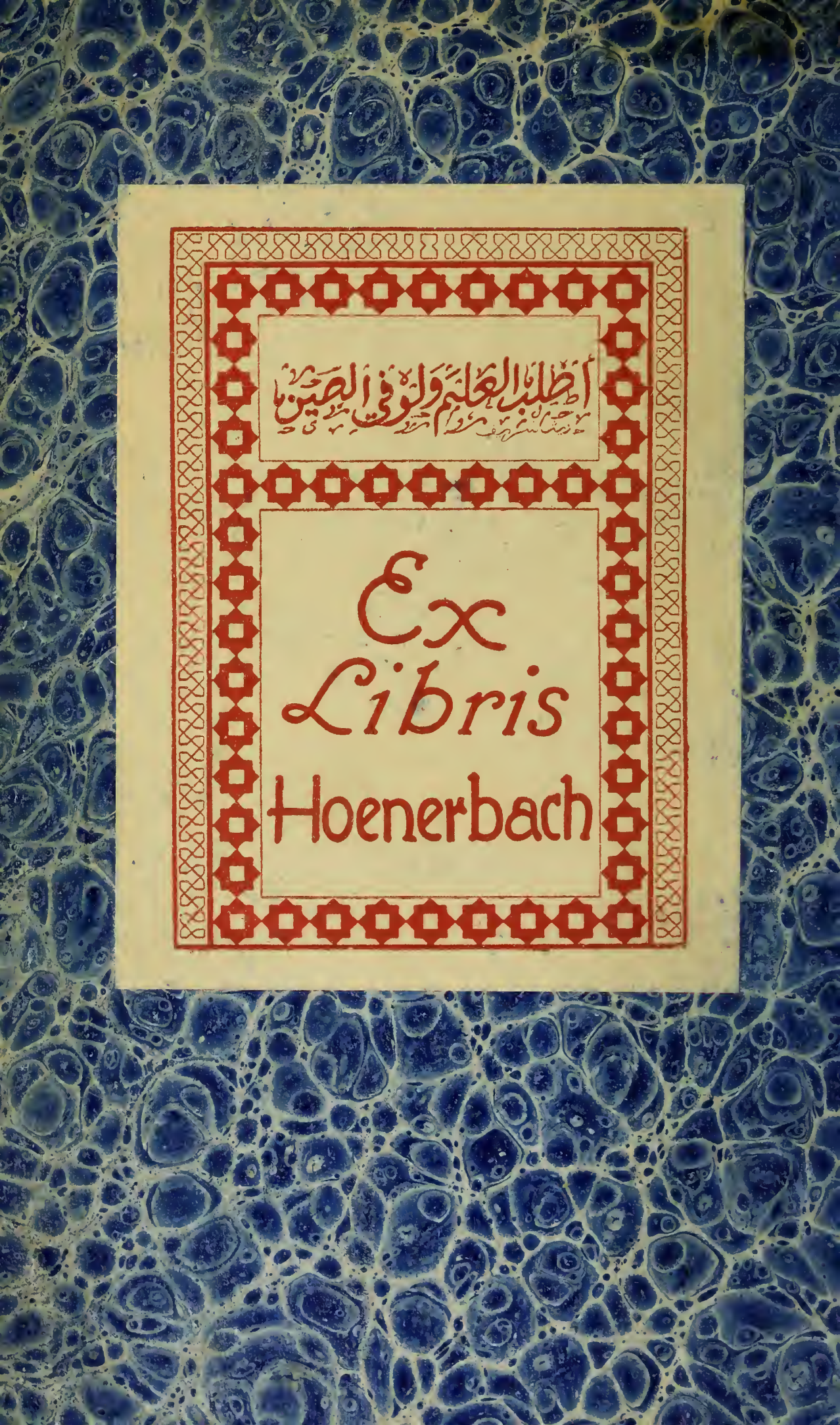
اطلب العلم ولو في الصين
Ex
Libris
Hoenerbach

CONSTANTINE

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/constantinevoyag00regi

CONSTANTINE

— VOYAGES ET SÉJOURS —

PAR

LOUIS RÉGIS

AVEC UNE INTRODUCTION DE

A. MÉZIÈRES

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

Droits de reproduction et de traduction réservés.

INTRODUCTION

Est-il besoin de présenter au public Louis Régis? Son talent sera le meilleur des introducteurs. Tous les lettrés ont remarqué, l'année dernière, dans la *Revue des Deux Mondes*, une excursion à Biskra, qui n'était point signée, mais où se trahissait, à certaines touches délicates, la main légère d'une femme. On la retrouvera avec plaisir dans le volume que publie aujourd'hui Louis Régis. Cette excursion si bien racontée fait partie d'un voyage à travers l'Algérie qu'on nous donne ici tout entier. Les lecteurs y reconnaîtront partout la même précision élégante et la même justesse de ton. Les tableaux de mœurs algériennes s'y succèdent naturellement à mesure qu'ils se présentent aux yeux de l'aimable voyageuse.

Louis Régis n'oublie ni les rues étroites

sur lesquelles résonne le sabot pointu des ânes, pesamment chargés, ni les boutiques sombres où se travaille le cuir aux reflets éclatants, ni l'intérieur des mosquées, où les fidèles, absorbés dans la méditation et dans la prière, ne s'aperçoivent même pas de la présence des étrangers, ni la paix des cimetières ouverts de tous côtés sur la campagne, et dont la verdure se mêle à la verdure environnante, ni les sources ombragées où de toutes jeunes filles viennent puiser, pieds nus, une eau qu'elles rapportent avec des poses bibliques, ni la fière attitude des beaux cavaliers du désert montés sur des chevaux richement harnachés. Grâce à son sexe et à la durée d'un long séjour à Constantine, notre auteur a pu entrer en relations suivies avec les femmes arabes, dont elle décrit les mœurs, d'après des observations personnelles qui n'avaient point encore été faites avec la même sûreté. C'est la partie la plus originale de son œuvre.

Mais à quoi servirait l'exactitude matérielle des détails si l'écrivain ne la relevait par cette vérité poétique sans laquelle les descriptions les plus exactes deviendraient infidèles? Il y a, en effet, une poésie qui s'exhale des spectacles et des scènes de la nature méridionale.

L'homme du Sud, plus rapproché du type

légendaire de l'humanité, reporte quelquefois notre pensée vers le temps des patriarches; les Arabes de grande famille, avec la pureté de leurs traits et la dignité souveraine de leur démarche, ressemblent à des contemporains d'Abraham et de Jacob; les immenses troupeaux qui, à certains moments, couvrent la montagne et la plaine, rappellent les migrations de la vie pastorale; les chevaux pleins de feu, dont les naseaux fument et dont la queue balaye la terre, emportent notre imagination vers les vastes espaces du désert, qu'ils semblent déjà dévorer. La qualité de la lumière répand sur toutes les parties de l'horizon un charme merveilleux inconnu dans les pays du Nord. Les lointains se dessinent avec une netteté sculpturale, les lignes pures des montagnes apparaissent dans leur beauté harmonieuse ou dans leur grandeur sauvage. Les tons passent, suivant les heures du jour, des nuances les plus délicates de la rose et de la violette jusqu'au bleu le plus intense, pour se fondre en un voile de pourpre au coucher du soleil. La nuit n'interrompt pas le plaisir des yeux; le ciel étoilé brille d'un si vif éclat, que les paupières, à demi fermées, se rouvrent encore pour en regarder les splendeurs à travers les ouvertures de la tente.

Toutes ces impressions poétiques, Louis Régis les ressent avec une sincérité et une fraîcheur d'émotion qui nous gagnent à notre tour. Elle réveille les souvenirs endormis chez tous ceux que poursuit, comme elle, la nostalgie du soleil, de la lumière, de la beauté. Elle inspire aux autres le désir de connaître des joies qui laissent une si grande trace dans l'existence. Personne ne lira ni ne fermera son livre avec indifférence. Elle-même semble l'avoir écrit en quelque sorte involontairement, comme poussée par une pensée secrète de reconnaissance pour tant de beaux lieux qui l'ont charmée, pour les chefs au noble maintien, à la démarche grave, qui lui sont apparus de loin en loin, dans son voyage, comme les plus remarquables exemplaires de l'humanité.

Louis Régis nous permettra-t-elle une seule objection ? Ne juge-t-elle pas avec trop de sévérité les colons algériens ? Nous croyons volontiers tout le bien qu'elle nous dit des Arabes ; mais nous voudrions qu'elle eût meilleure opinion de nos compatriotes, et nous sommes quelquefois tenté de les défendre contre elle.

A. MÉZIÈRES.

CONSTANTINE

On a souvent dit qu'il fallait toujours, en voyage, se défier des premières impressions. Il est rare, en effet, qu'elles se trouvent justifiées.

Mon désappointement avait été grand lorsque, après cinquante heures d'une traversée pénible, j'avais enfin pu contempler la côte africaine. Le ciel était d'un bleu pâle, sans clarté, et les collines dont la mer baigne le pied offraient des aspects d'un vert froid et décoloré. J'avais admiré davantage Marseille et la Provence avec leurs tons chauds. Le littoral de l'Algérie n'est certainement pas le plein Orient, mais il ne faut pas croire, non plus, que ce soit un pays comme beaucoup d'autres ; on lui trouve, au

contraire, après l'avoir bien observé, un caractère très particulier et des couleurs parfaitement à lui.

Le port de Philippeville n'étant pas encore achevé, le bateau de la Compagnie Valéry, qui nous avait amenés, a jeté l'ancre à une demi-heure du lieu de débarquement; de là, des barques montées par des Maltais étaient venues chercher les voyageurs et les avaient conduits au bord d'une petite jetée en bois qui donne accès sur le quai de Philippeville.

La petite ville n'est pas faite pour plaire. Bâtie par les Français, depuis la conquête, elle n'est remarquable par aucun genre d'architecture. Les quelques indigènes stationnant sur la place carrée qui aboutit à la mer sont de pauvres déguenillés faisant profession de transporter les marchandises sur les bateaux, ou d'apporter de la campagne des légumes sur le marché. Accoudés durant de longues heures sur le parapet qui sépare la place de la mer, ils n'offrent à l'étranger nouvellement débarqué qu'un triste échantillon de la race arabe.

Deux collines arrondies s'élèvent en pente douce de chaque côté du port; une agréable végétation les couvre et les larges sentiers dont elles sont sillonnées conduisent à deux vastes hôpitaux. De ces hauteurs, la vue se porte avec plaisir sur les découpures variées de la côte, sur la mer animée par le mouvement des balancelles qui viennent prendre leur chargement de laine ou de blé, et par les bateaux à

vapeur d'Alger ou de Marseille qui, plusieurs fois par semaine, jettent l'ancre dans la jolie rade encaissée de Stora.

Le chemin de fer qui part de Philippeville et conduit les voyageurs en trois heures à Constantine, suit une vallée intéressante sous plus d'un rapport. Elle donne tout d'abord une idée assez exacte de la colonisation de cette province algérienne, et l'on peut dire aussi qu'elle est comme la préface du poème de l'Afrique française. Le paysage, changeant d'aspect et s'embellissant à chaque instant, vous mène par degrés successifs jusqu'aux pittoresques splendeurs du rocher sur lequel est posée la ville de Constantine. Les montagnes, au début basses et vertes, deviennent peu à peu plus accidentées et plus arides ; au printemps, les prairies qui couvrent la plus grande partie de ces campagnes sont particulièrement belles à regarder. Mille fleurs de formes aussi variées que gracieuses y poussent en abondance, illuminant, pour ainsi dire, de leurs vives couleurs, la terre féconde de la vallée. On aperçoit, çà et là, de petites fermes tout entourées de haies où de vigoureux géraniums s'enchevêtrent autour de cactus de plus de six pieds de haut. La jolie mauve rose des jardins se mêle à des belles-de-jour et à des nigelles d'Espagne du plus beau bleu, des campanules lilas ou rouges de plusieurs espèces se glissent dans l'herbe, et quantité d'autres fleurs, que la rapidité de notre course nous empêche de

distinguer, donnent un air de fête à tout le paysage. Vers la seconde moitié du trajet, les montagnes s'élèvent sensiblement. Sur leur penchant, de beaux troupeaux paissent en liberté, gardés seulement par des pâtres arabes, enveloppés de burnous de laine usés par les intempéries des saisons. A quelque distance, on aperçoit leur demeure, qui n'est autre qu'une tente fort basse, faite d'une toile goudronnée. Plus loin, les villages des cultivateurs indigènes se montrent près des sources d'eau et se composent de huttes ayant l'aspect assez triste d'énormes taupinières et qu'ils appellent dans leur langue des *gourbis*.

Les villages des colons français, placés près de la voie du chemin de fer, ressemblent beaucoup aux villages de la Provence. Sur les routes passent des Arabes, qui vont d'un point à un autre, montés sur de pauvres vieux mulets qui ne se pressent jamais. Bientôt nous dominons une large et belle vallée ombragée de bois touffus, coupée de jardins, de moulins et de fermes. Quelques palmiers, les premiers que nous voyons, se montrent au-dessus des autres arbres avec leur port élancé et leurs têtes échevelées. La vallée se termine par un immense bloc carré formé d'un rocher à pic au sommet duquel nous apercevons confusément des maisons blanches, pressées les unes contre les autres : c'est Constantine. Le bruit produit par le train fait sortir de leurs cavernes d'énormes

vautours qui tournoient étonnés au-dessus du précipice. A peine avons-nous le temps de mesurer du regard la profondeur de l'abîme, que nous nous engouffrons dans le tunnel percé au travers de la montagne voisine de la ville, et le chemin de fer vient s'arrêter, quelques secondes après, du côté opposé, au pied du Mansourah.

Pour pénétrer dans Constantine, il faut traverser un large pont de fer jeté avec hardiesse à trois cents pieds au-dessus du Rummel. La porte à laquelle il aboutit s'appelle la porte d'*el Kantara*, ce qui, en arabe, veut dire porte *du Pont*. La ville est traversée dans toute sa largeur par une rue française, percée comme au hasard au beau milieu des quartiers arabes. Elle n'est pas encore entièrement garnie de maisons des deux côtés, et dans les espaces restés vides, on aperçoit des habitations mauresques dont il ne reste debout qu'une faible portion ; quelquefois, la moitié seulement d'une cour avec deux ou trois arcades joignant le mur ; dans d'autres endroits, les arcades sont à jour et servent de cadre à une petite ruelle arabe pleine de va-et-vient. Pour niveler un peu la rue, on a été obligé de la creuser, dans certaines parties, assez profondément ; on a solidifié la tranchée avec de la maçonnerie et on a placé des escaliers étroits pour mettre en communication cette partie de la ville avec celle qui se trouve perchée sur le sommet de la butte. L'effet est véritablement très pittoresque. En levant

les yeux, on aperçoit tantôt la porte arrondie d'une petite mosquée, tantôt des murailles blanches et inégales se détachant sur le ciel bleu et rompant, par leur forme fantaisiste, l'aspect trop uniforme des affreuses maisons françaises qui bordent la rue. Les maisons européennes, sans cours et percées de nombreuses fenêtres exposées au midi, sont loin d'être appropriées aux climats chauds; et des gens d'esprit comme nos compatriotes devraient s'être aperçus qu'il faut, autant qu'on le peut, imiter, dans leurs usages, les habitants du pays dans lequel on vient s'implanter, en y apportant, toutefois, les modifications nécessaires à un genre de vie un peu différent.

Il est très certain que les petites rues tortueuses et étroites des villes arabes donnent peu carrière au vent, à la poussière et à la chaleur du soleil, et que les maisons, percées seulement de rares fenêtres à l'extérieur, sont calculées d'une manière intelligente pour préserver ceux qui les habitent des inconvénients du sirocco.

Constantine, dès la première vue, dépasse de beaucoup, comme originalité, ce à quoi l'on s'attendait, et chaque jour apporte à l'étranger des sujets d'intérêt toujours plus vifs et toujours nouveaux. Ce qui frappe, tout d'abord, c'est l'aspect si particulièrement arabe d'une ville qui appartient à la France depuis 1837. Malheureusement, cette couleur locale tend à s'effacer. Pour faire place aux quartiers européens,

qui se multiplient de plus en plus, on est obligé d'abattre des habitations appartenant aux grandes familles indigènes. On leur ôte ainsi le goût et la possibilité de demeurer là où ils ont à côté d'eux le siège de l'administration militaire et civile. Les chefs du Sud ont l'habitude de venir, depuis de longues années, s'établir à Constantine un ou deux mois, pendant l'été, alors que la chaleur du désert devient presque intolérable. Ils entrent nécessairement en rapport journalier avec les autorités françaises ; ce contact les accoutume à vivre familièrement et en bonne intelligence avec les Français de tous ordres, et les tient ainsi forcément au courant de la marche de la civilisation. La nécessité d'apprendre à parler la langue du vainqueur se fait sentir à eux, et ils se trouvent même portés par amour-propre à donner à leurs fils une éducation française. Les autorités militaires, pour leur part, y trouvent le grand avantage de savoir plus facilement ce qui se passe aux extrémités de la province et de connaître la pensée des chefs puissants qu'il nous importe d'avoir avec nous. Si l'on détruit leurs propriétés de famille, il n'est pas douteux qu'ils cesseront de fréquenter Constantine, qui deviendra en peu de temps une ville absolument française, comme Alger. C'est l'ambition de beaucoup de nos colons ; mais c'est un désir aussi maladroit qu'irréfléchi.

Constantine est située entre deux grandes vallées

que sépare une sorte d'isthme, ou langue de terre, jadis très étroite, aujourd'hui plus large, qui relie la ville avec la montagne appelée Coudiat-Ati. C'est par ce seul point vulnérable qu'elle fut attaquée lors du second siège. Du côté du couchant, s'étend la belle vallée du Hamma, terminée par la haute chaîne du Djurdjura dont la silhouette majestueuse rappelle assez les découpures des Alpes piémontaises. Du côté de l'est, la vallée du Rummel se dirige, en faisant un coude et après bien des détours, vers le sud de l'Algérie et vers le grand désert. Rien n'est plus dissemblable que ces deux vallées. Celle du Hamma était déjà plantée du temps des beys. C'est là que les Arabes avaient leurs habitations champêtres et les jardins qui leur fournissaient les oranges, les grenades, les figues et les olives. Ces beaux jardins sont, pour la plupart, restés dans la possession des grandes familles indigènes qui ne les ont point défigurés par l'alignement et l'arrangement qui ôtent tout naturel à nos parcs modernes. La vallée du Rummel, plantée seulement depuis l'occupation française, n'offre pas cet aspect méridional qu'on s'attendrait à trouver partout en Algérie. Elle n'en est pas moins charmante au printemps, lorsque la rivière coule à pleins bords sous l'ombre formée par des saules, des peupliers, des amandiers, unis à de grands minosas roses, à des vignes et à une abondance d'arbres, de fleurs de toute espèce et de tous pays. De jolies maisons

bâties par des colons auxquels la fortune a souri, grâce à l'application du principe *aide-toi, le ciel t'aidera*, s'élèvent au milieu d'enclos entourés de rosiers rustiques couverts de fleurs tout l'été.

La plate-forme sur laquelle Constantine est bâtie représente un carré presque parfait, mais toutefois un peu incliné. On n'y pénètre que par trois ouvertures, la porte d'el Kantara en face du chemin de fer, la porte de la Brèche tout à l'opposé, et entre les deux par une petite poterne qui a conservé le nom arabe de Bâb-el-Gebia. Le quartier français n'est heureusement pas encore très étendu et permet au voyageur, tout en lui donnant en partie les agréments de son pays, de jouir, autant qu'il peut en avoir envie, du pittoresque de la vie d'Orient et de la nouveauté des habitudes arabes.

15 mai. — Le premier désir d'un étranger, en se réveillant dans un lieu nouveau, est d'ouvrir sa fenêtre et de regarder ce qui se passe au dehors. Quelquefois, il la referme, désappointé par ce qui a frappé sa vue; d'autres fois, il reste dans l'admiration du tableau qui se déroule sous ses yeux, éclairé par les lueurs blanches du jour naissant. Mon impression, en levant le store de joncs verts qui pendait devant mes vitres, ne participait ni de l'un, ni de l'autre de ces deux sentiments. Point de beau paysage devant mes yeux, mais des scènes faites pour exciter ma curiosité. Le mouvement d'une ville qui s'éveille

régnait déjà, quoique cinq heures fussent à peine sonnées. D'abord passaient rapidement de petits ânes portant, les uns des briques dans leurs *telis* ou sacs qui pendent des deux côtés de leurs flancs, les autres des outres pleines d'eau. Leurs sabots pointus résonnaient sur la terre sèche de la rue et le mot *bâlek* (prends garde) était souvent répété par leurs conducteurs, obligés d'avertir les Arabes insouciants d'avoir à se déranger. Puis à ce bruit se mêlait, semblable à un cri rauque, le bêlement des chèvres à longs poils blancs et gris, réunies en troupeaux au bord du trottoir, attendant qu'on vînt les traire. A mesure que l'heure s'avance, l'activité augmente. Des bandes de Kabyles traversent la ville pour se rendre du côté opposé dans les champs qu'ils vont moissonner. Des mulets chargés de viande se rendent sur le marché arabe, où l'on ne vend que des animaux tués en prononçant le nom d'*Allah*, selon le précepte du Koran.

Les moins actifs parmi les indigènes sortent peu à peu de leurs demeures et vont gravement respirer l'air frais, en s'asseyant sur les places publiques ou devant les boutiques des marchands de leur connaissance, avec lesquels ils ne dédaignent pas de deviser des petites nouvelles qui circulent dans le monde arabe. Les officiers se rendent au pas de leurs chevaux jusqu'au quartier du Mansourah, en dehors de la ville. Les colons européens s'installent déjà devant les

cafés, se faisant servir des verres d'absinthe, et des enfants kabyles munis de *couffins*, sorte de sac en paille tressée, accompagnent des dames françaises qui vont chercher leurs provisions au marché de la place de la Brèche, où s'étalent en abondance ce qu'à Paris on aurait appelé des primeurs. Vers dix heures du matin, le calme se rétablit ; c'est l'heure du repas des Arabes ; mais le mouvement européen continue encore. L'arrivée du train amène aux deux hôtels de Paris et d'Orient des omnibus chargés de voyageurs et de bagages : des camions apportent des marchandises et des colis aux entrepôts. Les officiers redescendent du Mansourah, les Kabyles reviennent des champs et s'asseyent par terre en cercle dans un endroit où ils trouvent de l'ombre pour faire la sieste après avoir mangé un morceau de pain frotté d'oignon. Enfin, à une heure, tout mouvement a cessé ; Arabes et Européens sont renfermés chez eux, et ce n'est que lorsque le soleil baisse sur l'horizon que la vie reprend dans la ville. A ce moment, ceux qui n'ont rien à faire vont se promener ou s'assoient dans le jardin public, qui a reçu le nom trop moderne de *square*. Le square n'a été créé que depuis peu d'années, et déjà il offre l'ombre la plus agréable contre l'ardeur du soleil. Placé sur l'isthme de terre qui sépare les deux vallées du Hamma et du Rummel, en dehors de la porte de la Brèche, il est constamment traversé par un courant d'air dont on jouit beaucoup lorsqu'on

n'en peut trouver nulle part ailleurs. Ce charmant jardin, planté avec soin de massifs variés formés des arbres et des arbustes des pays chauds, donne une idée de la force de végétation du pays. Des lauriers doubles, roses et blancs, des grenadiers, des palmiers, des jasmins jaunes mêlent leurs rameaux légers aux lilas et aux althéas du nord. L'ombre supérieure vient des tilleuls dont les troncs, complètement cachés par les pampres vigoureux des bignonias aux longues cloches couleur de feu, forment l'ornement d'une allée circulaire qui, dès l'entrée de la grille, frappe les yeux. Une échappée dans la verdure laisse errer le regard sur la vallée du Rummel. Au milieu du jardin s'élève une grande statue du maréchal Vallée. On est obligé de lui pardonner de n'être pas un bel objet d'art, grâce à la valeur de celui qu'elle représente et aux roses, aux résédas et aux œillets qui fleurissent à ses pieds. Le square est divisé par une route : la portion située du côté de la vallée du Hamma est négligée et n'est guère fréquentée que par les Arabes qui viennnent se mettre en prière à l'ombre de ses quinconces. On a réuni dans les allées des fragments de sculpture romaine trouvés dans les environs, et l'on a dû entourer d'un grillage le bassin qui est au centre, afin d'empêcher les Arabes des caravanes de s'en servir comme d'une piscine d'ablutions.

1er *juin.* — Rien ne m'a semblé plus poétique que la promenade faite en compagnie nombreuse, à onze

heures du soir, dans un quartier arabe. Nous nous rendions à deux petites mosquées où se célébrait une cérémonie en l'honneur de la naissance du prophète. Les rues arabes ne sont éclairées que par quelques lanternes accrochées de loin en loin contre le mur. Aussi, bien des fois, nous sommes-nous trouvés dans une ruelle complètement sombre, d'où l'on apercevait à longue distance, comme une petite étoile, une lumière qui servait à nous guider. A d'autres moments, la lune frappait de ses rayons le sommet des maisons blanches, et, tandis que nous étions dans l'ombre, la muraille au-dessus de nos têtes se détachait en pleine clarté. La première mosquée où nous nous arrêtons n'est qu'une grande chambre où se fait l'horrible culte des aïssaouas. Les murailles sont simplement badigeonnées. Quatre poutres peintes en blanc et auxquelles sont appendus de grands drapeaux soutiennent les solives du plafond, auxquelles sont fixées de nombreuses bougies. Deux vieux *mokhadems*, ou grands prêtres, sont assis à terre sur un tapis, une bougie allumée posée devant eux. Au centre de la pièce, un groupe d'aïssaouas, accroupis, jouent de la guitare et du tambour de basque, sur un mode sauvage et rythmé, pendant que d'autres adeptes chantent les litanies en l'honneur du Tout-Puissant. Au fond de la chambre, une rangée de jeunes Arabes, ayant ôté leurs babouches et leurs burnous, se tiennent serrés les uns contre les autres, imitant tous

ensemble les cris et les mouvements de l'hyène. Lorsque l'excitation les a rendus à peu près fous, ils font en même temps des bonds prodigieux. Les aïssaouas sont pour la plupart d'origine marocaine et ouvriers en cuir. Ils se préparent à leur culte en fumant un grand nombre de pipes de hachisch, dont la fumée leur trouble le cerveau. Ils sont, à ce qu'on nous dit, peu estimés des vrais musulmans. Les plus pieux et les plus inspirés s'avancent ensuite, font le tour de la chambre, imitant la démarche de l'autruche ou de tout autre animal pour lequel ils se sentent de la sympathie. Ils ôtent leurs turbans et laissent flotter leurs longs cheveux sur leurs épaules. Lorsqu'ils se sentent dans un état nerveux trop pénible, ils viennent se jeter aux pieds du mokhadem, qui, en leur passant la main sur les épaules, les calme aussitôt; d'autres avalent avec délices de grands clous. Les Arabes sérieux prétendent que ce n'est qu'un tour de jongleur et qu'ils savent la manière de les empêcher de descendre dans leur estomac. Pendant ce temps, le tambour bat toujours et l'encens qui brûle dans un brasero remplit la chambre d'un nuage parfumé. Quelques-uns dévorent avec fureur des morceaux de verre, ou se jettent sur des fioles qu'ils croquent à belles dents; d'autres font le geste de se couper en deux avec un sabre, et se possèdent si peu, que j'ai vu un des prêtres, fort effrayé, enlever précipitamment l'arme des mains du fidèle qui se livrait à ce transport. Nous

nous sommes retirés au moment où quelques aïssaouas dansaient en agitant des brandons allumés, qu'ils promenaient sous leurs burnous. Il nous semblait que nous étions dans une assemblée de fous, et c'est avec un plaisir sans mélange que nous nous sommes retrouvés à la fin dans la tranquillité de la petite rue.

Il y a plus de trois siècles que la secte des aïssaouas fut fondée à Meknes, ville alors fort importante de l'empire du Maroc. Le fondateur était Sidi-Mohamed-ben-Aïssa. Sa pauvreté était proverbiale, et, au lieu de chercher du travail, accompagné de sa nombreuse famille, il demandait du pain avec des cris déchirants; mais bientôt, grâce à des miracles étonnants, dit la légende, l'abondance succéda chez lui à la misère. Son influence devint si grande, que l'empereur du Maroc en fut effrayé pour lui-même. On prétendait que ce fanatique pouvait toucher et manger les bêtes les plus venimeuses et les poisons les plus subtils. Tout le monde a entendu parler des sectateurs hideux de Sidi-Aïssa, qui, au Maroc, se promènent en bandes, certains jours de l'année, entraînant la foule à leur suite. Voici l'origine de la vénération dont ils sont l'objet de la part de leurs coreligionnaires.

Après la mort de Sidi-Mohamed-ben-Aïssa, l'empereur, qui désirait se débarrasser d'une secte dont il se défiait, essaya de les faire tomber dans un

piège. Il fit remplir une fosse de tous les animaux au venin malfaisant et des poisons que l'on savait être les plus dangereux. Il convia alors un grand nombre d'adeptes du marabout à venir manger de ces mets dégoûtants, leur disant de montrer, par cet acte, leur faculté préservatrice. Les malheureux aïssaouas regardaient avec effroi ce mélange horrible, n'osant en approcher, lorsqu'une femme, Lalla-Khamsia, ancienne servante du fameux marabout, connaissant, sans doute, ses procédés de jonglerie, se précipita sur ces aliments, reprochant aux hommes leur lâcheté, et donna l'exemple, qui fut aussitôt suivi, d'en manger avec les apparences de l'avidité. On assure qu'ils se tirèrent, les uns et les autres, de cette redoutable épreuve. Les descendants en ligne directe de la sainte Lalla-Khamsia sont vénérés encore de nos jours au Maroc par les aïssaouas. Ils ont la triste particularité de venir au monde velus comme des animaux et de rugir comme des bêtes féroces. A l'approche de la fête anniversaire de la naissance du Prophète, leur instinct carnassier s'éveille et on est contraint de les tenir enchaînés pendant quarante jours dans la mosquée de Sidi-Aïssa. A Tunis aussi, à certains jours de l'année, de malheureux fous, à longue barbe et à cheveux flottants, sont promenés dans les rues avec accompagnement de drapeaux que l'on agite autour d'eux. Il est plus prudent à un chrétien ou à un

juif de ne pas se placer sur le passage de ces aïssaouas enivrés de hachisch.

A Constantine, heureusement, et dans le reste de l'Algérie, les aïssaouas sont peu nombreux et fort tranquilles. Ils passent même pour peu fervents et ne se livrent aux cérémonies extraordinaires de leur culte que dans les occasions où les étrangers, curieux de les voir, envoient une pièce d'argent pour les frais de leur mosquée. Les vendredis soir, ils se réunissent et se bornent à chanter quelques prières en brûlant de l'encens.

Pour faire un agréable contraste avec ces aïssaouas, un de nos amis, familier avec les habitudes du pays, nous mena aussitôt dans la mosquée de la confrérie religieuse du *Tedjegma*, dont le pontife est le fameux marabout de T'Macin, Si-Mohammed-el-Aïd, très apprécié des Français, dont il a toujours, et en toutes circonstances, su protéger les intérêts au désert. Après avoir parcouru quelques ruelles, nous arrivâmes devant une porte ouverte. Nous fûmes introduits d'abord dans une cour mauresque dallée et entourée de galeries semblables à celles de nos cloîtres. Des lauriers-roses étaient disposés à l'entour dans des caisses. Les rayons si lumineux de la lune d'Afrique l'éclairaient en partie, donnant quelque chose de mystérieux à la scène calme et sévère que nous avions sous les yeux. De nombreux Arabes, en burnous blancs, se promenaient len-

tement de long en large, récitant leurs chapelets à voix basse. On aurait pu facilement, le costume aidant, les prendre pour des moines. La lumière blanche de la lune se mêlait à la lumière jaune provenant de l'intérieur de la mosquée, à travers les fenêtres grillées du rez-de-chaussée, et les chants religieux assez semblables à notre plain-chant, arrivaient au dehors, troublant seuls la tranquillité de la nuit. Un jeune *taleb* nous fit entrer ensuite dans la pièce brillamment éclairée, d'où sortaient les voix. Nous y fûmes reçus, dès l'entrée, par un vénérable mokhadem à longue barbe blanche, qui nous fit asseoir sur des chaises apportées tout exprès pour nous; et, poussant l'hospitalité plus loin, il nous fit offrir, sur un plateau, des confitures de jujubes, après en avoir goûté lui-même, selon la forme de la politesse des Arabes de vieille roche. Une centaine de *khouans*, ou membres de la confrérie, tous fort proprement vêtus, étaient assis à terre, sur de beaux tapis du désert, le visage tourné vers ce que l'on pourrait appeler l'autel, qui se composait seulement de deux hauts candélabres dorés posés des deux côtés de la muraille, sur laquelle étaient accrochées quatre horloges du modèle le plus commun. Dans les mosquées de l'Algérie, les horloges sont, en général, exposées devant les yeux des fidèles pour leur rappeler la marche rapide des heures et la brièveté de la vie. La chambre, très vaste, était

éclairée par plus de vingt lustres de cristal pendus au plafond et entremêlés d'autant de globes de verre dépoli contenant une bougie à l'intérieur. A notre entrée, personne ne bougea; les chants seulement cessèrent et le calme le plus complet régna dans l'assemblée. Aucune curiosité ne se manifesta sur le visage des khouans. Je remarquai qu'un Arabe avait amené avec lui une jolie petite fille de quatre à cinq ans, dont la robe de soie rouge vif contrastait avec l'ensemble des vêtements blancs des fidèles. Sa physionomie attentive et sérieuse attestait des réflexions au-dessus de son âge. Elle cherchait, sans doute, à conserver dans sa mémoire le souvenir de ce monde féerique dont elle savait que les usages devaient bientôt la séparer. Les femmes ne sont, en effet, admises à la mosquée que dans certaines villes d'Algérie particulièrement consacrées au culte de la religion musulmane, telle que Aïn-Madhi, dans le Sahara. Ailleurs, les hommes seuls y ont accès. Tous les vendredis, les Arabes se pressent dans les mosquées aux heures de la prière, et je ne pouvais m'empêcher de faire de tristes réflexions sur les chrétiens. Si, dans nos églises, les hommes seuls étaient admis, elles seraient, je le crains, fort désertes.

Le mot *khouan*, qui signifie littéralement *frère*, est un titre que se donnent les membres de différentes confréries religieuses musulmanes parfaitement orthodoxes. Chaque ordre porte le nom de son fondateur,

et les différentes confréries se distinguent les unes des autres par des formules de prières qui leur sont particulières. Le mokhadem est le représentant désigné par le chef de la confrérie pour diriger les exercices religieux des fidèles. Celui qui veut faire partie de la confrérie doit être présenté par un des khouans ou mokhadems, qui le fait passer par quelques cérémonies avant de l'admettre. Chaque ordre musulman possède dans les villes et dans la campagne une *zaouïa*, sorte de mosquée qui sert de lieu de sépulture à la famille qui a fondé l'ordre et où l'on se rend souvent en pèlerinage. La zaouïa comprend, outre la chapelle, une école pour les enfants, une hôtellerie pour les voyageurs, un asile pour les pauvres et une sorte d'hôpital pour les malades. De nombreuses aumônes données par les fidèles riches entretiennent la fondation. Souvent des vieillards qui n'ont plus de famille établissent des tentes ou des gourbis aux alentours des zaouïas, certains qu'ils sont de ne manquer d'aucun secours dans un pareil voisinage. Lors de la conquête française, les marabouts, chefs des zaouïas, eurent une dangereuse influence en Algérie. Aujourd'hui, leur pouvoir moral n'est pas moindre ; mais un certain nombre, suffisamment intelligents, étant favorables aux Français, cette influence tourne souvent à notre profit. C'est le cas pour le chef de la zaouïa de T'Macin, qui, en plein Sahara, entretient l'harmonie entre ses fidèles et les

Français, auxquels il offre une cordiale hospitalité lorsqu'ils traversent son domaine. Cet ordre a des ramifications dans toute l'Afrique musulmane et même en Arabie, sous le nom du fondateur Si-Mamet-Tsidjani. Il possède quatre mosquées à Tunis, une à Constantine, une à Alger, une à Bone et d'autres encore disséminées dans des possessions africaines plus éloignées. Sa règle consiste à dire le matin cent fois : *Dieu pardonne ;* puis cent fois aussi : « O Dieu ! la prière soit sur notre seigneur Mohamed, qui a ouvert tout ce qui était fermé, qui a mis le sceau à ce qui a précédé, faisant triompher le droit par le droit qui a conduit dans une voie droite et élevée. Sa puissance et son pouvoir a pour base le droit. » Il termine la prière par la formule : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » A trois heures, il faut dire trente fois la première invocation, cinquante fois la seconde et cent fois la troisième. La prière du soir est la même que celle du matin.

Dès le premier moment de la conquête, les khouans d'Aïn-Madhi et de T'Macin nous ont été favorables. Abd-el-Kader, ne pouvant les attirer à sa cause, les persécuta, et, en 1838, assiégea la ville d'Aïn-Madhi durant neuf mois. Cette attaque impie, aux yeux des musulmans, avait naturellement compromis sa cause dans le Sahara. Le vénérable Hadj-Ali, qui était à T'Macin en 1844, consulté par ses fidèles sur la conduite qu'ils avaient à tenir, leur

recommanda la neutralité, et de cette façon empêcha toute effusion de sang lorsque nos colonnes firent une pointe dans les Zibans.

Les Arabes, dont la doctrine se rapproche des dogmes chrétiens sur plus d'un point, en diffèrent sur une question essentielle. Ils n'admettent pas que le péché des premiers êtres créés soit lavé dans les souffrances humaines d'un Dieu. Ils disent : « Dieu ne s'est pas fait homme et Dieu ne peut avoir un fils ; il n'y a qu'un Dieu et non deux comme le croient les chrétiens. » Mais, hors cette différence qui en entraîne nécessairement d'autres, ils croient sincèrement que le Seigneur Jésus (Sidna Aïssa) est l'envoyé de Dieu, le premier et le plus grand des prophètes. Ils admirent sans réserve la beauté et la grandeur des lois qu'il est venu établir dans le monde. A leurs yeux, sa mère ne pouvait être qu'une créature prédestinée et toute pure avant comme après la naissance de l'enfant. L'ange Gabriel représente, dans leur idée, le Saint-Esprit... Se rendant visible, il vint souffler sur Marie (Myriam), et de là naquit Jésus. On peut citer un passage de la lettre que le prophète Mahomet écrivit à l'empereur d'Abyssinie pour l'engager à se faire musulman, lettre dans laquelle on lit : « J'atteste que Jésus, fils de Marie, est l'esprit de Dieu et son verbe. Dieu l'a fait descendre dans Marie, vierge bienheureuse et immaculée, et elle conçut. Dieu a créé Jésus de son esprit et l'a animé de son souffle... »

Voici encore ce qu'on voit dans un auteur arabe qui a écrit l'histoire religieuse des mahométans : « Jésus reçut sa mission divine à l'âge de trente ans, après son baptême par saint Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain... Il appela les peuples à la pénitence, et Dieu lui donna la vertu d'opérer les plus grands miracles... Le Messie des nations a prouvé son apostolat par une foule de prodiges. La simplicité de son extérieur, l'humilité de sa conduite, l'austérité de sa vie, la sagesse de ses préceptes, la pureté de sa morale sont au-dessus de l'humanité ; aussi est-il qualifié du nom saint et glorieux d'*Esprit de Dieu*. Il avait reçu du ciel le saint livre des Évangiles. Cependant les Juifs corrompus et pervers le persécutèrent jusqu'à demander sa mort. Trahi par Judas et près de succomber sous la fureur de ses ennemis, il fut enlevé au ciel, et l'apôtre infidèle, transfiguré en la personne de son maître, fut pris pour le messie et subit le supplice de la croix avec toutes les ignominies qui étaient destinées à cet homme surnaturel, à ce grand saint, à ce glorieux prophète. »

« Plusieurs imans, ajoute le même auteur, croient cependant à la mort réelle de Jésus, à sa résurrection et à son ascension, tels qu'il les avait prédits lui-même à ses douze apôtres. »

Afin d'être conséquents avec leur doctrine, les musulmans déclarent que le Christ ne sera, à la fin des siècles, que le vicaire de Mahomet ; mais c'est

lui qui viendra rassembler tous les peuples, sans exception, sous la loi du Seigneur.

On se demande comment il est possible qu'avec de pareils sentiments une barrière aussi infranchissable sépare la religion chrétienne de la religion de Mahomet. Après avoir étudié l'histoire du prophète, on comprend cependant assez pourquoi les Arabes croiraient faire preuve d'ingratitude s'ils abandonnaient une religion qui, d'après leurs traditions, a été établie, tout exprès pour eux, par le Tout-Puissant, comme une marque de sa faveur spéciale. En effet, c'est à eux seuls que s'est toujours adressé le prophète; c'est sa propre race qu'il avait en vue lorsqu'il a commencé cette vie extraordinaire dont les détails semblent l'élever au-dessus de tous les hommes et en faire une figure gigantesque.

Mahomet, que les Arabes appellent *Sidna Mohammed*, a su joindre à un esprit profond, le courage, la persévérance, l'abnégation et la libéralité. A lui seul il a su transformer des millions d'individus, de brutes idolâtres qu'ils étaient, en adorateurs soumis du vrai Dieu. Homme d'étude autant que grand guerrier, il s'est servi, à la fois, de la parole et des armes pour arriver à soumettre les peuples à sa croyance. Sa carrière est pleine de brillants combats presque toujours terminés à son avantage. Le culte des idoles qu'il combattait n'a jamais produit de martyrs, les vaincus préférant toujours l'abjuration

à la mort et à l'esclavage. Persuadés qu'ils étaient protégés par des légions d'anges, les soldats du prophète combattaient avec une indomptable énergie qui leur valait souvent la victoire. Mahomet lui-même se mettait habituellement à leur tête et les conduisait au combat avec un rare talent de général d'armée. Les historiens citent d'eux des traits de bravoure qui ne le cèdent en rien aux plus beaux faits d'armes de nos croisés.

« A la bataille de Mouta, en Syrie, dit un chroniqueur, cent mille hommes n'effrayèrent point les soldats de Mahomet. Ils livrèrent bataille. Elle fut longue et sanglante. Zaïd, qui combattait dans les premiers rangs, tomba couvert de blessures. Gafar soutint la gloire du nom musulman en relevant l'étendard. Un ennemi lui ayant abattu la main qui le portait, il le prit de l'autre, elle fut encore coupée. Il le serra entre ses bras jusqu'au moment où il tomba percé de coups. Abdallah saisit alors cet étendard ensanglanté et fit des prodiges de valeur pour empêcher l'ennemi de s'en emparer. Il succomba à son tour sous le nombre comme les deux premiers généraux. Déjà les musulmans prenaient la fuite quand Khaled accourut, releva l'étendard de l'islamisme et rappela autour de lui les plus braves guerriers et la bataille reprit avec une nouvelle fureur. »

Après avoir rangé sous sa domination tant de peuples divers, le prophète ne recula pas devant la

tâche plus difficile de les établir en société réglée, soumise à des lois régulières, et de leur prêcher une religion nouvelle. Il avait, au début, choisi, avec une perspicacité extraordinaire, le moment où un malaise général agitait sourdement en Orient les sectaires de l'idolâtrie. A cette époque, deux vieillards fameux parmi les Arabes, ayant pris leurs bâtons de voyage, s'étaient mis en marche dans des directions opposées, avec l'intention d'aller étudier les différentes religions alors pratiquées dans d'autres pays. Ils revinrent chargés de livres hébreux et chrétiens, et, se retirant dans une complète solitude, ils s'appliquèrent à les étudier avec Mahomet, lui racontant en même temps les merveilles dont ils avaient été témoins au cours de leurs longues pérégrinations. Durant plusieurs années, le prophète se tint caché dans le désert, méditant et priant, avant de se résoudre à fonder la religion qui lui semblait devoir convenir le mieux aux peuples barbares qu'il voulait régénérer, en leur imposant une croyance élevée, réglée par des lois sévères. Le terrain était bien préparé et les progrès furent rapides. De fidèles adeptes le suivaient partout, écrivant à mesure qu'il les prononçait les paroles qui sortaient de sa bouche. Ce sont ces feuilles détachées qui, plus tard, formèrent le Koran, ou livre sacré des Arabes. On a relevé dans ce livre 23 versets contradictoires, qui ont amené de fréquentes disputes parmi les marabouts. Les musulmans les plus fanatiques ont sou-

vent voulu appliquer aux chrétiens tous les versets où il était question d'infidèles. Ils ont commis par cette interprétation une erreur grave. Pour le prophète, l'infidèle était l'idolâtre. C'est l'idolâtrie qu'il a combattue toute sa vie avec ardeur et condamnée sans retour. On ne saurait douter, en lisant le Koran, que Mahomet ne se soit inspiré par la lecture de la Bible, des Évangiles et des Psaumes de David. On le voit dans certains passages empreints de cette poésie religieuse qu'aucun livre n'a égalée depuis et qui est bien native de l'Orient. La foi en un Dieu unique s'y montre à chaque ligne, tantôt ardente, tantôt paisible, toujours exprimée avec une puissance de conviction bien faite pour se communiquer et illuminer l'incrédule. Le jugement dernier, les horreurs de l'enfer et les joies du paradis reviennent sans cesse dans les versets du Koran avec une couleur véritablement dramatique.

En voici un exemple, c'est Dieu qui parle:

« Nous avons tiré l'homme du néant. Le moindre mouvement de son âme nous est connu; nous sommes plus près de lui que la veine de son cœur.

» Lorsque près de son tombeau les deux anges viendront s'asseoir, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, il ne proférera par une parole qui ne soit notée exactement.

» Les angoisses de la mort le saisiront. « Voilà, » lui dira-t-on, « le terme que tu voulais reculer. »

» Le son de la trompette annoncera le jour des menaces.

» Chaque homme se présentera avec un guide et un témoin.

« Tu vivais dans l'insouciance, » lui dira-t-on; « ce jour n'occupait pas ta pensée, nous avons fait » tomber le voile qui t'aveuglait; aujourd'hui, ta vue » sera perçante. »

» Un des anges dira : « Voilà ce que j'ai préparé » contre toi.

» Qu'on jette dans l'enfer l'infidèle et le prévarica- » teur.

» Qu'on y précipite ceux qui ont empêché le bien, » violé les lois et douté de la religion.

» Qu'on fasse subir les tourments les plus rigou- » reux à l'idolâtre. »

« Seigneur, » dira Satan, « je ne l'ai pas conduit » à l'erreur, il s'est perdu lui-même. »

« Ne disputez pas devant moi, » dira l'Éternel, « votre arrêt est prononcé; ma parole est immuable, » je ne traite pas injustement mes serviteurs. »

« Dans ce jour, nous demandons à l'enfer: « Tes » gouffres sont-ils remplis? » Il répondra: « Avez-vous » encore des victimes? »

« Non, loin de là, le paradis est préparé pour les » hommes vertueux. »

« Voilà, » diront les anges, « le bonheur promis à » ceux qui ont fait pénitence et qui ont gardé les com-

» mandements du Seigneur, à ceux qui ont révéré le
» Miséricordieux dans le secret de leur âme et qui lui
» ont offert un cœur converti.

» Entrez! voilà la paix qui commence. »

Le Koran revient souvent sur l'étendue des délices que renferme le paradis, délices qui prennent les hommes par tous les côtés humains. Le prophète s'est rendu plus aisée, par ce moyen, la tâche d'attirer les Orientaux à sa doctrine. La religion chrétienne ne s'adresse qu'à la partie idéale de notre nature. Elle nous laisse entendre que, dans l'autre monde la vue seule de Dieu devra satisfaire toutes les facultés aimantes, admiratives et contemplatives de notre âme et que l'impossibilité de pécher suffira seule à nous faire éprouver une félicité parfaite

Le prophète revient continuellement, dans ses descriptions du jardin céleste, sur l'abondance des sources d'eau vive et sur l'ombre épaisse des arbres chargés de fruits exquis. Il s'adressait à des hommes souffrant en général de la soif, de la privation de la verdure, de la chaleur des sables brûlants du désert ; à des hommes qui vivaient pauvrement logés, pauvrement vêtus et pauvrement nourris. Il leur disait : « Si vous suivez ma loi, voilà ce qui vous attend.

» Accoudés sur des coussins rangés en ordre, ceux qui ont cru seront mariés à des filles aux grands yeux noirs.

» Ceux qui ont cru et dont les enfants ont suivi

les traces dans la foi, seront réunis à leurs enfants. Nous n'ôterons pas la moindre chose de leurs œuvres. Tout le monde sert d'otage à ses œuvres.

» Nous leur donnerons en abondance les fruits et des viandes qu'ils désireront.

» Ils s'y prêteront mutuellement la coupe qui ne fera naître ni mauvais propos, ni occasion de péché.

» Autour d'eux circuleront de jeunes serviteurs pareils à des perles dans leurs conques.

» S'abordant les uns les autres, les bienheureux se feront réciproquement des questions.

« Nous étions jadis, » diront-ils, « pleins de sollici-
» tude pour notre famille.

» Dieu a été bienveillant envers nous. Il nous a
» préservés du châtiment pestilentiel.

» Nous l'invoquions jadis ; il est bon et miséricor-
» dieux. »

Et ailleurs : « Dieu introduira les croyants qui auront pratiqué le bien dans des jardins arrosés par des cours d'eau. Ils y porteront des bracelets d'or et de perles. Ils s'y vêtiront de soie. »

On peut juger de l'effet que de semblables promesses, répétées en toute occasion, avec l'accent de a conviction, par un homme que sa supériorité avait placé au-dessus de tous les autres, devaient produire sur les populations ignorantes et malheureuses qui commençaient à ne plus se sentir protégées par leurs dieux. Le Koran renferme dans un texte d'une

étendue fort ordinaire, non seulement les principes de la religion, mais en même temps un traité d'hygiène à l'usage du pays. Il contient aussi des lois générales qui, développées plus tard par des hommes d'étude dans des ouvrages considérables, régissent encore, pour la plupart, les colonies de l'Afrique. Dans ces trois ordres d'idées, le prophète se montre à la même hauteur. Tout est calculé avec un soin minutieux ; mais l'ensemble manque d'une certaine suite ; chaque verset répondant, selon toute apparence, aux circonstances du moment, était destiné à résoudre les doutes des nouveaux croyants. L'élévation du style, souvent en rapport avec l'élévation de la pensée, est toujours revêtue d'une forme sobre et énergique. Ainsi le Pentateuque, les Évangiles et le Koran sont les trois livres sacrés d'où les imans tirent toute la doctrine de la religion musulmane, et ces trois ouvrages leur ont été indiqués par le prophète lui-même, qui a dit :

« Dieu vous a envoyé le livre qui renferme la vérité, pour confirmer les Écritures qui l'ont précédé. Dieu a fait descendre des cieux le Pentateuque et l'Évangile, pour servir de guide aux hommes ; il leur a ensuite envoyé le Koran. »

Tout bon musulman doit apprendre par cœur le Koran en tout ou en partie, mais ne doit pas lire la Bible chez lui, sans le concours d'un marabout.

Il est un point de la doctrine mahométane, qui

est généralement très peu connu des chrétiens, et souvent certains marabouts l'enseignent même aux Arabes d'une manière absolument erronée. Nous voulons parler du fatalisme. Dans les principes de la religion musulmane, telle qu'elle a été enseignée par les anciens imans et par tous les docteurs de la loi, la prédestination ne s'applique en aucune façon à l'état moral, civil et politique. L'homme n'est jamais représenté comme privé de son libre arbitre dans aucune de ses actions. « Quiconque, est-il dit, nie le libre arbitre, en attribuant les actions humaines à la volonté de Dieu seul, pèche contre Dieu; il est réputé impie et, à ce titre, soumis aux peines éternelles. » La loi dit que « toutes les entreprises, publiques ou particulières, doivent être précédées d'une invocation aux lumières célestes par l'intercession du prophète et de tous les saints; qu'il faut ensuite faire appel à ce que la réflexion, la raison et l'expérience peuvent suggérer ». Après s'être soumis à cette règle de conduite, tout bon musulman est obligé de se courber avec résignation sous les décrets éternels. Interrogé une fois à ce sujet, le prophète déclara que celui qui se trouvait déjà au feu devait se résigner, mais que celui qui était hors du feu ne devait pas s'y exposer.

Les croyances fatalistes, malheureusement encore si répandues en Orient, sont sorties de la doctrine de la *prédestination spirituelle*. qui en est, sans con-

tredit, une forme mitigée. D'après Mahomet, certains mortels seraient prédestinés, même avant leur naissance, à être élus ou éprouvés, quelles qu'aient été leurs actions en ce monde. Malgré les dispositions textuelles de la loi qui restreint le dogme de la prédestination à la vie future seulement, le préjugé du fatalisme étend sa fâcheuse influence sur les actions des Arabes, surtout parmi le peuple. On voit cependant les hommes les plus instruits d'entre eux agir dans l'habitude de la vie, avec toutes les précautions et les habiletés qu'un chrétien ne manquerait pas d'apporter à la conduite de ses affaires.

17 juin. — Nous sommes allés aujourd'hui visiter la cathédrale. Elle est située sur un des côtés de la place principale de la ville, dont tout le fond est occupé par le palais, un rare échantillon du beau style arabe. Pour assister aux offices catholiques, on a le choix entre les chapelles de plusieurs couvents ou la cathédrale, église paroissiale de toute la ville. C'était, avant l'occupation française, la plus belle mosquée de Constantine. Le culte qui s'y fait aujourd'hui est différent de celui d'alors, mais l'architecture est restée la même et s'adapte parfaitement aux cérémonies de la religion catholique. L'église est vaste et sombre, sauf une coupole qu'on a été obligé d'ajouter pour l'agrandir et y placer l'autel. De fortes colonnes soutiennent sur deux rangées un plafond assez bas. Il est, comme les murs, peint

d'arabesques de plusieurs couleurs et curieusement fouillé. Avec les années la peinture s'est noircie et a pris des tons harmonieux. Une chaire ancienne en bois habilement travaillé est placée contre le mur du côté gauche et fait face à l'autel de la Vierge, qui fut autrefois un charmant marabout, c'est-à-dire une niche creusée dans la muraille, où les Arabes brûlaient des cierges. Cette niche est faiblement éclairée par des ouvertures en forme d'étoiles percées dans la muraille et qui laissent parvenir le jour à travers des verres de couleur. On a eu le bon esprit de conserver dans la nouvelle portion de l'église le style à peu près oriental. Des médaillons sur le mur portent les noms des grands évêques dont l'histoire rappelle l'établissement du christianisme en Afrique; saint Augustin, évêque d'Hippone, y figure naturellement en première ligne. Une galerie de bois travaillé fait le tour de la voûte, et, les jours de fête, elle est ornée de quatre grands étendards. Entre les colonnes qui séparent le chœur de l'église, on a suspendu des lanternes arabes fort anciennes.

La population chrétienne s'élève aujourd'hui à plus de douze mille âmes. Le peu de piété des colons français fait que l'église est peu fréquentée. Le clergé est choisi parmi des prêtres distingués, ayant à leur tête un évêque, suffragant d'Alger, qui est chargé de l'administration spirituelle de toute la province.

Nous avons eu le plaisir, en rentrant de notre course, de déjeuner avec un jeune chef arabe, Si-Mohamed, connu et aimé de tous les officiers dont il a partagé les dangers en faisant partie d'une récente expédition de notre armée. Qui n'a vu le type de l'Arabe de grande famille ne peut se vanter de savoir véritablement ce que signifie l'expression : *un air de noblesse.* La dignité du maintien, le calme et la simplicité aristocratique des manières se trouvent chez lui à un suprême degré. Si-Mohamed appartient à la plus noble famille du Sahara. Il nous a été donné de faire connaissance, dans la même journée, avec deux types très distincts : l'Arabe guerrier et cavalier, dont la haute stature, le teint bruni, l'air tout à la fois ardent et impassible, rappelle le dernier des Abencerrages; et l'Arabe de la ville, élégant, au teint blanc, aux mains soignées comme celles d'une femme, vivant presque toujours dans l'intérieur de la maison ou dans la mosquée, occupé de mille riens sans importance et terminant sa journée par une promenade au square pour se faire voir par les dames françaises. Elles ne peuvent, en effet, qu'admirer les costumes, chaque fois différents, dont ces jeunes gens efféminés se plaisent à se parer.

Ce dernier personnage est venu avec son père et quelques autres parents, après le départ de Si-Mohamed. Cette famille est une des plus riches

de la ville et descend du prophète, ce qui leur donne de père en fils la qualité importante de marabout. Le chef actuel est un savant des plus lettrés et l'heureux possesseur d'une rare collection de sept mille manuscrits arabes. Il lui est arrivé de refuser un jour de prêter quelques-uns de ses manuscrits à un Français désireux de s'en servir pour un travail historique; on n'a pas manqué alors de l'accuser de *fanatisme*, sans songer qu'un Arabe a tout autant qu'un Français l'amour des objets précieux qui lui appartiennent, et qu'il a le droit de se défendre contre les importunités des collectionneurs et surtout contre l'absence de scrupules, malheureusement trop réelle, des Français à l'égard des Arabes.

Son fils a vingt-trois ans, l'air maladif. Le costume dont il était revêtu aurait fait on ne peut mieux dans un tableau. Son pantalon bouffant et sa veste étaient en cachemire vert olive; sa ceinture en soie rose, le haïk, ou sorte de large écharpe qui entoure la tête et les épaules, était d'une étoffe de soie et laine blanche, transparente et douce; ses deux burnous superposés éblouissaient par leur blancheur, et son turban formait sur son front un rouleau épais en mousseline brochée de soie jaune d'or. Ce jeune homme ne sort jamais que dans la compagnie de plusieurs serviteurs. Jusqu'à seize ans, son père l'avait tenu renfermé avec les femmes

de sa famille; mais, le manque de grand air l'ayant rendu malade, et le médecin appelé lui ayant ordonné de prendre de l'exercice, son père fut obligé, pour conserver ce fils unique, de céder à cette prescription, et, à la grande joie du jeune prisonnier, il lui permit de se promener, après avoir commencé toutefois par le marier, mais sans cesser pour cela de le bien surveiller.

Après le départ de cette société indigène, j'étais rentrée dans ma chambre, lorsque mes oreilles furent frappées par des chants étranges dont les sons arrivaient de loin et paraissaient se rapprocher peu à peu. Il me semblait entendre les chants qui accompagnent nos enterrements dans les campagnes de France; ils étaient, cependant, plus nasillards et les voix nombreuses manquaient absolument d'ensemble. M'étant mise à la fenêtre, je vis venir dans la rue une foule assez compacte entourant une civière que quatre hommes portaient sur leurs épaules, et sur laquelle était étendu un mort. Les khouans ou serviteurs de la mosquée, marchaient en avant en chantant. Par moments ils se taisaient, afin de laisser un vieux marabout en turban vert crier de tous ses poumons des versets du Koran avec une voix chevrotante. Un tapis de drap vert et rouge, couleurs religieuses du pays, était jeté sur le corps dont on distinguait la forme sous ses plis. Les amis et les nombreux parents du défunt

marchaient en arrière ou sur les côtés. Selon l'usage arabe, les habitants des maisons devant lesquelles passait le cortège sortaient de chez eux pour relayer les porteurs l'espace de quelques pas. Les marchands quittaient leurs boutiques, et, sans proférer une parole, prenaient la place de ceux qui portaient les bâtons de la civière sur leurs épaules. Le mouvement s'exécutait vite, sans bruit, sans secousse. Cet hommage rendu à un mort inconnu a quelque chose de touchant. Les Arabes ont au suprême degré le culte des morts; ils vont jusqu'à permettre aux femmes des plus grandes familles de quitter leurs demeures pour aller, le vendredi, prier dès l'aube, sur la tombe de leurs parents.

On est souvent témoin, près des cimetières musulmans, de scènes émouvantes, Là, plus qu'ailleurs, les Arabes laissent éclater leurs vrais sentiments dans toute leur simplicité. J'ai vu une fois passer le convoi d'un jeune enfant de grande famille ; derrière la civière, un homme âgé suivait, monté sur un âne et tenant assis devant lui un petit garçon de cinq à six ans, le frère, sans doute, du mort. Ce vieillard était abîmé dans une si grande douleur, que deux jeunes arabes, qui marchaient à ses côtés, étaient obligés de le soutenir, afin de l'empêcher de tomber de sa modeste monture; je pensai qu'il avait peut-être été serviteur de la famille durant plusieurs générations, et qu'il voyait disparaître avant lui le fils

de ses maîtres, sur lequel il avait veillé avec sollicitude et concentré toutes ses affections.

Sur la civière qui porte une femme, on pose plusieurs cercles en bois, afin d'empêcher le tapis de soie brochée d'or qui la recouvre, de trop accuser la forme du corps. Les petits enfants sont portés par un seul homme, sur un coussin de satin; un simple voile de gaze les enveloppe, permettant aux regards de voir, au travers, leurs jolis visages couleur de cire.

L'administration française en Algérie a souvent commis la maladresse de ne pas assez respecter les cimetières arabes lorsqu'ils gênaient le tracé d'une route ou l'emplacement d'un village de colons. On ne peut nier que ce ne soit mettre contre soi, sans nulle nécessité, une population qu'il importe si fort de ménager.

Les Arabes ont conservé dans leurs cérémonies funèbres quelques-uns des mêmes usages que pratiquaient autrefois les Hébreux et que l'on retrouve également dans l'antiquité grecque, celui des pleureuses, par exemple.

Le mort n'est point porté à la mosquée, mais le mokhadem vient dans la maison où il repose, et, se plaçant auprès du cœur du trépassé, récite cette belle prière :

« O mon Dieu! faites miséricorde aux vivants et aux morts, aux présents et aux absents, aux petits

et aux grands, aux mâles et aux femelles d'entre nous. O mon Dieu ! faites vivre dans l'islamisme ceux d'entre nous à qui vous avez donné la vie, et faites mourir dans la foi ceux d'entre nous à qui vous avez donné la mort. Distinguez ce mort par la grâce de votre miséricorde et de votre satisfaction divine. O mon Dieu! ajoutez à sa bonté s'il est du nombre des bons, et pardonnez sa méchanceté s'il est du nombre des méchants. Accordez-lui paix, salut, accès et demeure auprès de votre trône éternel; sauvez-le des tourments de la tombe et des feux de l'éternité. Accordez-lui le séjour du paradis, en la compagnie des âmes bienheureuses. O mon Dieu! convertissez son tombeau en lieu de délices égales à celles du paradis, et non en fosse de souffrances semblables à celles de l'enfer. Faites-lui miséricorde, miséricordieux des miséricordieux. » Cette prière est la même pour les hommes et pour les femmes, mais elle diffère pour les enfants ou les idiots dont l'innocence est établie d'une manière certaine. Voici les paroles que l'on prononce après leur mort: « O mon Dieu! que cet enfant soit le précurseur de notre passage à la vie éternelle. O mon Dieu! que cet innocent soit le gage de notre fidélité et de notre récompense céleste, comme aussi notre intercesseur auprès de votre clémence divine. »

Il est d'habitude, en Algérie, de garder le corps assez longtemps dans la maison, après la mort,

quoique l'embaumement ne soit jamais pratiqué chez les musulmans. Mais on a soin de brûler constamment de l'encens ou tout autre parfum assainissant et très odorant dans la chambre où il repose. La loi religieuse défend aux mahométans d'ouvrir un corps, d'où vient, naturellement, que les études d'anatomie sont fort négligées en Orient.

La loi commande aussi d'accompagner le mort au lieu de sa sépulture, plutôt à pied qu'à cheval, le visage triste et morne, mais sans verser aucune larme, la résignation à la volonté divine devant être plus forte que la douleur. Cette résignation dispense les Arabes de porter le deuil de leurs parents. Quelquefois, cependant, ils imitent nos usages et ne portent aucune couleur vive durant un certain temps. D'autres, comme nous le voyons faire aux Hébreux dans la Bible, déchirent leurs vêtements ou ne s'habillent que d'étoffes grossières. Aucune femme ne doit faire partie d'un convoi. Le corps, enveloppé d'un linceul, est mis sur-le-champ dans la fosse creusée d'avance. On le recouvre de terre ou de sable, dont les pierres ont été extraites avec soin. Un talus ayant sa longueur doit être élevé à la place où il vient d'être inhumé. Selon le Koran, les peines de l'enfer ne sont point éternelles et répondent plutôt à notre purgatoire. Les prières et les bonnes œuvres des vivants, lorsqu'elles sont faites à cette intention, peuvent obtenir de Dieu une réduction de la peine,

mais un pèlerinage à la Mecque, ou à quelque autre lieu vénéré, est considéré comme beaucoup plus efficace.

Les musulmans croient que le corps éprouve dans la tombe la sensation d'un bien-être délicieux, si le mort a été bon pendant sa vie, ou des souffrances affreuses, jusqu'à ce que ses péchés soient expiés, s'il est parmi les méchants. Ils prétendent aussi que tous les morts ressuscitent au dernier jour, les hommes à trente ans et les femmes à seize ans.

La coutume gardée par les Arabes de porter des aliments sur les tombeaux vient, sans doute, de l'usage des repas de funérailles, tels qu'ils étaient pratiqués chez les païens et qui, le plus souvent, dégénéraient alors en orgie. Bien des gens croient, fort à tort, que les Arabes portent ces mets afin de nourrir les morts. Les Arabes ayant quelque instruction et quelque connaissance de l'esprit de la loi se plaisent à en apporter auprès des tombeaux des marabouts, avec la pensée charitable que les pauvres, qui viendront aussi après eux en pèlerinage, y trouveront la nourriture dont ils ont besoin. Les chrétiens eux-mêmes, à l'origine de l'Église, suivaient cette pratique si humaine; nous en voyons un touchant exemple dans les *Confessions* de saint Augustin. Sainte Monique, en arrivant à Milan peu de temps après son fils, conserve les pieux usages de l'Afrique. Elle se confia à la direction de saint Ambroise, qui

s'occupait, à cette époque, à établir parmi les fidèles une sévère discipline. « Comme elle avait coutume d'apporter aux tombeaux des saints des oblations de pain et de vin et de quelque autre chose à manger, selon ce qui se pratiquait en Afrique, elle voulut faire la même chose à Milan. Ainsi, quand elle venait à l'église avec sa corbeille pleine de mets qu'elle avait l'intention de distribuer aux pauvres, après en avoir goûté la première, comme pour faire honneur à ceux qu'elle admettait au festin, elle ne réservait pour elle qu'une très petite portion de vin; encore était-il aussi trempé d'eau que la sobriété la plus exacte le peut demander. Et, quoiqu'elle eût dessein d'honorer par ces sortes d'offrandes les tombeaux des saints, elle ne portait auprès de chacun que la même portion... » Mais, dès qu'elle fut informée que l'illustre prélat, si appliqué à inspirer à ses fidèles les saintes doctrines, désapprouvait ces sortes d'oblations parce qu'elles rappelaient une coutume païenne et parce qu'elles pouvaient devenir une occasion d'intempérance, les avait défendues à ceux mêmes qui se montraient des plus sobres, elle s'en abstint sans aucune hésitation.

Les cimetières arabes ont un charme mélancolique que n'ont pas nos cimetières chrétiens et qui est dû, sans doute, à ce qu'ils ne sont pas enclos de grands murs tristes. Tout en se promenant, et sans les avoir cherchés, on se trouve en communication avec le

souvenir des morts. Les yeux sont d'abord attirés sur un beau paysage qui élève la pensée. En les tournant ensuite vers la terre, on contemple sans aucun sentiment pénible ces vestiges des absents à la place où ils venaient eux-mêmes regarder en rêvant les beautés incomparables de la superbe nature algérienne.

On arrive au cimetière de Constantine par la porte de la Brèche; après avoir traversé le square, il faut suivre une rue neuve qui conduit à la montagne appelée Condiat-Ati, au sommet de laquelle s'élève la prison et un monument élevé à la mémoire du général Damrémont, tué à cette place, dans la prise de la ville en 1837. S'il n'était placé dans un magnifique cadre, le cimetière de Constantine n'aurait rien par lui-même de très remarquable. Étendu sur une pente assez rapide, exposé au couchant et recevant de toutes parts les rayons du soleil, aucune végétation ne peut y croître durant les mois secs et chauds de l'été. Un quinconce d'arbres, planté par les Français, couronne seul le haut du terrain. La plupart des tombes sont couvertes de briques posées en forme de carré long de la grandeur d'un cadavre; d'autres ont pour tout ornement des tuiles de faïence à arabesques blanches et bleues. Cette paisible ville des morts occupe un espace partant du Condiat-Ati et finissant à mi-côte où commence le cimetière français. Le penchant de la colline regarde la riante vallée du Hamma. Au

premier plan, sur la gauche, une montagne de terre rouge, escarpée et ravinée, sert de repoussoir aux montagnes plus éloignées dont les cimes aiguës, les formes élégantes et les teintes nacrées contrastent avec le rocher sombre qui, sur la droite, supporte la ville. Cette chaîne admirable qui ferme l'horizon semble être la muraille de la Kabylie.

C'est dans les étroits sentiers, serpentant parmi les tombes, que j'aimais à porter mes pas aux heures matinales du mois de juin. La brise et le calme me paraissaient agréables après la foule, le mouvement et le bruit qui remplissaient l'espace resserré de Constantine. Ma solitude n'était guère troublée. De temps à autre seulement, je rencontrais quelques serviteurs des grandes familles indigènes, qui apportaient un peu d'eau aux aloës et aux œillets qu'ils cherchaient à sauver de la sécheresse. D'autres fois, j'apercevais une femme du peuple enveloppée de son haïk bleu, agenouillée sur un tombeau, dans une complète immobilité.

Des prairies desséchées entourent le cimetière. Je m'y asseyais et je regardais, sans me lasser, le ciel d'un bleu pâle, si différent de notre ciel du nord, par sa transparence infinie que l'œil cherche en vain à pénétrer. Je contemplais la couleur changeante des montagnes qui passaient par gradation insensible du blanc argenté au bleu pur. Quelquefois un nuage se montrait tout à coup au-dessus des cimes et s'a-

vançait rapidement vers la ville, où il s'étendait comme la chappe de plomb dont Dante parle dans son *Enfer*. Il semblait envelopper Constantine tout entière, c'est ce qu'on appelle le sirocco. Dans le silence de cette vaste campagne, j'entendais, clairs et distincts, les aboiements des chiens kabyles qui gardaient les tentes d'un campement arabe établi à une certaine distance; la transparence de l'atmosphère me permettait même de voir des femmes entrer dans leurs noirs abris et en sortir, vaquant aux soins du ménage. Des ânes de petite race, venant de la briqueterie de Condiat-Ati et portant avec peine leurs lourds *tellis*, suivaient péniblement un chemin étroit au-dessous de la prison, conduits par un Arabe qui, en passant, jetait sur moi un regard curieux. Je restais le plus souvent les yeux fixés au loin, vers un point mystérieux et charmant que forme le dôme blanc de la *coubba* de Sallah-Bey, se détachant moelleusement sur le ciel, au milieu d'une masse de verdure sombre.

Le vendredi, je m'abstenais d'aller au cimetière, je m'asseyais seulement dans le *square* sur le passage des femmes qui revenaient d'accomplir leurs dévotions envers les parents qu'elles avaient perdus. Celles qui faisaient partie des grandes familles étaient toujours accompagnées d'un ou de plusieurs serviteurs et de femmes, jadis des esclaves, aujourd'hui des servantes. Plusieurs d'entre elles, trop grosses ou trop pares-

seuses pour aller à pied à la distance de moins d'un kilomètre, étaient assises à la turque au milieu d'une grande couverture rayée, appelée dans le pays *frechïa*, avec laquelle on fait, en la roulant, une sorte de plate-forme sur le dos de la mule. On jette sur la dame, ainsi assise, un grand voile demi-transparent qui la couvre entièrement.

Un matin que je me rendais, selon mon habitude, au cimetière, après l'heure où les femmes sont généralement rentrées chez elles, c'est-à-dire vers neuf heures, je vis venir à moi deux retardataires, dont le souvenir m'est resté gravé dans la mémoire. Elles faisaient probablement partie de la simple bourgeoisie de la ville, car elles n'avaient aucune suite avec elles. L'une, d'un âge mûr, devait être la mère; l'autre, dans toute la fleur de la jeunesse, tenait par la main un petit garçon qui pouvait avoir trois ans. La chaleur était assez oppressive ce jour-là, et probablement parce qu'elles étaient seules dans la campagne, elles avaient ôté leurs voiles et, écartant leurs haïks de leurs épaules, elles laissaient voir, toutes les deux, de jolis visages, des bras arrondis et fort blancs, d'un blanc qui ne devait certainement rien à la peinture. L'excessive propreté et le soin dont toute leur personne était empreinte donnaient à leur aspect quelque chose de frais et d'agréable à contempler sous le soleil brûlant. Une robe de soie de couleur claire, avec des manches en crêpe transparent,

un voile de gaze blanche à paillettes d'argent et un haïk de fine laine également blanc à rayures soyeuses composaient un ensemble fort doux, rehaussé par un pur parfum de jasmin dont l'air s'imprégnait sur leur passage. En approchant de moi, elles dirent quelques mots de cette voix harmonieuse particulière aux femmes de leur nation et leur physionomie prit une expression aimable, sans doute parce qu'elles remarquèrent le plaisir que j'avais à les regarder. Leur air parfaitement honnête ne pouvait, d'ailleurs, laisser aucun doute sur leur condition. En entrant dans la ville, elles avaient certainement remis leur voile sur leur visage et caché soigneusement, sous les amples plis de leurs haïks, leurs petites mains ornées de bagues et leurs jolis poignets tout couverts de cercles d'or.

La rue qui conduit du square au Condiat-Ati, est bordée d'un seul côté de grandes maisons françaises construites avec intelligence et agréables à habiter, ayant double exposition. D'un côté, elles dominent la promenade de Sétif; de l'autre, elles donnent sur la rue, dont le trottoir est abrité par de hautes arcades qui s'élèvent jusqu'au premier étage. Pendant toute la journée, on s'y promène à l'ombre. La plupart des rez-de-chaussée sont occupés par des bureaux d'entrepreneurs de roulage. Dans l'une des maisons se trouve cependant une petite chapelle servant de paroisse à ce quartier, qui porte, je crois,

le nom de Saint-Antoine. C'est le faubourg neuf de Constantine. Le café des fumeurs de hachisch est aussi dans cette rue. On voit en passant des Arabes, étendus à terre, sur des nattes, dans une sorte d'engourdissement, tandis que des cages en osier à barreaux serrés, contenant des oiseaux chanteurs, tels que rossignols et chardonnerets, sont placées contre les murailles pour ajouter le charme de la mélodie aux rêves étranges des dormeurs. Les hommes qui se livrent à ce sommeil factice m'ont paru être surtout de la secte des aïssaouas, originaires du Maroc. Je reconnaissais leur condition à leurs turbans à carreaux rouges et à leurs pantalons bouffants de cotonnade brune. Ces malheureux abrutis éprouvent, dit-on, des spasmes qui impriment à leurs joues une pâleur livide d'un aspect tout particulier et les fait reconnaître. Les résultats de cette ivresse étrange occasionnent une singulière confusion entre les sensations délicieuses d'un rêve enchanteur et des souffrances physiques qui deviendraient intolérables si l'on pouvait les séparer de la sensation de plaisir qui les accompagne. L'infortuné adonné à ce vice est sujet à toute sorte de phénomènes nerveux. Quelquefois un muscle de son cou se tend et sa tête est à tout jamais inclinée de travers ; les plus jeunes, quand ils commencent à se livrer à cette passion fatale, demeurent, avant d'être complètement ivres, parfaitement immobiles des heures entières; ils ne

remuent ni un membre, ni même la paupière de l'œil; c'est comme une pétrification involontaire dont ils ne sauraient sortir subitement sans ressentir une secousse violente qui pourrait être fort dangereuse. Pris à une certaine dose, le hachisch donne, au contraire, après une longue habitude, une grande animation et cette surexcitation nerveuse dont nous avons été témoins à la cérémonie des aïssaouas. C'est dans une petite pipe que les amateurs absorbent ce poison qui les fait infailliblement mourir avant la vieillesse. En français, on est convenu d'appeler *hachisch*, mot qui signifie en arabe « plante », cette feuille, qui est une sorte de chanvre nommée par les savants *cannabis indica*, et par les Arabes *el-kif* ou *el-tekrouri*.

20 juin. — La température du printemps et du commencement de l'été varie, à Constantine, subitement du froid au chaud. Des courants d'air viennent vous y surprendre au moment où vous vous y attendez le moins, et nécessitent des vêtements plutôt épais que légers.

Le sirocco n'a fait, jusqu'à présent, que de rares apparitions; la nuit, même dans une chambre parfaitement fermée, on en ressent l'influence. Le sommeil n'en est pas positivement troublé; mais, au réveil, on se sent comme menacé d'un étourdissement et près de tomber. Ce singulier vent affecte les apparences les plus diverses. Quelquefois il paraît sous la

forme d'une chaleur subite et calme qui dure seulement une ou deux heures. Tous les objets lointains ne se voient alors qu'à travers une brume grise, et le ciel lui même se couvre d'une couleur de cendre. Dans d'autres moments, c'est un tourbillon de poussière qui s'élève tout à coup, dans un espace restreint, et produit l'effet d'une trombe. Cette poussière fine, presque impalpable, s'insinue partout sans qu'aucune précaution parvienne à en défendre l'intérieur des maisons. D'autres fois, c'est une atmosphère qui s'embrase peu à peu et vous donne le sentiment d'un complet accablement: force vous est, dans ce cas, de vous enfermer dans des chambres sombres où tous les moyens sont employés pour donner un peu de fraîcheur.

C'est par un temps beau et léger, sans sirocco, que nous prenons, un dimanche, une voiture et que nous nous faisons mener dans la vallée du Hamma, dont nous n'avions encore joui que du regard. La descente de Constantine, de ce côté, est rapide et sans ombre. Mais, dans ce pays bizarre, chaque pas offre quelque chose de nouveau à la curiosité de l'étranger. C'est d'abord, au premier tournant de la route en lacet, une fontaine, dont l'eau abondante et pure remplit sans interruption une auge en pierre autour de laquelle un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets et même de dromadaires, attendent leur tour pour se désaltérer. Ces derniers animaux et leurs

conducteurs, groupés avec fantaisie, les autres se poussant pour avancer plus vite, et toujours pittoresques, se détachant sur le ciel bleu, dans un cadre de montagnes desséchées, forment des tableaux complets. A quelques pas plus loin, c'est un grand et pauvre caravansérail où s'agite sans cesse une foule d'Arabes. Les cellules qui l'entourent s'ouvrent toutes sur une cour carrée, et par la porte extérieure on peut voir, en passant, l'occupation de chacun des habitants. Là, c'est un jeune garçon qui prépare un couscoussou ; ailleurs, un Arabe, vêtu misérablement, arrange en paquet des peaux de chèvres qu'il a apportées de ses montagnes et qu'il va vendre aux fabricants de maroquin de Constantine. D'autres, simples conducteurs de chameaux, ont amené à des marchands de la ville des sacs de dattes ou de laine et les moutons de leurs maîtres. Ils attendent, en dormant, qu'on leur envoie l'ordre de retourner dans le désert. Tout à côté, sur le bord de la route, se trouve une petite cabane occupée par un être assez original qui fabrique, avec un simple fourneau et quelques outils, de légers fers pour les chevaux et les mulets. Il travaille toujours dans la compagnie d'une dizaine de chats qui sont assis autour de lui et ont l'air de n'avoir peur de rien. Est-ce par dévotion qu'il entretient ces animaux? Sait-il que le prophète les aimait, les caressait avec plaisir et souvent même les nourrissait de sa propre main ? Un grand jardin

cotoyé par la route est entièrement planté d'amandiers. Les amandes sont le vrai fruit de Constantine; dès le commencement de mai jusqu'à la fin de juillet, on en sert de toutes fraîches sur les tables. Le jardin est placé presque au pied du grand rocher inaccessible de Constantine au sommet duquel une haute muraille forme une sorte de rempart soutenant le *boulevard du Nord*. Le long de ce boulevard sont rangées plusieurs maisons françaises, l'hôpital militaire et la *Casbah*; celle-ci est située à l'angle du rocher qui domine les chutes du Rummel. Nous arrivons au bas de la côte, où notre intention est de laisser la voiture, pour continuer notre promenade à pied. Désirant faire un bouquet de belles fleurs dont l'éclat avait de loin frappé nos yeux, nous entrons sans scrupule dans une propriété qui semblait devoir donner accès sur les bords de la rivière, et nous gagnons la terrasse d'une maison inhabitée; mais, ne trouvant pas le moyen d'en sortir par le côté opposé à l'entrée, nous escaladons bravement un petit mur d'appui, car on est plein d'esprit d'entreprise quand on voyage. Nous descendons enfin sans hésitation sur la berge du Rummel, dont le lit, qui va toujours se retrécissant, a laissé à découvert de gros cailloux roulés sur un espace assez large. Ces bords tranquilles sont embellis à perte de vue par des lauriers-roses qui croissent en bosquets épais et fleurissent abondamment à cette époque de l'année. Ces jeunes

arbres ne s'élèvent pas très haut. Personne n'en réclame la propriété ; au contraire, on les détruit souvent lorsqu'ils empiètent trop sur la riviere, dont on prétend qu'ils rendent l'eau malsaine pour les troupeaux qui y viennent boire. Mais quel plaisir ne trouve-t-on pas, lorsqu'on aime la nature, à pouvoir cueillir sans scrupule ces jolies fleurs d'un rose si vif? Quelques grenadiers poussent çà et là, au milieu des autres buissons sauvages, et nous ajoutons leurs fleurs rouges à notre bouquet en y mêlant de magnifiques fleurs de chardons en forme de boules d'un bleu foncé. Les trois couleurs rose, rouge et bleu composent un ensemble de nuances parfaitement oriental. Pour retrouver la route, nous sommes encore obligés de passer par cette propriété particulière que nous avions déjà traversée. Nous rencontrons, cette fois, le possesseur du jardin ; c'est un honnête jardinier kabyle, qui regarde notre bouquet sauvage avec un peu de mépris, et, sans dire un mot, va cueillir, sur ses propres arbres, de grandes branches de citronnier, d'où pendent, en même temps, et des fleurs d'un blanc rosé et des fruits encore verts, et, nous les offrant avec simplicité, il refuse la pièce d'argent que nous voulons lui donner. Il ne nous quitte que sur le pas de sa porte en nous souhaitant, selon l'usage des Arabes, toute sorte de prospérités.

La journée étant peu avancée, nous ne songeons pas encore au retour et nous prenons la route qui

partage la vallée, tournant le dos à la ville. Nous jouissons de la sensation délicieuse d'avoir du temps devant nous, un beau soleil, une brise fraîche et d'aller à l'aventure dans un pays qui nous est encore inconnu. La route est poudreuse, mais la poussière est si blanche et si fine, que l'on serait tenté de dire qu'elle est propre. Un charmant ruisseau, sortant d'une source chaude, coule, à notre gauche, arrosant, dans sa course rapide, les verts talus qui ornent ses bords. De belles touffes de chrysanthèmes couleur de soufre poussent vigoureusement dans l'herbe. Le ruisseau rencontre plusieurs fois, dans ses détours, de faibles obstacles qui produisent un bruit d'eau réjouissant pour nos oreilles. En avançant, nous arrivons au village du Hamma, où les colons européens ont établi de grands moulins et créé des jardins maraîchers dans lesquels ils se livrent aussi à l'horticulture; la rivière et ses petits affluents entretiennent toujours la fraîcheur nécessaire à la culture des plantes et des arbres, mais, en même temps, une humidité assez nuisible aux habitants durant la saison chaude. A côté de ces jardins bien entretenus, rapportant tout ce qu'ils peuvent rapporter, d'autres terrains appartenant à des Arabes ont une apparence moins pratique, mais bien autrement poétique. Nous admirons des grenadiers tout couverts de leurs fleurs rouges dont les pétales fins et transparents sortent d'un calice épais et dur qui

a déjà presque la forme du fruit qu'il doit produire. Au bord de ces petits bois légers, dont les arbres irréguliers et un peu bas laissent passer la lumière légèrement tamisée, des pampres poussent follement en s'enchevêtrant dans les rameaux penchés sur la route et tempèrent agréablement, pour les passants, les ardeurs du soleil. Chargés de notre récolte éblouissante, nous revenons vers la voiture que nous avions laissée au pont d'Aumale. Elle doit nous ramener à Constantine par la route que nous avions déjà suivie pour descendre, et qui, seule de ce côté, conduit à la ville.

Nous ne sommes pas pressés de nous renfermer dans la maison en voyant le soleil baisser sur l'horizon. C'est l'heure la plus agréable de la journée. Nous nous asseyons un moment au square avant de rentrer. La société la plus variée circule dans les allées. Beaucoup d'Arabes de toutes les classes, sauf la plus infime qui n'oserait pas s'y introduire, sont assis par groupes ou se promènent ; un certain nombre d'entre eux étalent aux yeux des Français leurs beaux costumes faits des plus riches étoffes. Ces couleurs claires se mêlent harmonieusement aux uniformes des nombreux officiers qui se promènent dans la compagnie des dames élégantes de la ville. La société se renouvelle peu à Constantine. Aussi les nouveaux venus sont-ils l'objet de la curiosité publique. L'espace est restreint et les endroits où

l'on peut se promener à pied sont rares, ce qui rapproche nécessairement très souvent les mêmes individus dans les mêmes lieux.

En rentrant, nous trouvons dans nos appartements des paniers remplis de gros bouquets de roses, que des Arabes de nos amis nous ont envoyés de leurs maisons de campagne. Bientôt nous sommes complètement envahis par les fleurs, ne sachant dans quels vases les placer; mais l'achat de grandes terrines de faïence jaune, seule poterie du pays, nous tire d'embarras et nous permet d'arranger artistement notre récolte et les fleurs des jardins dont on nous a fait présent. Pour supporter ce parfum enivrant de roses et de fleurs d'oranger qui remplit l'atmosphère, il n'y a pas d'autre moyen que de tenir les fenêtres constamment ouvertes.

Le soir, nous restons assis jusqu'à neuf heures sur le balcon de la maison, respirant l'air frais et regardant passer dans la rue les grandes ombres blanches des Arabes qui vont faire une courte promenade sur la place du Palais avant de se livrer au repos.

Tout bruit de voitures cesse à huit heures du soir, après l'arrivée du train de Philippeville et le départ de la grande diligence de Biskra. Au milieu du silence qui règne alors, on entend le muezzin qui, du haut du minaret, appelle les croyants à la prière. Sa voix se répand au loin avec des accents suppliants

si religieux, que l'on se sent naturellement porté à cesser toute conversation et à se recueillir. Au milieu de la nuit, lorsque les heures semblent longues à ceux qui ne dorment pas, cet homme qui veille et qui prie donne la sensation d'une véritable protection; c'est le vendredi surtout que cette voix vibre d'une façon presque déchirante en appelant à la mosquée.

On raconte que le prophète, pendant la retraite qu'il fit à Médine, ne plaçait pas toujours aux mêmes heures les cinq prières canoniques de la journée; ses disciples, qui désiraient les faire en même temps que lui, se réunirent pour aviser au moyen d'annoncer au peuple les moments du jour et de la nuit où leur maître s'acquitterait de ce premier des devoirs religieux. Les drapeaux, les trompettes, les cloches et les feux furent successivement proposés comme signaux. On rejeta les drapeaux ; on trouva que les cloches seraient une imitation des chrétiens; les trompettes étaient l'instrument usité parmi les Hébreux ; les feux ressemblaient trop au culte de certains païens. Les disciples se séparèrent sans avoir rien conclu, lorsque, la nuit suivante, l'un d'eux vit en songe un être céleste vêtu de vert : « Je vais vous montrer, lui dit l'esprit céleste, comment vous devez vous y prendre pour remplir ce devoir important. » Il monte alors sur la terrasse de l'habitation et appelle les croyants à haute voix avec les mêmes

paroles dont on s'est toujours servi depuis. A son réveil, le disciple privilégié s'empressa de raconter sa vision au prophète, qui le combla de bénédictions et autorisa, sur l'heure, un autre musulman à s'acquitter de cet office du haut de sa maison et lui donna le titre de *muezzin*.

La grande mosquée de Constantine, dite mosquée de *Sallah-Bey* et dédiée à *Sidi-el-Ketaui*, vaut la peine d'être visitée, quoiqu'elle soit toute moderne, ayant été construite par le génie militaire depuis l'occupation française. Elle est située sur le point le plus élevé de la ville qui s'appelle aujourd'hui *place du Palais de Justice*, et qui portait autrefois le nom de *place des Caravanes*. C'est sur cet espace carré que se fait le matin la vente aux enchères des objets et des vêtements d'occasion. Les Arabes et les Français s'y portent soit pour profiter de quelque bonne affaire, soit pour voir la foule bigarrée, composée surtout de juifs qui se pressent et s'interpellent les uns les autres avec force paroles et beaucoup de bruit. Tout un côté de la place est occupé par de petits ateliers de bijouterie qui n'ont pas plus de neuf pieds carrés. Ils sont complètement ouverts. Au dehors un simple rebord, que l'ouvrier enjambe pour entrer ou sortir, les sépare de la rue. Des israélites, dont le costume ne diffère de celui des Arabes que par l'absence de burnous, confectionnent avec de petits marteaux et un léger fourneau ces jolis colliers

d'or ou d'argent que tout indigène met dans la corbeille de mariage de sa fiancée, ces chaînes que les femmes attachent des deux côtés de leur coiffure en les laissant pendre sur la poitrine, et des anneaux *porte-bonheur*.

Trois grands bâtiments occupent le fond de la place : c'est le Palais de Justice, l'Université arabe et la grande mosquée que nous allons visiter. En dehors du vendredi, elle est peu fréquentée. La mosquée de la rue Nationale, dédiée à Sidi-Lakdar, est toujours ouverte et doit suffire aux besoins journaliers du culte, en y ajoutant, toutefois, plusieurs autres petites chapelles sans importance, complètement perdues au milieu des ruelles du quartier arabe. La mosquée de Sallah-Bey, où nous conduit le muezzin, nous frappe dès l'entrée par son excessive propreté et nous charme par la température fraîche dont on y jouit et qui contraste avec la chaleur du dehors. Un magnifique oranger couvert de fleurs et de fruits occupe le milieu de la cour qu'il ombrage tout entière. Un vaste escalier de marbre, dont les parois sont garnies de dessins blancs et bleus, réunit les galeries du rez-de-chaussée à celles du premier étage. Le calme, le silence, la fraîcheur, les nattes sur lesquelles nous marchons, les faïences luisantes qui couvrent les murs, cette atmosphère embaumée nous ravissent et nous donnent envie de nous établir dans ces lieux. On nous ouvre la grande chambre de la prière. De

beaux tapis couvrent les dalles, des lanternes arabes d'un travail ancien et curieux pendent au plafond. mais la chaire attire tout particulièrement notre attention. C'est un véritable objet d'art. Elle fut, comme les colonnes du grand palais, commandée en Italie par le dernier bey de Constantine et apportée en Afrique malgré les difficultés qu'une semblable entreprise devait nécessairement rencontrer à cette époque. Faite du plus beau marbre blanc, elle est sculptée tout à jour. La rampe de l'escalier est garnie de balustres autour desquels serpentent des pampres à fines feuilles découpées à même dans le bloc. Derrière la chaire, par une petite fenêtre, nous apercevons la ville arabe, bâtie sur un terrain légèrement incliné et, au delà, la montagne du Mansourah, puis une immense étendue de ciel bleu sans nuage. Nous ne semblons pas pressés de quitter cette belle et paisible mosquée; le muezzin, qui s'en doute, paraît fort satisfait. Rien n'est plus édifiant que l'intérieur d'une mosquée en Algérie. A toutes les heures de la journée, dans les galeries qui règnent à l'entour de la cour, des Arabes assis par terre, les jambes croisées, récitent des prières ou disent leur chapelet d'un air parfaitement recueilli. Ils entrent pieds nus, avec leurs babouches à la main, ne faisant aucun bruit, n'échangeant aucune parole entre eux, et ne semblant même pas voir les étrangers qui passent.

L'exposé de la foi musulmane dit qu'il faut commencer les prières par les louanges de Dieu, par des vœux pour le prophète, par la mention de tous les croyants et en premier lieu des parents et des maîtres. Il est ordonné de prier avec humilité, de confesser à Dieu ses fautes, et de les pleurer. Les musulmans doivent demander au Très-Haut la direction dans la voie du salut, la santé, mais surtout l'accomplissement de sa volonté et sa grâce dans la crainte de perdre la foi. Il leur faut aussi renouveler, chaque jour, leur acte de foi en disant: « O mon Dieu! si je viens à me rendre coupable de quelque infidélité, je me repens d'avance, j'appartiens à la religion musulmane. Je crois à tout ce que Mahomet, sur qui soit la paix, nous a revélé de ta part, et je confesse que c'est véritable. Je crois au Très-Haut, je crois à tout ce qui est venu de sa part, adoptant le sens que Dieu a eu en vue. Je crois aux prophètes et à tout ce qui nous est venu d'eux d'après le sens qu'ils ont entendu y donner. »

Il est rare de voir un Arabe, de quelque condition qu'il soit, qui n'ait pas un chapelet sur lui. Les uns le portent autour du cou, d'autres autour du turban ou bien attaché à la boutonnière de leurs tuniques. Le chapelet est ordinairement de quatre-vingt-dix-neuf grains, c'est-à-dire, d'autant de grains que Dieu a d'attributs. Ils disent à mesure qu'il en passe un entre leurs doigts : « Dieu puissant, Dieu miséricor-

dieux, » et ainsi de suite, changeant l'épithète à chaque fois.

Le fondateur de l'islamisme a consacré le sixième jour de la semaine à l'exercice du culte, en signe d'hommage et de gratitude envers l'Éternel pour avoir créé l'homme ce jour-là. C'était, d'ailleurs, conforme à son système général de n'admettre, dans la pratique de sa nouvelle religion, rien d'analogue ni au christianisme, ni au judaïsme; c'est pour cette raison que le vendredi n'est pas considéré comme un jour de repos ou de fête publique. Il n'est distingué des autres jours que par la réunion des fidèles, de une heure à trois heures, dans la mosquée, et ce n'est que durant ces heures de prières que le peuple est obligé de suspendre tout travail et toute occupation. Au lever du soleil, le musulman doit louer Dieu. Trois fois dans le cours de la journée, il est également tenu de lui adresser mentalement ses hommages, et au coucher du soleil, tourné vers l'est, en quelque lieu qu'il se trouve, il est obligé de lui offrir une prière.

L'expression *prêcher d'exemple* est, à bon droit, applicable à l'Arabe. Sans le moindre respect humain, sur les bords du chemin, dans un lieu public, enfin là où il se trouve en sûreté, l'Arabe se livre aux génuflexions prescrites, après avoir toutefois ôté ses babouches, sans se soucier, le moins du monde, d'être vu par ses semblables ou par les personnes étrangères à sa religion, chez lesquelles il pourrait

faire naître un sourire de dérision. Le prophète, dont l'intelligence supérieure embrassait tout, avait jugé, avec raison, que, dans un climat brûlant, la propreté était la règle d'hygiène la plus nécessaire à la conservation d'une bonne santé ; pour être assuré que ses conseils, à ce sujet, seraient toujours suivis, il en fit un point de dogme et prescrivit les ablutions comme une purification agréable à Dieu. Elles sont toutes classées et indiquées dans le Koran, et l'Arabe s'y soumet très souvent comme j'ai pu m'en assurer par moi-même en passant auprès d'une fontaine ou même auprès du ruisseau de la rue Nationale, à l'heure où l'on y fait couler une eau claire et renouvelée. Les belles dents saines et blanches des Arabes sont dues, en grande partie, à l'obligation où ils sont de se laver la bouche avant de commencer leur prière. Mais, pour ne pas perdre l'habitude des ablutions des bras et des jambes, le prophète a permis l'usage du sable fin dans le désert, où l'eau est souvent rare lorsqu'elle ne manque pas tout à fait.

En sortant de la mosquée, nous avons été visiter l'intérieur de la *medersa* ou école de droit musulman, qui lui est contiguë. Sa grande porte ouvre dans un corridor dallé et un peu sombre. Averti de notre visite, le professeur était venu nous recevoir à l'entrée. C'est un Arabe d'une quarantaine d'années, très blond, un peu gros, avec des lunettes d'or, les jambes nues jusqu'aux genoux et les pieds chaussés de babouches.

Habillez un Allemand avec un turban, des pantalons bouffants et un burnous, et vous aurez l'aspect du professeur tel qu'il s'est présenté à nous. La maison où il nous introduit appartenait, avant l'occupation française, à des parents d'un ancien bey. Ils ne l'habitaient pas, mais s'y faisaient enterrer. Nous sommes conduits le long de la galerie de marbre jusqu'à la cour intérieure, entourée de bâtiments sans beaucoup d'épaisseur. Dans le fond de la cour, sur une estrade, sont rangées les tombes de la famille Sallah-Bey. Une planche de bois peinte d'arabesques de couleur est, comme en Turquie, posée debout à la tête du mort. Ce n'était pas l'heure des cours et nous pouvions voir, dans les cellules qui s'ouvraient à l'entour de nous, des étudiants couchés à plat ventre sur des nattes ou des matelas, lisant attentivement de gros in-folio. Dans cette université on enseigne le droit et la théologie. Les étudiants, que depuis nous avons maintes fois rencontrés sur la place, attendant l'ouverture de l'amphithéâtre, étaient vêtus de blanc de la tête aux pieds, ce qui, avec leurs figures jeunes et imberbes, leur donnait de loin l'air de religieuses.

Le droit musulman n'était pas une science facile à acquérir, surtout avant que le droit français fût venu en modifier certaines parties. Les compagnons du Prophète, appelés *As'h'ab*, et ses disciples, appelés *Tabio'-ûn*, ont continué longtemps la tradition orale

du maître ; ils étaient et furent longtemps consultés au sujet des questions délicates de la loi ; mais l'on jugea plus tard, avec raison, qu'il était nécessaire de garder une tradition écrite de la loi sainte. C'est ce qui forma le code musulman en dehors du Koran. De tous les ouvrages qui furent faits alors, on n'en conserva que quatre qui parurent à de bons juges renfermer le plus de précision et offrir le plus d'analogie entre eux. L'un, dû à l'*imam Malek*, prescrit le rite *malekite* et régit environ la moitié des musulmans. Au VIIIe siècle de l'hégire, un célèbre professeur, *Sidi-Khalil*, entreprit d'écrire un précis de jurisprudence ou *Mouklaé'or*. Il y travailla vingt-cinq ans. Ce précis est resté en grande vénération en Afrique ; c'est lui qui régit actuellement la colonie algérienne. Il renferme deux cent mille propositions, c'est-à-dire trente fois plus d'articles que nos codes réunis. Les étudiants en droit et en théologie devraient l'apprendre en entier par cœur ; mais, heureusement pour eux, lors des examens, ils ont affaire à des juges qui ont le bon goût de ne pas se montrer trop exigeants.

Pour compléter notre journée, nous rentrons chez nous en passant par le quartier arabe. Chaque rue a ses marchands spéciaux ; l'une n'est garnie dans sa longueur que par de petits ateliers de tailleurs ; des israélites y sont occupés à coudre et à broder des vestes de soie ou de laine aux couleurs vives. Une autre rue

ne contient que des boutiques de cordonniers arabes, dans lesquelles s'empilent des babouches rouges de toute grandeur ou de jolies petites pantoufles de femmes et d'enfants. Vient ensuite la rue où se trouvent les fabricants de harnais ou de *gebirah*, sorte de sacoche plate que l'indigène accroche à sa selle et qui contient, outre ses papiers, tout ce dont il peut avoir besoin en voyage. Les mêmes ouvriers font aussi des étuis de pistolet en maroquin rouge. Le luxe des harnais est quelque chose de fabuleux dans ce pays. Toutes les bandes de cuir sont plus ou moins finement brodées, selon la fortune du cavalier. Des selles, dont la forme élevée produit un grand effet sur le dos d'un beau cheval, coûtent quelquefois plusieurs milliers de francs. Des plaques d'or ou d'argent, objets d'orfèvrerie un peu grossiers, mais jolis comme tout ce qui vient d'Orient, pendent sur le poitrail du cheval. Un croissant se détache sur son frontet, sous son cou est attachée une amulette d'un travail souvent charmant. Les ateliers d'où sortent ces élégances contiennent cinq ou six ouvriers accroupis dans un espace très resserré. Les Arabes ont déclaré, il y a des siècles, ce métier noble, en souvenir des Abencerrages, dont le nom vient de la profession qu'ils exerçaient. Le mot *Ben-es-Serradj* signifie, en effet, *le fils du sellier*. Cette famille des anciens rois de Grenade n'est pas éteinte, quoi qu'en ait dit M. de Chateaubriand. Il en reste encore à

Constantine quelques membres qui sont dans la misère. Les ouvriers en cuir sont à présent, pour la plupart, des Marocains. Ils ont plus d'adresse que d'autres à travailler le *filali* ou maroquin teint. Parmi cette corporation, il se trouve, cependant, quelques vrais Sahariens qui ne frayent guère avec les autres et qui reçoivent parfois dans leurs ateliers des fils de chefs que leurs parents veulent préserver de l'oisiveté. Le kaïd le plus apprécié des autorités françaises de Constantine, membre du conseil général et commandeur de la Légion d'honneur, avait, dans sa jeunesse, été placé comme apprenti chez un de ces fabricants. Son père, fort estimé aussi, pensait, avec raison, que trop de loisir était dangereux pour un jeune homme et il préférait le voir occupé à ce métier manuel. Le résultat a été heureux et un pareil exemple devrait être plus souvent suivi.

Le sentiment de la hiérarchie est si bien implanté dans l'esprit des Arabes, qu'ils ne craignent pas de s'attirer une familiarité déplacée de la part du peuple en se mêlant à lui et en s'intéressant à ses affaires. Ils ne confondent jamais les rangs et les conditions. Dans toutes les classes, chacun est rempli de soumission et de respect pour ceux qui sont au-dessus de lui dans la vie publique comme dans la vie privée; aussi est-il très ordinaire de voir des Arabes de bonne famille rester assis fort longtemps sur le rebord de pierre qui sépare les boutiques de

la rue. Ils causent avec les marchands et donnent même leur opinion à l'acheteur, qui s'arrête devant la boutique, sur le choix qu'il vient faire. Le marchand offre souvent une tasse de café à ses visiteurs. On voit fréquemment un chef arabe amener avec lui trois ou quatre de ses serviteurs pour avoir leur avis sur une tunique, sur un burnous ou même sur un simple foulard de poche. Il discute avec eux et se range quelquefois, sans morgue, à leur avis. C'est une manière de passer le temps pour les indigènes qui, le plus souvent, sont sans carrière, et n'ont pas malheureusement l'habitude de la lecture; les lettres qu'ils écrivent sont en général fort courtes. Que faire alors pour combler les heures de la journée qui ne sont pas consacrées aux repas, au sommeil ou à la prière? Ils en sont réduits à causer entre eux et à parler un peu de politique algérienne; la conversation roule surtout sur les affaires du voisin ou sur le passant, avec une pointe de moquerie, si c'est un homme, ou d'admiration si c'est une femme française jeune et tolérablement jolie. Aussitôt que la conversation tombe, ils se demandent mutuellement de leurs nouvelles. *Ach'alek ouach' entah. Comment allez-vous? Comment vous portez-vous?* ou plutôt *Comment vus-tu;* car, en arabe le *vous* ne s'emploie que pour désigner le pluriel. Beaucoup de Français croient qu'ils doivent tutoyer les Arabes parce que les

Arabes les tutoient; mais il serait certainement plus convenable de se servir des formes consacrées par la grammaire française lorsqu'on parle français, et de laisser les indigènes suivre les formes de leur langue lorsqu'ils la parlent.

L'étranger est vivement frappé en parcourant les pays arabes de la dignité et de la noblesse des manières des indigènes. Cette tenue sérieuse leur est recommandée par leurs parents dès l'enfance et leur est d'autant plus facile à observer qu'elle semble naturelle à la race. La manière dont les Arabes s'accostent est, à la fois, plus fière et plus affectueuse que celle des Français. On retrouve un peu des mêmes façons cordiales chez les Espagnols, qui les ont, sans doute, conservées, comme beaucoup d'autres usages, du temps où les Arabes étaient maîtres de leur pays. Deux amis se tendent les bras et se serrent dans une légère étreinte, lorsqu'ils se rencontrent. Quand un Arabe voit à distance quelqu'un qu'il connaît tant soit peu, il pose ordinairement sa main droite sur son cœur en le regardant, mais l'abord habituel des indigènes consiste à se toucher légèrement la main, puis chacun baise ensuite son propre pouce. Le prophète a dit: « Lorsque deux musulmans se rencontrent, ils se touchent la main, ce procédé doux et fraternel les délivre de leurs péchés qu'il fait tomber comme les feuilles sèches d'un arbre. » La science est peut-

être ce qui inspire le plus de respect aux Arabes, et un homme qu'ils savent instruit dans les lois ou dans la religion, est une sorte de marabout dont ils baisent le manteau. C'est de ce sentiment que naît la vénération qu'ils ont pour nos prêtres. On leur enseigne avant tout le respect de la vieillesse, et on leur dit : *Les jeunes doivent baiser la main des vieillards, comme les inférieurs celle de leurs supérieurs.*

25 juin. — Les fortes chaleurs ne sont pas encore venues; la campagne conserve toujours sa sombre verdure; le soleil n'a encore brûlé aucune des fleurs qui s'épanouissent brillantes et abondantes aux alentours de Constantine. La moisson est cependant en partie achevée. Nous avons fait connaissance avec la vallée du Rummel, qui nous attirait depuis notre arrivée, mais que nous n'avions pu encore parcourir à notre aise. De près comme de loin, l'aspect en est méridional, mais non oriental. En quittant la ville, on peut y descendre en voiture par deux chemins différents. L'un prend par le pont *el Kantara* et la route de Batna à l'est, ce n'est pas toutefois celle qu'on choisit de préférence; l'autre, par la route de Sétif et le pont du Bardo. Celle-là constitue une très jolie promenade. C'est de ce côté que nous nous sommes dirigés pour nous rendre au jardin public appelé *la Pépinière.* Après avoir dépassé le square et les halles, nous avons

trouvé, à quelques pas de Constantine, une allée bordée, à droite, par des entrepôts et quelques maisons européennes auxquelles sont accolées des baraques en planches louées à de modestes teinturiers arabes. Ils tiennent en permanence de grandes cuves pleines de liquide, tantôt d'un beau rouge, tantôt bleu foncé; des Arabes s'arrêtent un moment pour tremper dans ces cuves les écheveaux de laine filés par leurs femmes, et s'en vont ensuite les tenant à la main, afin de les laisser sécher par le vent. Ces laines servent à tisser les beaux tapis du désert. L'Algérie fournit elle-même les teintures employées par les Arabes; c'est d'abord l'indigo, puis la cochenille, et enfin une sorte de chardon à fleur jaune bien connu des botanistes sous le nom scientifique de *Centorea acolis*. A gauche est l'allée ombragée par une triple rangée de lilas du Japon, au travers desquels on aperçoit, par instants, la vallée et le Rummel, qui coule dans le fond. Le lilas du Japon est un des plus charmants arbres du Midi. Le tronc s'élève droit, l'écorce est noire, les feuilles ressemblent, en plus mince, à celles de l'acacia; la fleur se balance en grappes légères d'un bleu violacé et répand dans l'atmosphère un parfum semblable à celui de notre lilas du Nord. Cette allée est le commencement de la route de Sétif. Plus loin, elle devient une route poudreuse, qui traverse des champs de blé dont les épis, surtout en approchant de Sétif,

deviennent d'une épaisseur et d'une hauteur prodigieuses. Au bout de cette jolie avenue, la route se bifurque. C'est là qu'il faut abandonner le chemin de Sétif, lorsqu'on veut se rendre à la Pépinière. En prenant à gauche, on descend en zigzag le versant de la montagne jusqu'à la rivière, que l'on traverse sur un léger pont auprès d'une petite maison, ferme et moulin à la fois, cachée au milieu des saules et entourée de haies de rosiers. Au moment où nous y passions, des vaches prenaient le frais, les jambes dans le torrent. Vue de cette place, la vallée n'est qu'une masse de verdure. Les saules, les peupliers, les eucalyptus mêlent ensemble leur feuillage. Les collines, couvertes d'arbustes, formant d'épais fourrés, apparaissent au-dessus de la route. Des agaves ou des aloès, dont la fleur épanouie ressemble à un candélabre doré de plus de dix pieds de haut, se détachent nettement sur le fond un peu confus de cette végétation du Midi. Dominant le tout, un immense aqueduc romain, dont il reste encore quatre arches bien conservées, semble avoir été mis à cette place par la main d'un artiste, afin de compléter le tableau. A quelque distance, une grande ferme, au toit plat couvert de tuiles rouges, rappelle ces métairies italiennes qui, de loin, avec leurs campaniles, ont parfois l'aspect de couvents. Le pont traversé, quelle jolie route s'ouvre devant nous! De quelle ombre fraîche ne nous sentons-nous pas

enveloppés! Nos yeux s'arrêtent avec délices sur des allées bordées de grands mimosas roses qui conduisent à des moulins et à des vergers traversés par des ruisseaux d'eau courante. Une élégante fontaine, avec un réservoir en pierre, est entourée d'Arabes venus de loin avec leurs ânes chargés de dattes. Ils boivent dans le creux de leurs mains et se livrent à leurs ablutions; jeunes, pour la plupart, ils sont vêtus d'une simple tunique de toile retenue autour des reins, par une corde en poil de chameau, et qui laisse voir leurs jambes nues jusqu'au genou. Ils ont la couleur du bronze et des poses de statues antiques.

En approchant de la Pépinière, la route s'élargit; des grenadiers, dont les boutons sont comme des boules de corail, en forment la bordure. De grands aloès aux feuilles énormes, à la fois gracieuses et menaçantes, servent à soutenir les talus et constituent une barrière impénétrable. La plupart de leurs fleurs ne sont pas encore épanouies; elles s'élèvent droites comme des poteaux, de distance en distance.

La pépinière est un jardin de près de trente arpents. Les Français l'avaient créé après la prise de Constantine, pour acclimater des arbres de différentes essences. D'un côté, il est longé par la route de Batna; de l'autre par la rivière Bou-Merzoug, qui, non loin de là, se joint au Rummel, venu de l'ouest. La Pépinière est plantée de la façon la plus variée. On

peut s'y promener dans des allées où les cyprès taillés forment comme une muraille verte qui vous abrite du vent. Ailleurs, ce sont de grandes avenues de tilleuls, sous lesquels on jouit toujours de l'ombre et du parfum qui s'exhale des genêts d'Espagne, dont les bouquets jaunes poussent partout au hasard; aux jolis bosquets d'arbustes rares se mêlent des champs d'orge, dont la lisière est ornée d'althéas roses, de nigelles d'un beau bleu et de touffes serrées de dentelaires également bleues, qui forment de ravissantes bordures naturelles. Tout auprès une colline peu élevée est plantée de pins. Sur cette petite éminence, quelle que soit la chaleur du temps, on sent toujours le souffle de la brise. Un jardinier habite, au centre du jardin, une maison qui sert d'école communale, et devant laquelle on peut s'attabler pour boire de la bière. Les fleurs qu'il cultive viennent pour ainsi dire toutes seules. D'énormes buissons de rosiers de différentes espèces forment des touffes échevelées, parmi lesquelles on peut choisir celles que l'on veut acheter. Le bord de la rivière sert de promenade; aucune barrière n'indique, de ce côté, la fin du jardin. Aussi longtemps que les eaux ne sont pas devenues trop basses, les bords ne sont point malsains. Un simple fossé, facile à enjamber, marque la limite de la propriété, à l'endroit où commencent les terres de la ferme Moreau, dont on aperçoit les grands bâtiments carrés et élevés de deux étages.

Cette ferme alimente presque à elle seule le marché de Constantine de légumes, de fruits, de volaille et de lait. Les ouvriers qu'on y emploie sont en majorité des nègres. On a reconnu que ces pauvres gens travaillaient avec intelligence et bonne volonté, sans souffrir de l'ardeur du soleil. Ils doivent aux Français d'avoir fait connaissance avec le vin et s'enivrent le dimanche et le lundi avec d'autant plus de facilité que leur cerveau supporte mal les alcools ; ce régime, qu'ils doivent à la civilisation, les fait périr de bonne heure. Toute leur ambition se borne à gagner de quoi acheter, à la défroque des régiments, de vieux pantalons garance. Aussi, vus de loin, les champs semblent-ils tout tachetés de points rouges.

Les grandes fermes échelonnées sur le parcours de la route de Philippeville à Batna, sont une preuve évidente de ce que l'on peut obtenir avec de la persévérance et du travail sur cette terre généreuse. Mais, il faut bien le dire, les colons ne sont pas seuls responsables du mauvais succès dans les entreprises coloniales ; le gouvernement, lui aussi, a des fautes à se reprocher. Il n'a pas pris avec assez d'énergie les mesures pour rejeter l'écume de la société que la capitale lui envoie ; il n'a pas non plus été toujours heureux dans le choix des localités qu'il a concédées et qu'il concède encore aujourd'hui aux colons. Un chirurgien-major, arrivant d'un village de nouvelle création, me racontait, il y a peu de

jours, que, dans l'endroit qu'il venait de quitter, la fièvre sévissait au moins huit mois de l'année; seize familles y avaient été envoyées, il y a un an environ. En sus des avantages qu'on leur avait faits, on leur avait enjoint d'acheter, avec leurs capitaux, des terres aux Arabes. Un maire avait été nommé, ainsi qu'un conseil municipal. Le village venait d'être érigé en commune; les Arabes étaient tenus de payer les impôts, qui s'élevaient à la somme de 200,000 francs. Qu'est-il advenu? Les colons se sont contentés d'ouvrir des boutiques et des cabarets; les hommes se sont mis à se détester, les femmes à se quereller, et les gendarmes sont les seuls habitants de cette commune qui soient toujours occupés. Ce qui s'est passé là ne diffère pas trop malheureusement de ce qui se passe sur la plus grande partie de nos possessions algériennes. Si l'on veut se donner la peine de faire le dénombrement des colons honorables, travailleurs et consciencieux, établis dans la province de Constantine, on arrive facilement à la triste conviction qu'ils ne sont pas en aussi grand nombre qu'on le souhaiterait. Quel exemple pour les Arabes, auxquels on vante incessamment nos institutions et notre civilisation!

Nous étions un jour assis aux environs de la ville, en train de dessiner un point de vue, lorsque nous avons entendu le propriétaire d'un terrain qui n'avait certainement pas plus de quatre arpents, dire

à quelqu'un : « Je ne travaille jamais; j'ai pris deux ouvriers pour cultiver mon jardin. » Et ce jeune homme, qui ne sortait pas des classes supérieures de la société, parlait ainsi en se promenant paresseusement avec sa jeune femme.

Les colons français se sont, pour la plupart, contentés de louer aux Arabes les concessions reçues du gouvernement et d'en boire le profit. On peut dire, sans exagération, que les rues européennes de Constantine comptent un cabaret sur quatre boutiques. La place de la Brèche est ornée à chaque angle d'un café d'un ordre un peu plus relevé; devant leurs portes une foule de Français, habitants du pays, restent assis à boire et à faire, pendant toute la journée, de la politique, sans oublier — bien entendu — d'injurier l'armée dans leurs journaux. Ce sont, en général, des jeunes gens et des hommes d'un âge mûr, pleins de force et de santé, qui seraient, incontestablement, en état de surveiller leurs exploitations et même de donner l'exemple du travail à leurs ouvriers! Avec les bénéfices qu'ils retireraient, il dépendrait d'eux d'acheter des instruments agricoles perfectionnés et d'enseigner aux Arabes à s'en servir. On a reconnu que partout où les terres de l'Algérie sont bien cultivées, elles produisent trois fois plus que celles de France.

Il n'y a pas de jour où l'on n'entende les Français du pays déblatérer contre les Arabes, qui leur sont,

cependant, d'un grand secours. On peut même dire qu'ils sont indispensables aux travaux de la moisson. Les colons se plaignent que le pauvre Kabyle descendu de ses montagnes afin de gagner en un mois ce qui doit l'aider à vivre pendant le reste de l'année, demande un salaire trop élevé; et pourtant, si l'on y regarde de près, comment le blâmer de demander un franc cinquante centimes et le pain du jour, tandis que, pour un travail analogue, on n'aurait pas un Européen à moins de trois à quatre francs? Autrefois, dira-t-on, l'Arabe se contentait de cinquante centimes. Certes, il serait agréable d'en rester sur cet usage. Mais comment ne pas trouver naturel qu'il demande maintenant davantage, quand il est avéré qu'on ne saurait se passer de lui pour les travaux agricoles. Grâce à notre civilisation, les nécessités de l'existence et le besoin de bien-être ont considérablement augmenté et se font sentir partout même sous la tente. En toute bonne foi, il est impossible de trouver ces prix de main-d'œuvre exagérés, Si l'Arabe arrivait à demander un jour le même salaire que réclament les ouvriers français, il faudrait bien le lui donner, car on ne saurait trouver un assez grand nombre d'Européens actifs et de bonne volonté, capables de faire la même besogne sous le soleil ardent de l'Afrique. La fameuse Compagnie suisse de Sétif, dont les fondateurs avaient eu l'idée de coloniser l'Algérie en amenant des travailleurs de

Suisse, de Savoie et même de France, après plusieurs années d'essais persévérants, a dû recourir, presque exclusivement, aux bras des Arabes pour les travaux des champs.

Les moissonneurs kabyles sont enrégimentés par escouades, sous la surveillance d'un Arabe de confiance qui a charge de payer à chacun la somme convenue et d'enregistrer les heures et les journées de travail. Les scènes auxquelles donne lieu la paye sont curieuses à observer. Elles se passent généralement sur les places publiques et dans les rues. Chaque intendant est entouré de ses ouvriers rangés en cercle. Ils font entendre des cris assourdissants ; ils réclament, ils discutent, ils ne veulent pas accepter ce qu'on leur offre, mais finissent toujours par se calmer, après avoir empoché leur argent. Ils vont alors manger le pain arabe en forme de galette qui leur a été distribué et s'étendent ensuite à l'ombre pour dormir jusqu'au moment de recommencer leur labeur.

La saison finie, le Kabyle achète, avant de retourner dans ses montagnes, ce qui lui sera nécessaire jusqu'à l'année suivante. Ses besoins sont peu étendus, et une simple tunique de toile lui suffira pour remplacer celle qu'il porte depuis un an. Quant au burnous, s'il en reste quelques lambeaux, il n'aura garde de le changer. Un plat à couscoussou en bois, une écuelle de fer-blanc pour boire et une cuiller,

voilà tout son ménage ; un voile de mousseline et une gandourah d'indienne à fleurs pour sa femme constituent tous ses achats. Avec ses vêtements neufs, il fera un paquet qu'il portera dans le capuchon de son burnous; son petit pécule renfermé dans une bourse en cuir rouge sera attaché, ainsi que son couteau, à la boutonnière de sa tunique, et de cette façon il se trouve suffisamment équipé pour reprendre la route qui le ramènera chez lui.

Le type de l'ouvrier kabyle n'est point beau, il est loin d'avoir la noblesse et la dignité de maintien du moindre des Sahariens. Il porte généralement la tête nue et les cheveux de plus d'un pouce de long. On prétend que les Kabyles descendent des Romains; cette hypothèse n'aurait rien d'étonnant, étant donnés leur caractère et leur type. Tout le monde sait qu'ils sont industrieux et même assez habiles à fabriquer des armes que les connaisseurs disent bonnes.

Un grand nombre de ces Arabes appelés en passant à Constantine, soit pour les moissons, soit pour accompagner les caravanes, campent ordinairement sous des tentes à l'extérieur de la petite poterne *El-Gebïa*. Cette agglomération attire en ce lieu toute sorte de misérables denrées, seules accessibles à la bourse peu garnie de ces modestes acheteurs. Des femmes, venues avec leurs maris, occupent leur temps en faisant le *couscouss* en plein air. Des mu-

siciens, aussi pauvres que leurs auditeurs, animent du bruit régulier de la flûte et du tambourin des danseuses d'un ordre inférieur. Ce petit tableau de mœurs nous a frappés par hasard un jour que nous revenions d'une promenade à pied, faite à l'est de Constantine. Nous nous sommes approchés de ce campement, assez près pour voir ce qui s'y passait, mais pas assez pour exciter la curiosité de ces hommes du désert, toujours étonnés à la vue d'une femme européenne. Nous avons commencé cette promenade en descendant la route du Bardo, comme pour nous diriger vers la Pépinière, mais en prenant à gauche après avoir passé le pont. Le chemin que nous suivions descendait en pente rapide jusqu'à la pointe de *Sidi-Rached*. Le caractère original et pittoresque de l'endroit qui porte ce nom récompense amplement des fatigues de la marche. Qu'on se figure un petit pont de pierres à l'angle extrême d'une roche à pic d'une grande élévation. Un des côtés du pont fait face à la vallée large et éblouissante de soleil, l'autre à la gorge sombre, profonde et resserrée dans laquelle s'engouffre le Rummel. De ce rocher, inaccessible aux pieds de l'homme, tombe de temps à autre une pierre que d'énormes vautours détachent en se posant sur quelque saillie. La pointe de *Sidi-Rached* tient son nom d'un saint arabe dont le tombeau subsiste encore dans une petite mosquée perchée au sommet du bloc de rochers sur lequel

est bâtie Constantine. Le pont se trouve au pied de cette immense muraille naturelle et sert surtout à l'exploitation d'un moulin placé à peu de distance sur le bord opposé de la rivière. En nous penchant sur le parapet du pont, du côté de la vallée, nous pouvions voir des hommes en train de laver des toisons et des burnous. A l'eau du torrent, peu profonde en cet endroit, se mêle une petite source d'eau sulfureuse très favorable au blanchissage de la laine. La manière dont les Arabes s'y prennent pour faire ce nettoyage est aussi primitive que fatigante. Elle consiste à sauter, pendant plusieurs heures, sur l'objet à blanchir, qu'on a, par avance, bien frotté de savon noir et posé sur une pierre plate. Lorsque leur mouvement se ralentit, un homme frappe une mesure précipitée avec ses mains. La toison devient à l'œil fort blanche, mais elle est loin d'être aussi dégagée de l'huile qu'elle contient que quand elle a été nettoyée avec de l'eau chaude, comme il est d'usage de le faire en France.

Sous une petite voûte que l'on traverse après avoir passé le pont, se tient couché, dans une excavation, un vieux marabout auquel les passants font l'aumône sans qu'il le demande. Comme particularité, il a la moustache longue et relevée en crocs, ce qui n'est pas d'usage chez les Arabes. Dans notre pays, nous appellerions ces hommes des mendiants; mais, en Orient, il y a un autre ordre de gens qui sont un

objet de grande vénération chez les musulmans, les uns se croyant de bonne foi des saints, les autres abusant de la crédulité publique. Ils adoptent presque toujours une originalité quelconque qui sert à les faire remarquer. Il est vrai qu'ils ne font, généralement, de mal à personne et qu'ils récitent sans cesse des chapelets à l'intention des pécheurs; mais ce n'en sont pas moins des ignorants qui végètent dans une grande malpropreté, et ne savent de leur religion qu'un petit nombre de versets du Koran qu'ils récitent à haute voix lorsqu'ils ont quelque chance d'être entendus. Ils ne diffèrent pas de nos anciens ermites d'Europe, qui vivaient, eux aussi, de la charité des fidèles. Il est à espérer pour eux que Dieu leur tient compte de l'intention, lorsqu'ils sont sincères.

Le sentier qui remonte la ville est raide, sans verdure ni végétation. On va rarement pour se promener de ce côté où se trouvent les abattoirs. A mi-chemin, un beau grenadier a poussé, probablement parce qu'un passant a laissé tomber quelques grains de grenade sur cette terre active; cette particularité a fait considérer la place comme bénie de Dieu. On a dallé un espace carré au pied de l'arbre et placé une petite barrière à l'entour. L'endroit est devenu un oratoire où des Arabes viennent prier. Les feuilles du grenadier sont assez touffues pour les préserver du soleil.

Nous rentrons à la ville par la porte *el Gebïa*, en

jetant, en passant, un regard curieux sur le campement dans lequel règne une grande animation. Le quartier de Constantine que nous traversons d'abord, pour rentrer chez nous, est complètement arabe et extraordinairement populeux. Les maisons sont pauvres et les boutiques singulièrement petites ; une foule compacte s'y remue incessamment, et il est facile de voir qu'elle est presque entièrement composée d'indigènes étrangers à la ville. En se rapprochant de la rue Nationale, on arrive, cependant, à des rues plus calmes d'où le commerce est absent ; elles sont bordées de grandes maisons mauresques à l'intérieur desquelles on aperçoit quelquefois, par la porte entrebaîllée, de belles cours carrées, entourées de galeries. Ce sont les habitations des grandes familles arabes, soit de Constantine, soit de la province.

Nous songeons à prendre une semaine de repos, afin d'être en état de faire une course à cheval du côté des montagnes de la petite Kabylie. Il faudra coucher sous la tente et ce ne sera pas le moindre plaisir de cette excursion, qui doit durer trois jours.

4 juillet. — Nous sommes partis au nombre de quatre. Notre caravane se composait de deux femmes et de deux officiers. Nous allions visiter une gorge de montagnes que l'on nous avait dit être belle. Nous avions loué au *bach'amar*, ou chef des muletiers de Constantine, quatre de ces braves et patients ani-

maux, pour porter à Mila, lieu désigné de notre campement, les tentes qui devaient nous abriter et les cantines légères qui contenaient quelques objets nécessaires à notre toilette et à notre cuisine. Deux Arabes, une ordonnance et un spahi ont escorté le premier convoi, qui a quitté Constantine le même jour que nous, plusieurs heures à l'avance ; un second spahi et un soldat étaient restés en arrière, afin de conduire les deux chevaux de dames au village d'Aïn-Kerma, distant de quatre lieues de Constantine. Nous devions les aller trouver en cet endroit avec une voiture. Les deux officiers nous avaient précédés d'une heure pour faire tranquillement cette partie du chemin. Nous devions, à partir d'Aïn-Kerma, continuer ensemble. Trois heures de l'après-midi avait été l'heure choisie pour notre départ de Constantine, de manière que nous pussions arriver à Mila avec la fraîcheur du soir.

Aïn-Kerma est un village de colons en voie de prospérité. L'auberge est supportable et sert assez souvent de lieu de rendez-vous aux Européens de Constantine qui viennent chasser dans les environs. Après nous être reposés un moment, nous montons à cheval, et, précédés d'un spahi qui nous sert de guide, nous partons au galop sur une route qui n'est tracée que, par le pied, des voyageurs. Le soleil baisse graduellement à l'horizon ; la chaleur, qui était forte pendant le jour, diminue peu à peu, et les montagnes,

prenant les teintes les plus variées, finissent, avant de rentrer dans l'ombre, par se détacher en gros bleu sur un ciel orange. Tout le paysage est enveloppé de vapeurs chaudes qui lui donnent une profondeur infinie.

La végétation manque ; les moissons qui couvraient les montagnes sont déjà presque partout coupées ; mais le site n'en conserve pas moins une certaine beauté. Après six lieues d'une course faite à une allure rapide, nous apercevons, à deux kilomètres en avant de Mila, sur la crête d'une montagne qui nous faisait face, le spahi parti le matin, et que précède une cavalcade composée de nombreux Arabes. Ils venaient au devant de nous, ayant à leur tête un kaïd en burnous amaranthe doublé de soie bleue, emblème de ses fonctions, et un vieux cheik en burnous noir. Il est difficile de se figurer un plus ravissant tableau. Tous ces cavaliers, armés de longs fusils, montés sur de beaux chevaux à longue queue soyeuse, se détachant sur un ciel pâle, avaient l'air de poser pour un peintre. L'Algérie a, entre autres mérites, cela de remarquable que toutes les scènes qui s'y déroulent devant les yeux semblent arrangées à plaisir par les mains d'un artiste, afin de produire des effets grandioses ou charmants.

Nos Arabes ont mis pied à terre à notre approche, et sont venus, l'un après l'autre, nous baiser la main. Ils sont ensuite remontés sur leurs chevaux et ont exécuté une petite fantasia sans coups de fusil ; puis

suivis par eux, nous avons continué notre voyage vers Mila.

Nous distinguons bientôt, dans la pénombre, comme un immense bouquet de verdure encaissé dans un creux du terrain formé par une échancrure des montagnes. C'est la petite ville de Mila, enfouie dans les citronniers. Nous y descendons, toujours escortés de nos Arabes, qui nous désignent enfin une plate-forme sur laquelle notre campement a été préparé. Les gens qui nous avaient précédés s'étaient complu à l'établir agréablement dans un jardin en dehors des portes de la ville, à l'ombre de beaux figuiers et de vieux grenadiers. Les abords de nos tentes étaient éclairés par des lanternes de papier qu'ils avaient accrochées aux arbres pour donner un air de fête à notre arrivée. La nuit était assez chaude pour nous faire trouver charmant le souper en plein air. Nous étions assis sur des tapis, lorsque le vieux cheik nous a apporté un bon plat de couscouss et une écuelle de lait frais; il s'est ensuite retiré discrètement. Le kaïd en a fait bientôt autant, emmenant avec lui sa suite; mais il s'était assuré d'abord que nous viendrions le lendemain déjeuner à son *bordj* au retour de notre excursion à l'oued el Kébir, pour laquelle il entend nous servir de guide.

Avant de prendre du repos, nous examinons notre pittoresque installation. Les huit chevaux et les quatre

mulets sont mis à la corde pour la nuit; les soldats restent pour les surveiller, enveloppés dans des couvertures, et les spahis se préparent à veiller tour à tour devant les tentes, pittoresquement enveloppés dans leurs burnous de drap rouge. Je voudrais pouvoir dire que nous avons dormi; mais, lorsqu'on n'est pas habitué à la vie des camps, il y a mille bruits variés qui tiennent éveillés ceux qui ont le sommeil léger : c'étaient les chevaux, qui s'agitaient et se donnaient des coups de pied; les soldats criant après eux pour les calmer : les chiens de la ville qui aboyaient; les cigognes dans leurs nids posés au faîte de vieux arbres, qui faisaient claquer leurs longs becs; puis le bourdonnement des moustiques entrés dans la tente par une ouverture pratiquée dans la toile; enfin, dès l'aube, un murmure de voix et de bêlements de chèvres provenant, comme nous l'avons su ensuite, du marché qui se tient tout auprès du lieu où nous étions campés.

A sept heures du matin, chacun sort tout habillé de sa tente. Nous découvrons devant nous une décoration d'opéra, mais, de plus, avec le charme que la nature prête à la réalité. Une vallée descend étroite et rocailleuse comme le lit desséché d'un immense torrent. De chaque côté s'élèvent des montagnes ravinées et arides, et, plus loin, de hautes montagnes de couleur bleu pâle, rosées sur un des versants par les rayons du soleil matinal; au premier

plan, le petit marché de Mila, bien pauvrement approvisionné, où une douzaine d'Arabes viennent acheter des piments et de la viande de chèvre; mais leur présence sert admirablement à donner du mouvement au tableau. Les soldats nous avaient fait chauffer, sur un feu improvisé en plein air, du café noir. Pendant que nous le buvons, on selle les chevaux et le kaïd arrive avec quelques Arabes. Nous partons escortés par ces cavaliers, qui nous font descendre dans la vallée étroite que j'avais remarquée en face de notre tente. Aucun chemin n'est visible, nous suivons de petits sentiers tortueux, serpentant au milieu d'admirables moissons. Des champs d'orge s'étendent à perte de vue, si immenses, que l'on se demande comment les moissonneurs viendront jamais à bout de tout couper. Aussi a-t-on recours à un encouragement d'une nouvelle sorte. Les Kabyles sont placés en demi-cercle et avancent régulièrement, coupant avec une faucille la paille à la moitié de sa hauteur, selon leur habitude; puis ils lient les épis brunis en bouquets et les posent droits sur le sol; un orchestre composé de plusieurs flûtes et d'un tambour de basque accompagne en mesure chacun de leurs mouvements, sur un mode monotone et rythmé. Le soleil est déjà ardent, et le surveillant, monté sur un âne, les suit pas à pas. Ces riches moissons, ces hommes couverts d'une simple tunique, et ces concerts de flûtes, font penser, involontaire-

ment, aux scènes champêtres chantées par Théocrite.

Le site vers lequel nous nous dirigeons est embelli par l'oued el Kébir, formé du Rummel et du Bou-Merzoug réunis, et de quelques petits affluents qui ont augmenté son volume d'eau. Nous y arrivons en traversant des montagnes exposées aux ardeurs d'un jour brûlant ; mais il y a un Dieu pour les voyageurs qui s'amusent, et ce qu'on ne supporterait pas au repos devient indifférent quand on parcourt, au galop d'un cheval arabe, un pays entièrement nouveau. Sur de grands espaces, la moisson est déjà faite, et des artichauts sauvages envahissent la place ; leurs feuilles et leurs fleurs épineuses obligent sans cesse les chevaux à se détourner brusquement pour les éviter, et ce mouvement ne laisse pas de causer beaucoup de fatigue. Notre cavalcade se fait remarquer par la beauté de plusieurs des chevaux qui en font partie. Le kaïd monte un gris pommelé superbe, tout chamarré de harnais de cuir vert finement brodé d'or et de soie de différentes couleurs ; le selle est en *filali* rouge également brodé. Le guide arabe, qui nous précède, avait enfourché en partant une mule, qui, toujours marchant l'amble, s'est lancée sur le chemin avec une rapidité telle, que nous avions peine à la suivre. Nous arrivons enfin au terme de notre course ; la rivière forme, en cet endroit, avant de pénétrer dans une gorge étroite des montagnes, comme un petit lac sans profondeur. Le paysage est

pittoresque, riant et sauvage tout à la fois. Des lauriers-roses, couverts de plus de fleurs que de feuilles, croissent partout, dans le lit même de la rivière et sur ses bords. Le kaïd nous propose de nous enfoncer dans cette gorge qui est belle, dit-on, pour aller voir un petit bois où poussent, en même temps, des chênes et des palmiers qu'il est assez rare de trouver réunis; mais il faut le dire, les palmiers ne viennent pas naturellement dans cette partie de l'Algérie, et là où il s'en trouve, on peut être sûr qu'ils ont été semés. Nous avons déjà fait cinq lieues, il en faut autant pour le retour; le soleil est fort ardent et nous n'avons encore pris, depuis le matin, que notre tasse de café noir. Toutes ces raisons, qui se présentent à notre esprit, nous font préférer de revenir vers le village de Zraïa, où nous devons trouver le déjeuner. Après avoir contemplé quelques instants le paysage, afin de le conserver dans les yeux, nous avons repris notre course, en traversant à gué le torrent, au milieu duquel les chevaux veulent absolument s'arrêter, et nous avons suivi un autre chemin que celui par lequel nous étions venus. Les moissons étant complètement achevées de ce côté de la montagne, une grande solitude y régnait. Nous n'avons rencontré sur notre passage que de rares indigènes; d'abord, près d'un bouquet d'arbres, un vieil Arabe sur son mulet avait voulu mettre pied à terre afin de baiser la main du

kaïd, comme l'usage le commande ; mais le kaïd lui avait fait signe de ne pas retarder le voyage de ses hôtes ; puis, un peu plus loin, près d'une fontaine isolée où nous avions fait halte pour boire, une femme qui puisait de l'eau avait relevé un coin de son voile, d'un air assez farouche, afin de cacher son visage pendant tout le temps que nous sommes restés à côté d'elle.

Vers une heure de l'après-midi, nous avons aperçu, avec un plaisir véritable, une grande maison blanche tout entourée de jardins et de gourbis disséminés aux alentours ; c'était, comme nous l'avions deviné, le bordj du kaïd. Des Arabes se tenaient groupés près de la porte attendant l'arrivée des Français. Ils nous ont salués gravement à notre passage en posant la main à l'endroit du cœur. Nous sommes ensuite tous entrés dans la cour du bordj au fond de laquelle s'elevait un grand hangar servant d'écurie. On y a immédiatement conduit les chevaux dessellés. Le kaïd nous a fait monter au premier étage dans une vaste chambre qui possédait pour tout mobilier une table, quelques chaises et deux lits en fer, ayant en guise de matelas de ces nattes en *alfa* auxquelles on laisse sur l'envers, en les tressant, comme une fourrure d'herbes desséchées. Elles sont moelleuses comme des étoffes à haute laine et en même temps fraîches aux pieds quand on s'en sert comme de tapis.

Le couvert de notre déjeuner était servi à l'européenne. On nous a bientôt apporté un repas qui heureusement avait une couleur toute locale. On nous a d'abord offert une *sherba* ou soupe de bouillon de mouton avec du vermicelle, des œufs et du piment ; le tout fort bien apprêté, tout à la fois nourrissant et fortifiant ; puis, une douzaine de petits ragouts, presque tous composés de morceaux de mouton, les uns brouillés avec des œufs, les autres avec de gros oignons très cuits. Le fameux mouton des Arabes, rôti tout entier devant la flamme d'un feu de bois, a fait son apparition, posé sur un immense plat ancien de cuivre ciselé ; enfin, des perdrix rôties, quoique la chasse ne fût pas encore ouverte ; le tout arrosé de vin de Bordeaux et de vin de Champagne qui nous ont paru excellents. Le kaïd avait fait mine, comme le voulait l'usage, de ne pas se mettre à table avec nous. Cependant, sur un signe d'invitation, il s'est assis très volontiers, et, sans trop s'arrêter à la lettre des préceptes du Koran, il a fait largement honneur à ses propres vins sans que ses facultés aient paru en souffrir. Le déjeuner fini, le kaïd s'était retiré pour faire la sieste, nous abandonnant tout le premier étage de sa maison. Chacun avait choisi sa place préférée ponr s'étendre et dormir. La chaleur étant très oppressive; je n'ai pu fermer les yeux. Pour me distraire, je me suis mise à parcourir les chambres du premier étage, avec le

dessein de me rendre compte de ce qu'était une maison arabe dans cette partie de la province. Celle-ci, ayant été rebâtie depuis l'insurrection de 1870, était fort propre. A côté de la salle où nous avions déjeuné se trouvait la chambre du kaïd également meublée d'un lit en fer, d'une table et de plusieurs chaises de paille. Sur une planche, le long du mur, ses livres de compte étaient empilés. Une large galerie dallée réunissait toutes les pièces ; une muraille en briques à jour protégeait ceux qui pouvaient s'y trouver contre les regards, tout en leur permettant de voir ce qui se passait au dehors. Cette galerie donnait sur une seconde cour opposée à celle par laquelle nous étions entrés, et cette cour ouvrait elle-même par une large porte sur la campagne. C'est par là que les étrangers, qui viennent demander l'hospitalité, peuvent entrer. Tout bordj de kaïd possède pareille cour, où les Arabes de passage ont le droit de s'abriter avec leurs troupeaux ou leurs montures pendant le temps nécessaire pour se reposer de leurs fatigues. Les kaïds ont le droit de prélever, pour les frais occasionnés par cette hospitalité temporaire, tant pour cent sur les impôts qu'ils perçoivent pour le compte du gouvernement.

En regardant la campagne à travers les jours de la galerie, je fus émerveillée de voir le nombre considérable de troupeaux qui descendaient en même temps le penchant de la montagne pour aller boire à

la rivière. Rien ne m'avait encore donné à ce point l'idée de l'abondance dont parlent les récits bibliques comme cette multitude innombrable de vaches, de chèvres et de moutons qui se pressaient de toutes parts sur la vaste étendue de pays que mon regard pouvait embrasser. Leur couleur se confondait avec celle de la terre et des moissons. Cette houle vivante s'avançait sans qu'un bêlement se fît entendre et sans qu'un être humain parût la diriger. Au milieu de cette solitude animée, on distinguait seulement un burnous d'un blanc jaune pareil à la teinte des toisons. Tous les Arabes des gourbis dormaient nonchalamment, et les troupeaux, indifférents aux ardeurs du soleil, se suivaient les uns les autres poussés par l'instinct vers la fraîcheur des eaux.

Le même instinct nous fit sortir de la maison vers trois heures de l'après-midi. Notre hôte dormait encore; nous nous trouvions maîtres d'aller où bon nous semblerait. Après avoir fait boire nous-mêmes nos chevaux dans une écuelle remplie à une fontaine du bordj, nous nous sommes dirigés vers un grand jardin, planté de grenadiers et entouré de haies, qui se voyait à peu de distance. Mais, deux chiens kabyles nous en ayant défendu l'entrée, nous avons dû porter nos pas vers un autre petit bois dans lequel un groupe d'Arabes assis à terre causaient entre eux. Ils nous laissèrent

toute liberté pour nous promener et même pour cueillir quelques fleurs qui promettaient de devenir de belles grenades. L'heure de partir étant arrivée, nous avons repris le chemin de la maison, où nous avons trouvé tout le monde en mouvement. On avait déjà sellé nos chevaux. Avant de boire le coup de l'étrier, c'est-à-dire une tasse de café noir, le kaïd pria les dames de quitter un moment leurs compagnons pour venir voir sa femme. Mais à peine nous eut-elle aperçues, avec nos robes de drap gris et nos chapeaux de paille à larges bords, qu'elle faillit se sauver, nous prenant, sans doute, pour des jeunes gens. Nous ne fîmes que lui serrer la main, et nous nous retirâmes. Dans un coin du rez-de-chaussée, nous avions vu en passant une nourrice voilée couchée sur un matelas, un petit enfant à ses côtés.

Nous nous mîmes en selle et nous reprîmes la route de Mila. Le kaïd et le cheik nous accompagnèrent jusqu'à la limite de leurs propriétés. Arrivés là, ils mirent pied à terre et vinrent nous toucher la main. Après avoir échangé les compliments d'adieu, nous nous séparâmes, et, pendant qu'ils s'en retournaient, nous continuions, à une allure rapide, notre course par le chemin que nous avions suivi le matin.

En arrivant à Mila, la fatigue nous a impérieusement invités à nous reposer au moins une heure dans notre tente, avant d'aller visiter la ville. Assis sur des tapis, nous avons joui avec délices du courant d'air frais

auquel le défilé des montagnes livrait passage. Nous avons pressé dans nos tasses d'étain de magnifiques citrons, offerts par le vieux cheik, en y ajoutant de l'eau et du sucre. Nos chevaux semblaient heureux, comme nous, d'être au repos sous l'ombre des arbres.

Un peu remis, nous avons pénétré, pour la première fois, dans la ville de Mila par la grande porte qui se trouvait à quelques pas de notre campement. Le capitaine du bataillon, qui compose toute la garnison de Mila, nous accompagnait, ainsi que le cheik, qui voulait nous faire les honneurs de son petit empire.

Mila est une ancienne ville romaine entièrement rebâtie par les Arabes. Elle est fort pauvre, à en juger par l'air misérable de ses maisons et de ses boutiques. Le seul monument du temps des Romains resté intact est une jolie fontaine devant laquelle nous nous sommes arrêtés assez longtemps, charmés par son aspect. Elle est placée dans une petite cour dallée et à ciel ouvert, creusée à neuf pieds environ plus bas que le sol de la rue. On y descend par une pente rapide. Une grande pierre couverte d'inscriptions latines est appliquée contre la paroi du mur qui forme un des côtés de cette cour. Sous l'inscription, un large goulot donne passage à une eau si limpide, qu'elle n'est visible aux yeux que par le reflet brillant qui la fait ressembler à du diamant liquide. Cette belle eau, en tombant sur le sol,

emplit une large dalle creuse d'où elle déborde et dans laquelle des jeunes filles d'une douzaine d'années, pieds nus, la viennent puiser. Elles en emplissent des outres qu'elles chargent ensuite sur de petits ânes. Appuyés contre le parapet, nous regardions avec plaisir, au-dessous de nous, les pieds des jeunes filles qu'aucune chaussure n'avait déformés et qui empruntaient je ne sais quoi de sculptural à la transparence extraordinaire de cette eau qui coule abondante et vive depuis tant de siècles.

Mila ne compte que deux mille habitants, mais occupe un espace assez étendu, renfermant dans ses murs de grands jardins qui sont, on peut le dire, sa seule beauté, et laissent au voyageur un souvenir empreint de poésie. Dans ces jardins, nous nous sommes promenés sous des voûtes de verdure assez épaisse pour cacher au regard le bleu du ciel. Des citrons énormes pendaient par milliers à tous les rameaux des arbres, répandant une sorte de reflet jaune, pareil aux rayons du soleil, vus à travers le feuillage. Les fleurs de la seconde saison se mêlaient aux fruits et embaumaient l'air de leur parfum pénétrant. Les branches minces, lisses et flexibles, s'élevant du sol, distinguaient les citronniers d'avec quelques orangers aux troncs épais qui croissaient parmi eux. Le cheik nous faisait passer de jardins en jardins, tous enclos de murs en vieilles pierres, au milieu desquelles, de temps à autre, on retrouvait

de grands blocs de granit rouge ramassés sans doute par les indigènes dans quelque ruine romaine. Les murailles et la grande porte de la ville sont aussi presque entièrement construites avec ces larges pierres qui rappellent le temps où tout était grand et puissant.

En rentrant à notre campement, nous avons trouvé l'inévitable couscouss, fort bien venu en ces occasions, servi avec une soupe au lait et à l'oignon, faite par les soldats. Après quelques heures données à la conversation et à la contemplation du coucher du soleil, nous avons été prendre un repos bien gagné. En nous réveillant le lendemain au petit jour, nous nous sommes dit que, si cette vie continuait quelque temps encore, l'habitude nous viendrait de dormir aussi bien sous la tente que dans une maison. A six heures du matin, nous avons voulu aller dessiner la porte de Mila, mais le soleil était déjà trop ardent. Nous avions été tentés par l'aspect assez pittoresque de ce côté de la ville, où des arbres retombaient en dehors des murs dominés par un palmier immobile. Sous la grande porte cintrée, le mokhadem de la mosquée était drapé dans un ample burnous vert. Une petite tente d'étoffe bleue abritait un caouadji qui servait le café à quelques Arabes du marché qui s'en retournaient dans leurs villages.

Une heure plus tard, nous étions à cheval, prenant congé des notabilités de la ville en leur serrant la

main et en baisant ensuite notre pouce. Le cheik nous a accompagnés à quelque distance sur sa mule; puis, précédés de notre spahi, nous avons été retrouver la voiture à Aïn-Kerma. A six heures du soir, nous étions de retour à Constantine, chargés de bouquets de lauriers-roses cueillis pendant le trajet, et calculant que nous avions fait en trois jours vingt-quatre lieues à cheval et huit en voiture.

15 juillet. — L'aimable et savant marabout, qui nous envoyait toutes les semaines un panier plein de roses, nous a invités à déjeuner chez lui, à la campagne. En Algérie, les villages et les grands centres étant fort éloignés les uns des autres, on n'a encore trouvé d'autre moyen de désigner un endroit isolé, situé auprès d'une route nationale, qu'en lui donnant le numéro de la borne kilométrique la plus rapprochée. C'est donc au *dixième kilomètre*, à partir de Constantine et sur la route de Batna, que nous nous sommes rendus au nombre de huit personnes, les unes en voiture, les autres à cheval, à dix heures du matin, par une température de 36 degrés à l'ombre. Le maître de la maison nous attendait sur le pas de sa porte, fier de nous montrer lui-même l'arrangement de son joli jardin. Il avait, en effet, imaginé un excellent système pour procurer de l'ombrage à ceux qui se promènent dans ses allées. Cette propriété, nouvellement créée, ne comptait pas encore de bien grands arbres : il avait fait cou-

vrir toutes ses allées de treillages verts autour desquels grimpaient des vignes et à leurs pieds s'épanouissaient ces beaux rosiers qui nous ont fourni tant de bouquets. Ces tonnelles longues et droites, s'entre-croisant en dessins réguliers, produisaient sans contredit un effet plein d'originalité. La maison n'est pour la famille qu'un pied-à-terre dans lequel jeunes et vieux viennent tous les jours passer quelques heures. L'habitation consiste en trois vastes pièces au rez-de-chaussée. Une autre petite maison à deux étages, jointe à celle-ci par un parterre entouré de murs et planté d'arbustes choisis, reçoit les femmes au printemps lorsque les vergers sont en fleur.

Le marabout était accompagné de ses frères, de son fils et de plusieurs jeunes neveux. Il nous a fait asseoir autour d'une table servie à la française. Son fils, qui a vingt-deux ans et est marié, n'a dû qu'à notre insistance le privilège de se placer, en cette occasion, en face de son père. L'hospitalité des Arabes est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce sujet; mais ce que l'on sait moins, c'est le degré de respect exigé des enfants à l'égard des parents, surtout dans les grandes familles qui ont gardé les traditions. Les fils, même après leur mariage, ne doivent pas s'asseoir devant leur père, sans qu'il leur en ait donné la permission ; s'ils sont cheiks ou kaïds, ce privilège leur est accordé

souvent afin qu'ils soient entourés d'une sorte de prestige aux yeux de leurs administrés. Il faut une invitation du père pour que le fils vienne manger à la même table que lui. Le sentiment d'obéissance et de respect des enfants dans l'intérieur de la famille se trouve expressément dicté par ce passage du Koran : « Dieu vous ordonne l'amour, la vénération et la bienfaisance pour vos pères et mères ; gardez-vous de leur marquer du mépris, gardez-vous de les reprendre, ne leur parlez jamais qu'avec respect; ayez toujours pour eux de la tendresse et de la soumission. »

Ce n'est jamais que dans la contenance la plus humble qu'un jeune enfant se présente devant son père. Dans quelques familles qui ont gardé les vieux usages, si le père sort, les fils l'accompagnent jusqu'à la porte, l'aident à monter à cheval et guettent ensuite son retour afin de lui montrer les mêmes attentions. Dans les grandes fêtes, comme dans les divers événements de la vie, les enfants ne manquent jamais, en baisant la main de leur père ou de leur mère, de leur demander leur bénédiction. Tous y attachent la plus haute idée de bonheur, et de ce sentiment résulte l'impression non moins vive d'un profond chagrin, lorsque, par leur inconduite ou toute autre faute, ils se voient menacés de la malédiction paternelle.

Notre hôte n'a jamais eu qu'une femme et il

est très probable que son fils suivra son exemple. A peine avait-on commencé à nous servir, qu'une musique arabe, composée de plusieurs flûtes, d'un petit violon et d'un tambour de basque, se fit entendre dans une pièce voisine de la salle à manger. Cette mélodie un peu primitive donnait du caractère au repas qui, sans cela, eût été un peu trop à la française. Le seul plat arabe qui nous ait été servi fut le couscouss. Au dire de tous ceux qui en ont goûté en Afrique, cette nourriture, à la fois saine et nourrissante, est excellente lorsqu'elle est bien préparée. Elle est composée d'une semoule, faite sur le moment, avec le mélange de plusieurs farines que l'on roule longtemps dans un grand tamis en y ajoutant peu à peu de l'eau : puis on pose le tamis sur un chaudron dans lequel on fait bouillir des morceaux de mouton, de poulet et des fonds d'artichauts. La vapeur qui passe à travers les crins du tamis durcit la semoule. On la sert, lorsqu'elle est cuite à point, dans un plat creux, en lui donnant une forme pyramidale sur laquelle on pose symétriquement les légumes et la viande. Avec le bouillon, on fait une sauce, appelée *mergah*, mêlée de piments rouges concassés, que l'on verse sur le couscouss à l'instant même où l'on va servir les convives. C'est donc un dîner complet qui est contenu dans un seul plat : la soupe, les légumes et la viande. Les gourmets arabes font quelquefois gril-

ler une poitrine d'agneau à la place du mouton bouilli. Quant aux Arabes des gourbis, trop pauvres pour acheter de bonnes viandes, ils se contentent des morceaux de dernier choix, qu'ils obtiennent pour une somme minime et qui leur servent seulement à faire la mergah ; ils trouvent dans la campagne des artichauts sauvages dont le goût est passable. Ils servent le couscouss dans un plat supporté par un pied et qui forme une sorte de table basse autour de laquelle ils s'asseyent à terre. Armés d'une cuiller de bois, ils attaquent la montagne de semoule en creusant toujours au même endroit, afin de ne pas empiéter sur la part du voisin. Le couscouss qui nous était servi chez le marabout venait après dix autres plats, au moins, qui composaient ce copieux repas. Dans cette famille, le Koran est observé avec scrupule et aucun de nos hôtes n'a bu de vin. Je suppose que, si le médecin ordonnait à l'un d'eux d'en boire comme remède, il aurait soin de le faire en secret, afin de ne pas donner aux chrétiens l'idée qu'il tient peu de compte des préceptes de la loi religieuse ; et c'est ainsi que certains catholiques, quand ils sont dispensés de faire maigre le vendredi, n'usent point de cette permission en présence d'un protestant.

Le repas terminé, nous sommes passés dans la pièce voisine, et, là, assis sur un divan, nous avons joui d'un spectacle touchant. Les serviteurs du ma-

rabout se sont tous mis à table, aux places que nous venions de quitter, avec les jeunes neveux de leur maître. Ils ont déjeuné à leur tour des restes que nous avions laissés. Le chef de la famille et ses frères faisaient, de temps à autre, le tour de la table, adressant quelques mots à chacun, regardant si tout se passait bien et si tous les propos qui s'échangeaient ne blessaient aucune convenanee. Ce soin, réellement paternel, des maîtres pour les serviteurs, ce contact entre les deux classes, doit, certainement, contribuer d'une manière efficace à rendre les inférieurs heureux et à développer, en même temps, dans leurs cœurs, les meilleurs sentiments. Il est vrai que ces mœurs patriarcales sont de longue date établies chez une race qui n'a pas encore éprouvé l'effet dissolvant des idées démocratiques et parmi laquelle, comme nous l'avons déjà dit, l'esprit de hiérarchie est resté si bien implanté, que la pensée ne viendrait jamais aux serviteurs de profiter de cette bienveillante familiarité pour manquer, si peu que ce soit, de respect à leurs maîtres.

Avant de reprendre le chemin de Constantine, nous avons été examiner de près, malgré l'atmosphère embrasée, les différentes fleurs renfermées dans le parterre qui joignait la maison des femmes à celle des hommes. Nous avons vu là des jasmins doubles de Tunisie, glissant le long du mur leurs

légers rameaux ; les magnolias aux feuilles épaisses et brillantes portant sur leurs branches robustes la grande coupe blanche qui sent le citron ; la tubéreuse simple s'élevant droite et élégante dans un angle bien abrité où son parfum subtil la faisait facilement découvrir. Ces blanches fleurs de l'Orient semblaient absorber avec volupté les rayons d'un soleil brûlant, et, en échange de sa bienfaisante chaleur, lui livrer les parfums enivrants dont leurs calices si purs sont le délicat réservoir.

Le sirocco n'ayant pas fait sentir son souffle lourd et accablant, nous avons pu, sans crainte, nous lancer, vers quatre heures de l'après-midi, sur la route poudreuse et sans ombre qui nous ramenait à Constantine. Depuis une quinzaine de jours, les caravanes de chameaux se succédaient presque sans interruption sur la route de Batna, chemin du grand désert, se suivant de près, les unes apportant du blé, les autres des dattes, plusieurs des toisons de moutons. La route nous était indiquée au loin par une longue et sinueuse traînée de poussière que soulevaient les grands pieds des dromadaires. De près la physionomie de leurs conducteurs, avec leur figure noircie par le soleil, tantôt juchés sur leurs hautes montures, tantôt marchant pieds nus à côté d'elles, vêtus seulement de la tunique biblique et du turban, respirait un caractère d'énergie extraordinaire. Les plus jeunes paraissent prendre la vie assez gaiement,

comme gens auxquels cette existence nomade ne déplaît pas. Lorsque nous passions près d'eux, la vue de deux femmes françaises, dans une voiture attelée en poste avec des grelots, semblait les réjouir vivement, et ils échangeaient entre eux des observations à haute voix que nous aurions eu plaisir à comprendre.

Un petit nombre de femmes arabes accompagnent parfois leurs maris dans leurs longs et pénibles voyages. Elles sont bien différentes des femmes kabyles et surtout de celles qui habitent les villes. Douées d'une beauté presque sauvage, elles manquent totalement de ce charme féminin tel que le comprennent les Européens. Elles ont la peau aussi brune que celle des hommes de leurs tribus : comme eux, elles ont les traits grands et droits et un type noble et sévère. Presque toutes ont un petit enfant, qu'elles portent sur leur dos lorsqu'elles marchent. Il est soutenu par un long voile de laine gros bleu qu'un turban noir retient sur leur tête, et qui retombe généralement jusque sur leurs talons. Plusieurs paires d'immenses boucles d'oreilles d'argent, ayant la forme d'anneau avec des pointes sur le devant, sont passées les unes au-dessus des autres, dans le cartilage de l'oreille. Deux larges nattes de cheveux, tressés avec de la laine rouge, tombent carrément des deux côtés de leur visage. Elles ont une simple tunique de toile bleue qui dessine leurs

formes, et leurs bras nus jusqu'à l'épaule, laissent voir les fines attaches de leurs poignets et la petitesse de leurs mains.

Un jour, entre autres, que nous passions sur la route, nous avons croisé une caravane uniquement composée de femmes. Les maris, sans doute, pour avoir plus de liberté d'action durant le voyage, les avaient mises sous la garde d'un seul homme. Elles étaient descendues de leurs chameaux et marchaient d'un pas rapide et affairé, probablement dans l'intention d'arriver plus tôt au campement. Leurs physionomies étaient inquiètes, leur expression assez sombre; à peine avaient-elles tourné les yeux de notre côté en passant près de nous. C'était une occasion excellente de voir de près ces types étranges des races nomades du Sahara. Jusqu'alors, nous n'avions vu les femmes que couchées ou assises sur les ballots attachés aux flancs des chameaux et tenant leurs enfants dans leurs bras. Nous pouvions, cette fois, les mieux juger. Elles étaient grandes, bien proportionnées. Leurs reins, très cambrés, soutenaient sans effort l'enfant serré dans leur voile. Leurs poitrines bombées n'avaient rien de ces formes amollies, si estimées chez les grandes dames de Constantine, comme les pieds déformés le sont chez les Chinoises. Elles portaient la tête haute; leur regard était fier, sans nulle douceur, et leurs mouvements sans grâce. Aucun air de

jeunesse ne venait jeter de charme sur ces formes viriles, sur ces membres nerveux et sur cette peau épaisse et bronzée. Leurs vêtements, noir et bleu foncé, rattachés par des bijoux d'argent et de corail, donnaient quelque chose d'encore plus sévère à toute leur personne. Quelle différence avec ces étoffes fines et de couleurs vives dont, en général, les femmes de l'Orient aiment à se draper! L'harmonie, toutefois, cette qualité essentielle de la vraie beauté, était parfaite entre leurs costumes, la gravité de leur type et les besoins de leur rude existence.

La nuit venue, les caravanes campent dans le champ le plus rapproché d'une source ou d'une rivière. On y établit une sorte d'abri, pour les femmes, avec des couvertures; les hommes se contentent, après avoir fait coucher leurs animaux en cercle, de s'étendre au centre, la tête posée sur les selles et le visage couvert de leur burnous, dans la crainte, très fondée d'ailleurs, que la rosée, souvent si abondante, ne leur fasse perdre la vue.

Depuis notre visite au *dixième kilomètre*, nous sommes retournées plusieurs fois sur la route de Batna pour examiner plus en détail les caravanes, toujours si uniformes dans leur composition et dans leur couleur locale. Constantine, quand nous y rentrions, nous apparaissait, par contraste, comme le modèle de la civilisation. Nous étions curieuse

de connaître les habitudes de ces peuplades nomades. Elles s'arrêtent, pour la plupart, pendant leurs pérégrinations annuelles, dans un lieu assez rapproché de Constantine, terme de leur voyage; là un petit torrent, caché sous les lauriers-roses, se jette dans le Bou-Merzoug. Elles y passent la nuit afin d'avoir toute la matinée du lendemain pour décharger leurs ballots. Sous prétexte de cueillir des fleurs, nous avions voulu nous approcher de ce lieu de rendez-vous, afin de nous rendre compte, par nous-mêmes, de ce qu'est en réalité un campement. Lorsque nous y sommes arrivées, il pouvait être cinq heures du soir; le soleil baissait sur l'horizon, colorant de jaune vif les champs complètement desséchés, et de brun et de violet les montagnes. Au centre d'une sorte de vaste plate-forme naturelle, une foule de chameaux et de dromadaires, récemment arrivés, se découpaient sous un ciel bleu, au milieu d'un nuage de poussière d'or. Leurs conducteurs, les jambes nues jusqu'aux genoux, s'empressaient de les décharger afin de ne pas manquer l'heure de la prière qui approchait. Ils déballèrent les marchandises et les mirent en montagne dans un cercle formé par les chameaux couchés. Chaque caravane gardait ainsi sa place à part, ne se mêlant pas à la caravane voisine.

Après avoir erré sous un soleil de plomb,
La lente caravane, auprès d'un mamelon,
Se repose le soir de fatigue épuisée.

Afin d'empêcher les chameaux, aux allures trop indépendantes, d'aller aux environs brouter quelques chardons qui montraient leurs têtes desséchées dans les champs, leurs maîtres avaient pris soin de lier leur genou plié au moyen d'une courroie en cuir. Pendant que les femmes préparaient un maigre souper, les hommes se rendaient en hâte vers la rivière, peu profonde en cet endroit, et, se plaçant sous le pont qui traverse la route, afin d'être à l'abri des regards, ils se mettaient en devoir de faire leurs grandes ablutions. Le Koran leur prescrit de procéder toujours par le nombre trois. Ils doivent donc passer de l'eau trois fois sur les bras en commençant par le bras gauche; trois fois ils doivent en mettre sur leurs jambes, et ainsi de suite pour le reste du corps. Les ablutions terminées, ils revinrent l'un après l'autre vers le campement, où ils commencèrent immédiatement, le visage tourné vers l'est, les gestes et les génuflexions indiqués pour la prière des musulmans. Ils avaient revêtu leurs burnous, comme chez nous on met des vêtements convenables pour entrer dans une église. Se découpant sur le ciel, droits, presque immobiles et drapés dans les beaux plis que forment les étoffes de laine, ils semblaient, grâce à l'élé-

vation du terrain, être devenus, tout à coup, d'une taille gigantesque. La scène tout entière était empreinte d'une certaine solennité. La vue de ces hommes primitifs, simples et ignorants, qui, d'eux-mêmes, à la fin d'une pénible journée, élevaient leurs cœurs vers le Tout-Puissant, devrait servir d'exemple à beaucoup de chrétiens infatués de leur propre science, comptant sur leur propre force, et qui oublient trop que, vis-à-vis du Créateur, ils ne peuvent rien, ne possèdant aucun pouvoir qui ne découle de lui. La solitude du désert porte naturellement les Arabes à s'adresser à celui qui leur représente l'immuable et la patrie commune. Cette race, dont les souffrances se sont multipliées depuis plusieurs siècles, se tourne d'elle-même vers le Dieu qui lui offre l'image de la bonté, de la justice et de la force. Les Arabes ne se sentent ainsi ni complètement seuls, ni abandonnés dans ces vastes régions solitaires et dépouillées, où la mort se présente à eux sous son plus terrible aspect.

J'ai vu plusieurs fois, à Constantine, de malheureux Arabes morts qu'on emportait en hâte. Ils étaient venus, sans doute, avec une caravane, et, se sentant près de leur fin, s'étaient rendus à la mosquée, afin de mourir dans la maison de Dieu. Les hommes de la police arabe, prévenus à temps, amenaient deux portefaix avec un brancard, et portaient le cadavre à l'hôpital, afin de constater que tout

battement du cœur avait cessé. De là, on le transportait au cimetière, où il était immédiatement enterré. Qui sait si les parents et les amis qu'il avait laissés à cent ou cent cinquante lieues de distance ont jamais su ce qu'il était devenu.

Toutes les caravanes déchargent le matin leurs fardeaux, soit à la halle au blé, soit dans les entrepôts. Vers le milieu de juillet, quoique tous les grains ne soient pas encore apportés, l'abondance extraordinaire de céréales qui s'étalent dans cette partie des faubourgs offre en soi-même un beau et curieux spectacle. Des montagnes de grains de différentes espèces s'élèvent de tous côtés dans l'enceinte de la halle, vaste bâtiment couvert en vitres, où le bruit des voix, le mouvement des employés arabes, des conducteurs de chameaux et des acheteurs européens, étourdit ceux-là mêmes qui s'arrêtent, ne fût-ce qu'un moment, devant l'une des entrées. Lorsque les achats sont terminés, on met les grains dans des sacs, comme en France. On déploie alors la plus grande activité pour les entreposer dans des bâtiments à plusieurs étages, afin de procurer de la place aux nouveaux arrivants. De longs haquets se chargent d'en transporter tous les jours une quantité considérable au chemin de fer, et, de là, ils sont écoulés, par Philippeville, en France, en Espagne ou ailleurs. Lorsque la récolte est abondante en Algérie, on constate qu'elle l'est presque

toujours en France. Ce serait donc le cas, si le gouvernement était prévoyant, de remplir de grains les magasins, afin de les garder pour les années où la récolte vient à manquer, car la disette succède souvent à l'abondance, et la famine, quand il y a famine en Algérie, est véritablement effroyable. Celle de 1866 a décimé la population arabe.

La plate-forme qui entoure la halle est, heureusement, assez large pour contenir, sans amener trop d'encombrement, les nombreux chameaux qui s'y rendent. On les voit monter lentement la route du Bardo, balançant leurs petites têtes étonnées sur leurs longs cous. Cet animal, indépendant et assez peu gracieux, semble, par la tristesse de son cri, déplorer le sort qui lui est fait. Il faut admirer la prévoyance de la Providence, qui a placé dans le désert cet être si bien combiné pour y vivre, auquel la faim et la soif sont, pour ainsi dire, inconnues, qui parcourt les plus grands espaces sans presque se fatiguer, et pose ses larges pieds sur le sable brûlant sans en ressentir trop de souffrance. Son œil mélancolique est sa seule beauté ; c'est l'œil des femmes, des lévriers et des gazelles de l'Orient.

Son œil intelligent, doux comme un œil de femme,
Dans un rêve lointain voit, sous un ciel de flamme,
Une plaine aux sables brûlants,
Et le gras pâturage où paissent les chamelles,
Et le pâtre qui fait jaillir de leurs mamelles
Le lait sous ses doigts caressants.

Les caravanes chargées de dattes, de tapis et d'étoffes sont les seules, à proprement parler, qui viennent directement du grand désert ; celles qui apportent à Constantine du grain et de la laine ont généralement pris leurs chargements dans les différentes parties de la province qui se trouvent éloignées d'une ligne de chemin de fer ou d'une grande route. Constantine sert de débouché à toutes les denrées d'exportation de cette vaste province, étant, par Philippeville, en communication facile avec Alger et Marseille et avec les nombreux ports de l'Espagne.

Depuis que la rue Nationale est tracée, les chameaux ne sont plus admis à pénétrer dans la ville. Il n'y a pas longtemps encore une simple ruelle tortueuse et inégale traversait Constantine dans toute sa longueur d'une porte à l'autre, et les caravanes, en suivant ce chemin unique, causaient, par leur nombre, des encombrements inextricables. Il est vrai de dire qu'à cette époque il n'y avait ni la station de chemin de fer, ni les nombreuses voitures particulières, ni les omnibus de toute forme qui descendent, à présent, la rue avec rapidité.

La population flottante, périodiquement amenée à Constantine par le commerce de la belle saison, ne saurait où se loger s'il lui fallait se borner aux quelques caravansérails qui avoisinent la ville. Elle se tire d'embarras par un moyen tout primitif, pra-

ticable seulement sous un beau climat, et qui consiste simplement à s'envelopper dans un burnous et à s'étendre le long de la rue. Le soir les Arabes, ainsi couchés et immobiles, font involontairement penser à ces époques du moyen âge, pendant lesquelles des pestes terribles décimaient les populations, où tant d'êtres frappés étaient laissés sans sépulture sur la voie publique.

Ces Arabes de passage prennent leur nourriture, chacun selon ses moyens, dans des restaurants d'ordre plus ou moins relevé. Une fenêtre de notre appartement donnait d'un côté sur une ruelle en partie occupée par ces restaurants. Le premier, dont nous pouvions parfaitement voir l'intérieur, consistait en une pièce longue ayant une sorte de fourneau à droite, et au milieu une table entourée de bancs en bois. Les Arabes les plus pauvres fréquentaient cet établissement. Ils entraient, s'asseyaient auprès de la table, et immédiatement on leur servait une assiettée de soupe dont la base était la tomate et le poivre long. Comme on ne donnait pas de cuiller aux consommateurs, ils étaient obligés d'absorber ce liquide en y trempant des morceaux de pain et finissant par boire ce qui restait au fond de l'assiette. A de certains jours, la soupe était remplacée par une portion de couscouss, que l'Arabe devait manger avec ses doigts, s'il n'avait pas eu les oin d'apporter avec lui sa cuiller de bois. Je dois dire

que le plus souvent elle pendait attachée à sa boutonnière par une ficelle. Le soir, la boutique fermée, nous voyions, par le carreau qui se trouvait au-dessus de la porte, le maître du restaurant, qui en était en même temps le cuisinier, monter sur sa table et faire la prière, dans la solitude, avec les génuflexions usitées ; puis, cet acte religieux accompli, il s'étendait sur cette même table et se disposait à y dormir le reste de la nuit. Un peu plus loin s'ouvrait un restaurant d'un degré très supérieur ; il occupait une petite maison mauresque. De la porte ouverte sur la rue, on voyait des tables pouvant servir à deux ou trois personnes, rangées tout à l'entour de la cour du milieu, qu'on avait couverte d'un vitrage. Un immense fourneau, auprès duquel s'agitaient plusieurs cuisiniers, tenait un des côtés de cette salle, et une demi-douzaine d'Arabes, l'air très affairé, portaient les plats aux consommateurs, aux heures de la journée consacrées aux repas. Les Arabes attablés étaient nombreux et vêtus de burnous très blancs, d'où l'on pouvait conclure qu'ils n'appartenaient pas aux classes inférieures de la société. Les jeunes gens qui servaient avaient le costume de domestiques de bonne maison, c'est-à-dire le pantalon blanc bouffant, la veste et le gilet en coton à raies blanches et brunes, et le turban en mousseline à carreaux jaunes et blancs. Le jour tamisé par une toile posée comme le vélum antique, les galeries à colon-

nettes au travers desquelles on voyait tous ces personnages, ces plats tout fumants, formaient une scène d'intérieur rappelant assez bien un conte des *Mille et une Nuits*. Ce n'est pas la seule fois que le souvenir de ce livre merveilleux me soit revenu à la mémoire. Dans ce pays singulier apparaissent presque à chaque pas des êtres plus ou moins étranges, tout à fait dignes de figurer dans une de ces spirituel les histoires. A côté de ce grand restaurant s'élève une belle maison arabe. Comme dans toutes les constructions de ce genre, l'entrée est sombre ; dans celle-ci, la porte est large et cintrée. Elle forme comme un cadre aux personnages assis dans la pénombre du vestibule. Au milieu de plusieurs indigènes accroupis sur le sol se détache un jeune homme richement vêtu ; ses habits sont de couleurs voyantes, mais harmonieusement agencées. Debout, il ne dépasse pas ceux qui sont à terre ; c'est un nain. Ses bras sont d'une longueur disproportionnée et sa tête assez belle est de la grandeur de celle d'un homme ordinaire ; sa physionomie est intéressante et triste. On dirait l'un de ces personnages des contes d'Orient, qu'un malin génie aurait, par esprit de vengeance, transformé de la sorte.

Un soir, nous nous sommes plu à imaginer que nous assistions à un phénomène de fantasmagorie. Nous avions souvent remarqué dans les promenades de Constantine un bel Arabe d'une vingtaine d'années;

ses yeux noirs étaient entourés d'un cercle de kohol. Il était vêtu à la dernière mode de Batna (car il y a aussi une mode pour les Arabes), c'est-à-dire qu'il était coiffé d'un turban très haut et très étroit entouré d'une torsade en poils de chameau noirs. Le reste du costume était blanc, à l'exception d'une veste de cachemire rose de Chine, dont on ne voyait guère passer que les manches sous un beau haik de soie, qui s'enroulait autour de lui, de la poitrine jusqu'aux pieds. Un chapelet d'ivoire et de corail pendait autour de son cou. Il portait, en plus, comme la plupart des Arabes riches, une bague, ornée d'un diamant, au petit doigt. Un soir donc, nous descendions la rue Nationale ; il faisait sombre, et des lanternes ne donnaient de loin en loin qu'une faible lueur, lorsque nous apercevons tout à coup notre personnage au moment où il passait sous une de ces petites lumières ; l'instant d'après, il était rentré dans l'ombre, mais son diamant continuait à jeter l'éclat d'une étoile dans la nuit. En arrivant près de lui, nous voyons encore ce feu bleu au doigt de sa main droite, qui retenait un pan de son burnous. Assez étonnés d'abord, nous en avons ensuite conclu que nous avions enfin eu le bonheur de contempler une de ces fameuses escarboucles qui éclairaient le souterrain décrit par Scheherazade.

La plus grande jouissance des Arabes habitant les

villes consiste à s'asseoir dans quelque café maure, à parler si l'envie leur en vient, ou à garder le silence selon leur bon plaisir, en absorbant de petites tasses de café noir. S'ils ont quelques centimes dans leurs poches, ils préfèrent les dépenser à se procurer cette saine boisson plutôt qu'un plat de couscouss ou une assiette de *sherba*. On entend sans cesse, dans les petits ateliers qui avoisinent les cafés, sortir une voix qui crie : *El Arbi, caoua !* El-Arbi sort immédiatement portant à la main une tasse de café brûlant. Cette liqueur méridionale est reconnue nécessaire dans les pays fiévreux, et les Européens eux-mêmes, lorsqu'ils séjournent en Algérie, en sentent l'utilité, à moins qu'ils ne se laissent aller, ce qui leur arrive trop souvent, à boire ce poison qu'on appelle l'absinthe. Plus délicats que nous, les Arabes savourent le café à jeun, après avoir bu une gorgée d'eau pour être mieux en état de le déguster. Ils y trouvent une distraction dans les longues heures de la journée et une occasion de faire des politesses à leurs compatriotes. Comme pour les restaurants, il y a des catégories différentes de cafés maures. Dans une petite ruelle tortueuse de Constantine qui porte le nom peu engageant de *rue des Mouches*, et dont toutes les maisons basses contiennent les ateliers où se font les selles d'ânes ou de mulets, se trouve un des cafés que fréquente la bourgeoisie arabe. La rue fait un coude vers le milieu, et, dans le renfon-

cement formé par l'angle, une salle, de douze pieds carrés environ, est toujours occupée par des Arabes aux burnous très blancs. Ils sont assis, les jambes croisées, sur un divan en pierre couvert de nattes. Dans cette assemblée, il ne se fait d'autre mouvement que celui qui est nécessaire pour se lever et sortir, ou pour entrer et prendre la tasse que le *caouadji* passe au nouvel arrivant. Un grand bouquet de forme pyramidale s'épanouit dans un long vase posé à terre au milieu de la pièce.

Très différent de celui-ci est le café qui se trouve en face de nos fenêtres et dont nous nous sommes déjà amusées à noter toutes les particularités. En nivelant la rue Nationale, on a laissé sur un plan un peu plus élevé certaines ruelles qui lui sont perpendiculaires et qui ne gênaient pas l'alignement. Le café en question est placé au bord d'une de ces ruelles et à la hauteur du premier étage des maisons françaises qui lui font face. Entre la rue moderne et le café, une vieille arche mauresque est restée debout. Sous cet abri, que le hasard a laissé subsister, les Arabes les moins riches jouissent tranquillement du mouvement de la rue la plus fréquentée de Constantine. Le café n'est qu'une chambre sombre et étroite, contenant une grande cheminée dans laquelle brûle toujours un feu de fagots. Le *caouadji* y prépare la liqueur parfumée au moyen de ses tasses en étain à long manche qui contiennent de l'eau et de la fine

poudre de café. Il laisse bouillir le mélange quelques secondes et le verse ensuite tout brûlant dans une tasse commune et sans soucoupe. Autrefois les Arabes ne prenaient pas leur café avec du sucre, mais notre civilisation leur a enseigné toute sorte de raffinements qui ont augmenté leurs besoins et leurs dépenses. Les consommateurs kabyles ou sahariens qui fréquentent ce modeste café s'installent au dehors sur des nattes grossières, le dos appuyé contre la muraille de la maison ou sous l'arche qui les tient à l'abri du soleil. Les Kabyles parlent avec volubilité, se querellent même quelquefois, mais se taisent aussitôt qu'un improvisateur commence un de ces longs monologues débités sur le ton monotone propre aux races orientales. Il enchante ses auditeurs par le récit des anciennes guerres de l'islamisme, des hauts faits de Sidi-Okba, ou des vertus de la célèbre Khadidja, première femme du prophète. Grâce à ces Arabes doués d'une certaine mémoire et d'une sorte de poésie naturelle, les traditions de ce peuple se sont conservées jusqu'à nous. Maintenant elles sont recueillies par des linguistes qui les ont écrites dans notre langue et les transmettront ainsi aux générations futures.

Quand le conteur ne vient pas s'asseoir auprès du café, il est remplacé par un joueur de flûte infatigable qui module incessamment un chant plaintif, ressemblant assez au murmure qu'un filet d'eau produit

lorsqu'il a peine à s'échapper d'un robinet trop serré; la comparaison manque assurément de poésie, mais elle donne une idée assez juste de cette musique maigre, composée de quelques notes seulement. Elle est fort appréciée par les auditeurs, qui ferment à demi les yeux et se laissent bercer durant des heures par cette mélodie champêtre qui les transporte en imagination dans leurs montagnes ou dans leurs tranquilles pâturages, où ils jouaient eux-mêmes de la flûte en gardant leurs troupeaux. Si un barbier arabe vient à passer, il trouve toujours dans le groupe quelques clients qui réclament ses soins. Il dépose vivement à terre la boîte qu'il portait sous son burnous, et en tire un grossier rasoir, un chiffon et du savon fondu contenu dans une tasse. L'indigène qui a besoin d'être rasé ôte son turban et présente sa tête, que le barbier a bientôt fait de rendre parfaitement nette, à l'exception d'une petite mèche de cheveux qu'il laisse intacte au sommet, en souvenir de la longue chevelure du prophète. Le menton est également rasé et nettoyé. Bien souvent l'Arabe, constamment exposé pendant l'été aux ardeurs du soleil, et cherchant à se prémunir contre les insolations, a recours au talent connu des barbiers pour poser sur la nuque des ventouses scarifiées. J'en ai vu un, il y a peu de jours, parmi les clients du caouadji, qui, après avoir été rasé, a demandé ce remède universel des Arabes. Le barbier lui a appliqué, séance

tenante, au-dessus du cou et derrière la tête, deux tubes en fer-blanc, avec un piston qui soulève la peau et donne le coup de lancette. Après avois retiré ses deux tubes remplis d'un sang noir et épais, il a essuyé la place, puis replacé le turban du patient. Le tout n'avait pris que quelques minutes. L'Arabe opéré semblait près de s'évanouir, et, s'appuyant contre la paroi du mur, il a bientôt appelé le marchand de limonade et d'eau de fleurs d'oranger qui passait dans la rue. Après s'être fait servir un verre de cette boisson, bue avec délice, il s'est reposé jusqu'au moment où la fraîcheur du soir lui a permis de regagner agréablement son gîte.

Ces marchands de boissons rafraîchissantes parcourent les rues de Constantine, criant : *Elma* (eau). Ils ont, comme les caouadji, serrée autour d'eux, en guise de tablier, une de ces serviettes rayées de gros bleu, de jaune et de rouge, appelées *foutah*, sans doute du nom du royaume nègre, et qui servent à tant d'usages journaliers dans les ménages arabes. Ils portent aussi, attachés à leur ceinture, des cercles en fil de fer qui contiennent chacun un verre et une de ces fioles en cristal de couleur dans lesquelles l'usage du pays est de garder l'eau de fleurs d'oranger et l'eau de roses. Leur main tient une carafe pleine de limonade. Celui de notre quartier était un jeune homme, grand et maigre, de la secte des *aïssaouas* fumeurs de hachisch, dont il commen-

çait déjà à prendre le teint olivâtre. A l'heure de la sieste, lorsque chacun est rentré chez soi, il venait s'installer sous l'arche ruinée du café maure, avec son ami le caouadji. Celui-ci, jeune aussi, était court de taille et gros pour son âge. Ses petites mains rondes étaient plutôt celles d'une femme; ses traits, d'une finesse extrême, avaient aussi quelque chose de féminin. Ses yeux semblaient n'être ni assez ouverts ni assez fendus pour lui permettre d'y voir. Ces deux Maures contrastant, par leur extérieur, se mettaient alors à jouer aux cartes. Le caouadji, à moitié endormi, relevait ses manches sur ses bras ronds et jetait sa carte sur le jeu avec un geste paresseux. Souvent de jolis petits garçons, la tête rasée, vêtus seulement d'une tunique de cachemire rose, violette ou bleu turquoise, les venaient regarder; le groupe était charmant à voir sous le cadre formé par la vieille arcade. Il était impossible de ne pas songer combien Decamps en aurait tiré un joli tableau.

Le café dont se délectent à présent les Arabes, et dans lequel ils trouvent un remède contre la fièvre, n'a été, selon le dire d'un de leurs historiens, découvert qu'en 1258 (636 de l'hégire). Un derviche, proscrit de son couvent, fut obligé de se réfugier dans les montagnes aux environs de Moka. N'ayant rien pour se nourrir, il imagina, se voyant pressé par la faim, de faire bouillir les grains d'un arbuste dont la campagne était couverte. Il ne subsistait, depuis

trois jours, que de cette boisson, lorsque deux de ses amis, affligés de son sort, allèrent le trouver dans son désert. Ils étaient atteints l'un et l'autre de la gale. Curieux de connaître la boisson à laquelle le derviche était redevable de la vie, ils en goûtèrent et la trouvèrent agréable; ils continuèrent à en prendre durant les quelques jours qu'il passèrent dans cette solitude. Se voyant alors délivrés de leur affreuse maladie, ils en attribuèrent la cause à cette plante salutaire. Le bruit s'en répandit dans Moka. On envoya de toute part chercher de ces grains, connus sous le nom de *cahwah*, et l'enthousiasme général célébra cette découverte et les vertus qu'on se plaisait à y attacher. Le prince de Moka appela auprès de lui le derviche, devenu célèbre depuis sous le nom de cheik Omar. Les Arabes furent longtemps seuls à faire usage du café. Il ne s'introduisit dans les pays circonvoisins, en Égypte, en Syrie, en Perse et aux Indes que plus d'un siècle après.

On lit dans Petschewy que, à Constantinople, l'an 1555, deux Syriens ouvrirent une boutique de café qui fut bientôt fréquentée par tout ce qu'il y avait de personnages considérables dans la ville.

25 juillet. — Le climat de Constantine est un des plus variables de l'Algérie ; du jour au lendemain, la température descend de 40 à 25 degrés. Les soirées sont d'une fraîcheur extrême, et il ne serait assurément pas prudent de sortir sans se couvrir d'un

manteau. L'humidité qui tombe au coucher du soleil cesse ensuite pour ne recommencer qu'à l'aube. Les Européens, comme les Arabes, se couchent de bonne heure, mais sortent tous après leur dîner pour se promener soit au square, soit sur la place du Palais, où, deux fois par semaine, la musique militaire vient jouer. Cette place est située entre la rue de France et la rue Damrémont. Le grand palais du dernier bey, maintenant habité par le général de division, en occupe tout le fond, A droite s'élève la cathédrale, ancienne mosquée, l'archevêché et le café militaire. Sur un des côtés de la place, la Banque d'Algérie montre sa jolie façade blanche, et une allée de platanes met un peu d'ombre et de verdure entre la Banque et le palais. Le soir, lorsque les musiciens animent la promenade par les sons de leurs instruments sonores, on pourrait se croire sur la scène de l'Opéra. Une foule bigarrée, qui a peine à trouver place dans cet espace restreint, se promène et s'entre-croise sans cesse, les uns en uniformes, les autres en habits bourgeois. Des femmes juives et des femmes européennes étalent leurs toilettes voyantes, qui contrastent avec celles des Arabes en burnous blancs. Au milieu d'eux les Maltais, avec leurs turbans rouges ou verts et leurs dolmans jetés négligemment sur l'épaule, tiennent, chacun d'un côté, par les anses, un grand panier à claire-voie dans le fond duquel ils ont posé une lanterne allu-

mée qui laisse voir une quantité d'œillets rouges piqués dans les interstices de l'osier. Presque tous les Arabes en achètent et les gardent à la main en se promenant. D'autres Maltais vendent des jujubes. Le cadran de la cathédrale est éclairé à l'intérieur, et le son de l'horloge se mêle au bruit des conversations. Le café Charles, toutes portes ouvertes, est rempli de consommateurs assis sous la tonnelle devant la façade; et quelquefois une lune d'Orient, brillante et sans vapeur, se lève au-dessus de la scène, répandant sa douce lumière sur le mur blanc, percé de rares fenêtres, du palais mauresque, dont on aperçoit alors la porte cintrée mystérieusement cachée dans un enfoncement.

Le palais de Constantine passe pour une des curiosités de l'Algérie. Bâti par le dernier bey, il n'est cependant pas regardé comme un spécimen de la vielle architecture arabe. Dar-el-Bey, l'ancien palais, subsiste encore et est, dans un certain sens, plus curieux que celui-ci. Il représente le vieux style de l'Afrique septentrionale. A lui seul il forme presque une petite ville. Des bâtiments, ajoutés à différentes époques, sont reliés entre eux par des voûtes solides et sombres, en partie construites avec des fragments de monuments romains. Les grandes salles du rez-de-chaussée servent à présent de caserne aux spahis, et, en passant on peut apercevoir, par la porte ouverte, immobiles sous les

arceaux et les colonnettes, les croupes blanches de leurs chevaux arabes. Dans certaines cours, les galeries sont garnies, jusqu'à hauteur d'appui, de boiseries, maintenant fort vermoulues, mais qui furent, dans l'origine, toutes couvertes de versets du Koran gravés en lignes serrées. Le palais, réservé autrefois aux femmes, forme un bâtiment à part, dont l'extérieur se distingue par de jolis arceaux plaqués sur la muraille.

Les goûts luxueux du dernier bey ne pouvaient s'arranger d'une antique construction dont aucun jardin ne venait égayer l'intérieur. Il rêva quelque chose de plus magnifique, et ne se bornant pas à prendre chez ses sujets tout ce qui lui semblait à sa convenance pour orner son palais, il eut l'idée singulière de faire venir d'Italie plus de mille colonnes de beau marbre blanc veiné de rose, aux chapiteaux finement sculptés. Il n'y avait alors ni chemin de fer, ni même de véritable route reliant Constantine à la mer. L'imagination a peine à se figurer ce nombre énorme de colonnes apportées péniblement sur ce rocher escarpé, à dos de mulets. L'arrivée à Constantine était alors une ascension fort pénible. Le pont arabe, construit sur les assises de l'ancien pont romain, traversait le ravin un peu au-dessus du torrent, et il fallait, pour le passer, descendre assez bas pour remonter ensuite de l'autre côté une pente des plus raides.

Les Romains et les beys avaient déjà fait un progrès sur leurs devanciers, les Carthaginois, dont le pont était encore plus bas, ce dont on peut se rendre compte par quelques fragments de têtes d'éléphants en pierre qui lui servaient d'ornement. Actuellement, un léger pont en fer a pu être facilement jeté d'un bord à l'autre au niveau de la ville. Les colonnes élégantes, apportées de si loin, produisent un charmant effet dans le joli palais arabe, où elles se marient d'une façon originale avec la couleur foncée des portes et des volets intérieurs en boiseries anciennes curieusement fouillées. Le plus grand agrément du palais consiste, sans contredit, dans les deux jardins carrés qui divisent ses bâtiments. A peine entré, on les aperçoit à sa droite et à sa gauche, séparés par un vestibule à jour pavé de marbre et composé de plusieurs rangées de ces sveltes colonnes. Des galeries au rez-de-chaussée et au premier étage entourent les parterres et font communiquer entre eux les appartements. Les murs sont ornés de faïences aux couleurs vives. Au-dessus du vestibule, un salon, tout ouvert d'un côté, forme une pièce aérée, où, les soirs d'été, il est agréable de venir s'asseoir. De là, on entend le bruit frais de l'eau qui retombe dans le bassin de pierre au centre de l'un des jardins. Quelquefois, la lune, dans ces soirées d'été, se lève à l'heure où l'on vient se reposer de la chaleur du jour, assis sur des

divans. Elle éclaire poétiquement les arbres dont une faible brise commence à agiter les feuilles. Une petite tour assez élevée, percée de fenêtres aux grillages délicats, rompt la monotonie des bâtiments d'égale grandeur. C'était là que le bey, à ce qu'on raconte, restait souvent caché pour surveiller ses femmes lorsqu'elles venaient se délasser de leur ennui en se promenant sous les orangers. Dans le nombre, une jeune Italieune se trouva délivrée par les Français lors de la prise de Constantine. Un corsaire turc l'avait capturée tout enfant. Voyant sa beauté, il l'avait apportée au bey, dont elle orna, plus tard, le harem. C'est elle qui fit aux vainqueurs de Constantine le récit détaillé des habitudes de ce féroce despote. Plusieurs des femmes de nos officiers, pleines de commisération pour cette jeune victime, lui facilitèrent, peu de temps après la conquête, son entrée dans un couvent d'Alger. Les autres femmes du bey, turques ou arabes, furent placées chez des habitants de la ville qui voulurent bien s'en charger; d'autres, profitant du désarroi occasionné dans le palais par l'attaque et la défense, creusèrent un trou dans le mur du harem qui donnait sur une rue solitaire, et se sauvèrent, parcourant au hasard le quartier, en demandant un asile à ceux qu'elles rencontrèrent sur leur chemin. Il existe encore aujourd'hui, à Constantine, des descendants du dernier bey, gens inoffensifs qu'on

n'a pas inquiétés. Le bey El Hadj-Hamed, après la prise de la ville, se sauva et alla errer dans la province; puis, se trouvant plus en sûreté dans les Aurès, il s'y tint caché quelque temps entouré de ses partisans. Bientôt, abandonné et à bout de ressources, il fut forcé de capituler, c'est-à-dire de solliciter l'*aman* des autorités françaises, qui s'empressèrent de le lui accorder. De Constantine, il fut dirigé sur Alger, où il mourut.

Nous étions depuis assez longtemps à Constantine pour désirer connaître par nous-mêmes la manière de vivre des indigènes chez eux. La chose nous était des plus faciles. Nous en connaissions plusieurs, et nous avions, de plus, pour ami un Français établi depuis de longues années dans le pays. Il en parlait parfaitement la langue et vivait en relations habituelles avec les principaux personnages de la province. Nous avons donc entrepris, depuis trois semaines, une tournée de visite à quelques dames des grandes familles arabes.

J'ai toujours jugé sévèrement les auteurs qui ne se croyaient pas tenus à la discrétion vis-à-vis des Arabes et je pense que celui qui introduit une femme européenne dans son intérieur, a le droit de croire qu'elle usera à son égard de la même délicatesse dont elle ferait preuve dans son propre foyer : aussi parlerai-je de la condition des femmes arabes en général sans en désigner aucune en particulier.

Dans les villes d'Algérie, les Arabes ne reculent pas aujourd'hui devant une conversation sur le sujet de leurs habitudes à l'égard de leurs femmes, pourvu qu'il n'y ait pas d'hommes présents, et, chose à remarquer, ce n'est pas sans une sorte de fierté qu'ils développent leurs idées sur la réserve commandée aux femmes et le soin vigilant que les maris doivent apporter à les préserver des périls de la société.

On croit volontiers en France que la situation faite aux femmes chez les Arabes est des plus humbles et des plus humiliantes; on va même jusqu'à dire que le prophète n'a pas daigné leur assigner une place dans son paradis. Cela prouve une fois de plus l'ignorance où l'on est de la doctrine musulmane en général. Il suffirait cependant d'ouvrir le Koran pour y trouver des versets qui contredisent absolument cette assertion, et celui qui étudie tant soit peu la vie de Mahomet lui-même découvre à chaque pas la preuve de sa sollicitude pour cette portion du genre humain. Le verset suivant, qu'un chrétien aurait pu écrire, est assez précis pour ne laisser aucun doute sur l'existence de l'âme de la femme :

« Les croyants, les fidèles *des deux sexes* qui ont la piété, la justice, la patience, l'humilité ; qui font l'aumône ; qui observent le jeûne ; qui vivent chastement, pénétrés du souvenir du Seigneur, et chéris

du Ciel, reçoivent le prix glorieux de leurs vertus. »

La Koubba, ou édifice en pierre qui contient les cendres du fondateur de l'islamisme, se trouve à Médine, sur l'emplacement même de la maison habitée autrefois par Aïscha, que les musulmans regardent comme l'épouse la plus chérie du prophète et comme la plus vertueuse de toutes les femmes. Ils la distinguent de ses autres femmes, parce que c'est d'elle qu'ils tiennent la plus grande partie des lois arabes et des préceptes de leur législateur. Khadidjà, la première de ses femmes, était également considérée par les croyants comme une personne supérieure. La première, elle avait cru à sa mission céleste ; elle l'avait épousé étant riche et lui ne possédant rien ; bien plus, il était alors en butte à mille persécutions. Elle l'avait toujours soutenu de ses conseils et de son affection au milieu des épreuves de tout genre qui l'assaillirent au début de sa carrière religieuse ; aussi avait-il pour sa mémoire une véritable vénération. Lorsqu'il l'épousa, il n'avait que vingt-cinq ans, elle en avait quarante ; il la perdit dix ans après. Tant qu'elle vécut, il ne voulut point d'autres femmes. Durant ces dix heureuses années, il se consacra à l'étude des livres sacrés et trouva sa plus grande jouissance dans son bonheur domestique. La fortune de sa femme le mettait à l'abri du besoin et lui permettait de se renfermer dans sa retraite sans être obligé de cher-

cher à se procurer par le commerce les ressources qui, jusqu'à son mariage, lui avaient été nécessaires. Comment supposer qu'il aurait, par sa doctrine, réduit la femme à l'état d'animal sans âme, quand on voit, par les traditions, l'attachement sérieux qu'il éprouva pour deux de ses épouses et pour ses filles ? Son caractère et son histoire s'élèvent ensemble contre une pareille affirmation.

En Algérie, l'instruction des filles est systématiquement négligée, même dans les familles aisées. On ne leur enseigne jamais à écrire et rarement à lire. Leurs connaissances se bornent à apprendre par cœur un certain nombre des principaux versets du Koran. Je possède cependant (ce qui montre qu'il y a des exceptions) un manuscrit pris dans une razzia et qui porte en tête de la première page : *Ceci est un commentaire du Koran écrit par le marabout *** pour sa femme.* Les musulmans ont pensé qu'il était infiniment plus prudent de ne pas trop développer l'intelligence et les facultés des femmes dont toute l'existence devait se passer entre les quatre murs de leur maison. On ne peut juger sévèrement une conduite qui paraît dictée par le bon sens.

L'ignorance est la conséquence nécessaire de la réclusion de la femme. Il semble, en effet, inutile de donner à des épouses et à des mères de famille destinées à vivre sous le ciel énervant de l'Algérie

des goûts et des habitudes qui viendraient à la traverse des devoirs que l'on réclame d'elles et qu'elles trouveront à peine le temps d'accomplir au milieu des heures de la journée consacrées à un repos indispensable. Ceux qui soutiennent qu'il faudrait donner de l'instruction aux femmes de l'Orient oublient que, dans ce pays, la portion masculine de la population est souvent d'une très grande ignorance ; il ne serait ni juste ni sage que les femmes eussent la science quand la plupart des hommes la possèdent si peu. Les Européennes elles-mêmes, élevées en Algérie, sont, en général, peu instruites. C'est la conséquence presque inévitable des climats chauds.

Rien ne peut, cependant, empêcher l'imagination des femmes arabes de travailler dans le vide, de se construire un monde imaginaire avec le peu qu'elles ont appris de ce qui se passe en dehors de ce cercle étroit. Elles font quelquefois de petits voyages pour se transporter de la ville à la campagne, ou de chez leurs parents chez leurs maris, dans un bordj plus ou moins éloigné ; à travers le haïk transparent qui les recouvre en entier lorsqu'elles sont assises sur la mule qui les porte, leurs yeux semblent dévorer le paysage qui se déroule le long du chemin, comme pour mettre à profit cette occasion, si rarement offerte, de voir quelque chose de nouveau. Les négresses qu'on laisse pénétrer dans les maisons des femmes, soit pour soigner les malades, soit pour

apporter des provisions, amusent les recluses du récit de ce qu'elles ont observé dans la ville. Les fils ou les maris arabes daignent parfois raconter les différents voyages qu'ils ont pu faire, trouvant du plaisir à se voir si bien écoutés. De toutes ces bribes réunies, les femmes alimentent leur pensée. Douées, pour la plupart, d'une intelligence naturelle remarquable, elles suppléent à ce qu'elles ne savent pas par une rare finesse d'intuition. La conversation de la plupart des femmes des grandes familles arabes que j'ai eu occasion de voir est au niveau de celle de beaucoup de femmes françaises qui se trouveraient causer avec une personne qui viendrait de leur être présentée. Elles sont généralement fort gaies lorsqu'elles sont jeunes. Je me souviens de la visite que nous fîmes un jour à la seule épouse d'un riche vieillard. Elle nous avait fait les honneurs de chez elle avec beaucoup d'aplomb. Un peu forte, le profil accentué, les yeux vifs, il était facile de voir qu'elle avait été belle. Elle semblait diriger son intérieur avec l'aisance d'un général habitué à commander. Pendant que nous étions assises autour d'une table ronde sur laquelle était posé un plateau couvert de jolies tasses bleues contenues dans des godets d'argent, une des servantes vint réclamer la clef de l'armoire aux provisions, afin de nous servir du sucre. Cette opulente vieille nous demanda, par l'entremise d'une juive, qui servait d'interprète,

si nous étions mariées et si nous aimions l'Algérie. Elle nous dit ensuite qu'elle regrettait de n'avoir pu faire le voyage de France avec son mari, bien des années auparavant. « Est-il vrai, comme on me l'a raconté, que des femmes françaises soient allées, pendant la dernière guerre, soigner les blessés sur le champ de bataille ? »…. Sur notre affirmation, elle répondit qu'elle trouvait que c'était donner trop de liberté à des femmes; puis elle ajouta, avec un air légèrement dédaigneux, que les Françaises mettaient des robes de coton, mais que les dames arabes portaient des robes de soie. Pour nous relever à ses yeux, je l'assurai que, si nous ne pouvions nous habiller avec luxe pour marcher dans la rue, le soir nous mettions des robes de satin ou de velours.

Quand nous allions faire une visite à la partie féminine d'une famille arabe, le jour était convenu d'avance, afin que tout dans la maison fût préparé pour notre réception. Les sœurs et les cousines de la maîtresse de logis se réunissaient en grande toilette, curieuses qu'elles étaient de jouir de la vue des dames de Paris. Quelquefois un de leurs fils ou un de leurs neveux servait d'interprète. J'ai vu ainsi les femmes des différentes castes qui habitaient Constantine ; celles qui faisaient partie, soit par leur naissance, soit par leur alliance, des grandes familles sahariennes ; celles qui tenaient à la riche bourgeoisie et celles dont l'origine est mêlée de sang

turc. J'ai pu constater que la beauté des traits se rencontre en Algérie, à peu près dans la même proportion qu'en France. Les jeunes gens, d'ailleurs, n'ont pas l'air d'y tenir extrêmement pour leurs épouses. En fait de qualités physiques, ils ne demandent que la jeunesse et la santé. Ils apprécient surtout, dans l'ordre moral, la douceur du caractère.

Les familles purement arabes entretiennent tous les jours davantage des rapports avec nous et prennent un peu plus nos habitudes ; le soin du ménage et la propreté sont en honneur chez elles. Le mobilier de leurs maisons s'augmente de meubles français qui produisent un effet assez disparate mêlés à l'architecture indigène. Le cadeau le plus apprécié qu'un mari puisse faire à sa femme est une armoire à glace.

Une jeune mère arabe n'est jamais plus à son avantage qu'entourée de ses petits enfants. Il est facile de voir qu'elle concentre son bonheur sur ces êtres délicats, sur lesquels ses regards se posent avec une expression de tendresse tout à fait touchante. C'est dans le travail à l'aiguille, dans l'éducation des plus jeunes enfants et dans les soins du ménage que la femme arabe fait consister l'occupation de sa vie. Il n'en existe pas, quel que soit son rang, qui ne consacre plusieurs heures par jour à faire quelques broderies qui exigent une véritable habileté de main. Les mères en général nourrissent

elles-mêmes leurs enfants, et c'est pour elles un violent chagrin que d'être obligées de confier ce soin à une autre femme. Jamais l'enfant n'est remis à une nourrice hors de la maison. Arrivés à l'âge de huit ans, les garçons, dans les familles riches, apprennent à lire et à écrire par les soins d'un homme qui cumule les fonctions de serviteur et de précepteur et qui accompagne toujours son élève dans les promenades, aussi longtemps que l'âge ne l'oblige pas à prendre sa retraite. Un assez grand nombre de jeunes gens apprennent aujourd'hui le français dans les écoles communales ; quelques-uns poussent même le désir de s'instruire jusqu'à suivre, pendant plusieurs années, les cours des collèges franco-arabes d'Alger ou de Constantine. Ils retiennent avec rapidité ce qu'on y enseigne et se montrent souvent plus intelligents que leurs camarades européens, mais, dans le *farniente* des années qui suivent, ils s'empressent d'oublier presque tout ce qu'ils avaient appris avec une étonnante facilité. Ce qui leur est enseigné dans la maison paternelle et ce qu'il ne leur est pas permis d'oublier, c'est le respect pour leur père, pour leur mère et pour les membres âgés de leur famille.

A Constantine, nous étions parfois invités à dîner chez des Arabes avec quelques officiers supérieurs. Le repas qui nous était offert était alors servi à l'européenne. Le service était dirigé par un domestique

français, loué dans la ville, et par les jeunes gens de la famille, qui ne se sentaient nullement humiliés de porter les plats pour un repas auquel leur père prenait part. Une multitude d'assiettes, contenant des crèmes et des gâteaux, étaient, à la fin du dîner, posées sur la table par les petites filles de la maison. Jusqu'à l'âge de dix à onze ans, ces petites personnes peuvent se laisser voir par les hommes. Leur costume, en tout semblable à celui de leur mère, leur donne un air de dignité dont on est étonné de les voir parfois se départir lorsqu'elles se livrent aux gambades naturelles à leur âge. Dans une famille nombreuse de notre connaissance, où le sang turc dominait sur les alliances arabes, il était aisé de discerner, dans les types et dans les habitudes, la part qu'il fallait rapporter à cette origine. Ce que j'avais entendu raconter des harems de Constantinople me revenait en mémoire, lorsque je voyais ces femmes vivre un peu pêle-mêle parmi des servantes arabes et des négresses fort malpropres. Des enfants sortaient de tous les coins de la maison. Ces femmes qui avaient épousé leurs cousins, et qui par conséquent conservaient le sang turc dans la famille, avaient légué à leurs filles une apparence tout autre que celle de la race africaine; elles étaient pour la plupart assez petites; leurs yeux étaient bleus et leurs formes arrondies. Celles, au contraire, qui avaient presque perdu l'influence de cette origine

par des alliances successives de leurs parents avec des Arabes, avaient une beauté plus noble et plus régulière. Parmi les petites filles de cette race, il en était une que j'ai particulièrement remarquée. Son type délicat aurait ravi un peintre. Il était aisé de deviner, à ses traits réguliers et fins, ce qu'elle deviendrait plus tard. Sa longue tunique en soie brochée, avec ses manches transparentes, sa ceinture en tissu d'argent attachée autour de ses hanches un peu plus bas que la taille, un carré de foulard bleu qui maintenait sur sa tête un voile de gaze blanche brodée d'or, dont les plis légers encadraient son visage, tandis qu'un des bouts était rejeté sur l'épaule gauche, ses bandeaux de cheveux noirs de jais et ses bijoux de perles en faisaient une ravissante petite miniature de femme. Elle avait des mouvements plus calmes que ceux de ses compagnes, et, s'apercevant sans doute du goût que j'éprouvais pour elle (la nature féminine, même au sortir de l'enfance, possède cette intuition), elle se tenait volontiers près de moi, me regardant d'un air doux et intelligent.

Les femmes de bonne famille ne peuvent sortir au dehors sans être accompagnées par un serviteur et des servantes. Elles ne doivent pas, selon le précepte du Koran, passer le seuil de leurs maisons sans avoir le visage complètement voilé, à l'exception de la fente de l'œil. « O prophète! prescris à tes

épouses, à tes filles et aux femmes des croyants d'abaisser un voile sur leur visage ; il sera la marque de leur vertu et un frein contre les discours des hommes. »

Il ne faut attribuer ni à la jalousie ni au mépris la reclusion que les maris imposent à leurs femmes. Le prophète, sous ce rapport, n'a fait que suivre les mœurs de sa nation, mœurs conformes à celles de tous les peuples orientaux, et dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. Les femmes ne s'en trouvent pas plus malheureuses ; elles ne sentiraient l'infériorité de la position qui leur est faite que si elles pouvaient la comparer avec celle des Européennes. Et je n'oserais même pas alors décider si une femme arabe à laquelle on laisserait toute la liberté et toute la responsabilité qui appartiennent aux femmes françaises, après en avoir goûté durant quelques années, ne retournerait pas avec plaisir dans le calme de son intérieur. Un jeune chef de mes amis me disait un jour, après avoir visité plusieurs contrées de l'Europe, qu'il croyait les femmes de son pays heureuses, parce qu'elles ne connaissaient pas d'autre existence que celle à laquelle on les soumettait. Il ajoutait, toutefois, qu'un mari arabe ne pouvait avoir une grande considération pour sa femme, connaissant son ignorance et le peu de solidité d'un jugement qui ne repose sur aucune expérience du monde. A

son avis, la condition qui réunirait le plus d'éléments de bonheur serait celle d'une épouse française de bonne famille, qui aimerait son mari et qui en serait aimée.

La femme arabe est, assurément, toute sa vie tenue dans une condition d'infériorité véritable ; elle ne s'en dégage que quand elle est douée d'un esprit supérieur et d'un caractère dominateur. On en cite quelques-unes qui ont su conquérir une place importante dans le sein de leur famille et une grande influence sur leurs maris. Il m'a été donné de voir une de ces femmes. Tout le monde savait qu'elle était l'âme de sa maison et l'inspiratrice de la plupart des actions politiques de son mari, chef puissant. Elle n'avait que quarante-trois ans lorsque je l'allai visiter, mais elle passait déjà pour une vieille femme. On découvrait, malgré le fard dont elle avait peint son visage, les restes d'une saisissante beauté, mais une beauté qui indiquait parfaitement les penchants de sa nature. Les yeux noirs avaient un regard d'aigle et sa physionomie quelque chose de dur. Sa fille, au contraire, était remarquable par la délicatesse de ses traits, qui offraient l'image de la grâce et de la douceur.

Si la femme arabe est trop ignorante et trop prisonnière, la femme française n'a-t-elle pas à son tour trop d'occupations multiples et surtout trop de responsabilité? La plupart des maris européens

confiants dans la capacité de leurs femmes, se déchargent trop volontiers sur elles des devoirs qui devraient leur incomber particulièrement, et leur abandonnent non seulement la surveillance et l'éducation de leurs filles, mais encore celle de leurs fils, et l'administration des biens de la famille. Lorsqu'à tant de charges viennent se joindre les mille obligations du monde, l'existence de ces femmes devient sans contredit un véritable esclavage. Leurs jeunes années se sont d'abord passées à acquérir des principes solides dont elles doivent être pourvues pour soutenir plus tard le lourd fardeau de la vie. Elles sont obligées, en outre, de s'armer de talents qui serviront à leur faire tenir avec agrément leur place dans la société. Peu de repos et peu de jouissances, telle est la devise des épouses françaises. Trop de *farniente*, voilà celle des femmes arabes. Le juste milieu a toujours été si difficile à atteindre dans ce monde, qu'il faut y regarder de bien près avant d'enlever quelques pierres aux vieux édifices. Quand ils s'écroulent, on ne peut souvent rien faire des matériaux ni du terrain. Quelques Européennes bien inspirées ont introduit en Orient des ouvroirs où des petites filles des classes pauvres, tout en apprenant à coudre et à broder, se trouvent entendre des paroles de haute morale qui élèvent insensiblement leur âme. Elles deviennent ainsi non seulement capables de gagner matériellement leur vie, mais elles

sont en même temps portées à régler leur conduite d'après les principes de la saine vertu. C'est, il me semble, la juste limite des efforts qu'il est raisonnable de tenter pour améliorer l'existence de la femme arabe.

Les femmes de tous les pays ont un fond de nature qui leur est commun. L'éducation, tout en les modifiant, laisse cependant subsister un certain nombre de qualités natives qui se retrouvent à un degré presque égal chez la femme ignorante et chez la femme cultivée. Chez les unes et chez les autres, la noblesse du cœur et, en particulier, le sentiment maternel se manifestent avec un égal éclat dans les grandes occasions. On en a vu surgir parfois, au milieu de la foule des femmes arabes, des exemples véritablement grands. Sans qu'il soit besoin de remonter plus haut, un de ces traits a été offert en 1874 à notre admiration par la mère de Bou-Mezrag, l'un des chefs révoltés de l'insurrection de 1870. Ayant appris que son fils avait été condamné à mort, elle en ressentit une affreuse douleur. Elle se tint quelques jours comme abîmée dans son désespoir; mais, recueillant ses pensées, elle se dit qu'elle ne pouvait rester ainsi à pleurer sans rien essayer pour sauver son fils. Elle roula dans sa tête plusieurs projets tous impraticables. Enfin elle résolut, elle qui n'était jamais sortie de sa maison, d'aller se jeter aux pieds du gouverneur de l'Algérie. Une femme

française, à laquelle elle soumit son dessein, lui fit observer qu'il n'y avait que le président de la République qui eût le pouvoir de faire grâce aux coupables condamnés par jugement des tribunaux. « Eh bien, je vais le trouver, » fut la réponse de la mère de Bou-Mezrag. Son amie eut beau lui expliquer qu'il fallait, dans ce cas, aller à Paris, traverser la mer, puis de grandes distances en chemin de fer, séjourner dans une ville où elle serait comme perdue, où personne ne l'écouterait ni ne la comprendrait, et qu'il lui faudrait enfin se montrer à bien des hommes avant de parvenir jusqu'au président; rien ne la rebuta. « Mon fils va mourir, » était le seul cri qui s'échappait de ses lèvres. Devant une si ferme résolution, il n'y avait qu'à céder, et, pleine de commisération, la dame française prit le parti d'accompagner la malheureuse mère, dont le courage ne faiblit pas un instant. Pendant les longs jours du voyage, sa pensée n'était fixée que sur un objet : elle marchait comme dans un rêve, ne regardant rien et ne se laissant jamais distraire. Après certaines formalités qui prirent un assez long temps, le maréchal reçut enfin la femme arabe, et n'eut pas la force de repousser sa requête. On peut aisément deviner les sentiments qui l'animèrent quand on lui expliqua qu'elle venait d'obtenir ce qu'elle avait souhaité avec tant d'ardeur. Pendant le retour en Algérie, elle ne cessait pas un instant de penser au

bonheur qu'elle aurait à annoncer à son fils qu'elle lui avait donné une seconde fois la vie. La peine de Bou-Mezrag n'était toutefois que commuée, et, pendant plusieurs années encore, elle devait être privée de sa présence, peut-être même n'aurait-elle jamais le plaisir de le revoir; mais qu'importait, en comparaison de la douleur de lui voir subir une mort violente et ignominieuse?

Pour bien comprendre la vie recluse, et comme séparée de leurs maris, que mènent les femmes en Algérie, il faut savoir comment les maisons arabes sont construites et quelle apparence elles offrent aux regards. Les descriptions de l'Orient que les poètes nous donnent dans leurs chants et les tableaux que les peintres nous en tracent éveillent généralement l'idée d'un luxe magique qui rentre dans le domaine des contes de fées; mais ces poètes et ces peintres choisissent à dessein ce qu'il y a de plus beau dans des pays particulièrement propres à frapper l'imagination. La Syrie, Constantinople, les Indes, fournissent des sujets d'une splendeur toute contraire aux préceptes et à la lettre du Koran. L'Afrique, et même l'Algérie, sont loin de ressembler, pour la vie matérielle, à ces pays si riches de l'Orient dégénéré.

Chez les Arabes, les enseignements du prophète sont conservés avec un soin plus scrupuleux que chez les autres peuples musulmans; et ces enseignements portent, tout d'abord, sur l'observance

d'habitudes sobres, simples et sévères. Dans un temps où il importait surtout de fonder la société arabe sur des bases nouvelles, cet habile législateur a senti qu'il était nécessaire, ou tout au moins prudent, de peser gravement la portée des choses. Il a compris que le goût des objets de luxe aurait pour effet d'incliner vers le lucre et le pillage les hommes qu'il était venu convertir, qu'il leur donnerait en outre des idées de gain illicite en élevant entre eux des germes de rivalité. Il commença donc par afficher la plus grande simplicité et par donner lui-même l'exemple d'une grande indifférence pour le bien-être de la vie. Les maisons arabes participent de ces principes du prophète. Elles ont, dès l'entrée, quelque chose de mystérieux qui prête aux conjectures romanesques chères aux Français. Celles-là mêmes qui appartiennent aux familles opulentes et dont l'intérieur est empreint d'une certaine élégance, n'offrent aux regards du passant que l'aspect le plus modeste. Souvent la porte, en vieux bois, est ornée de dessins tracés avec des clous taillés en pointe de diamant; une forte poignée en fer sert de marteau. Quelquefois ce n'est qu'une longue voûte sombre qui forme l'entrée sous laquelle propriétaires et serviteurs s'asseyent au frais. Les Arabes pauvres qui passent dans la rue s'y reposent un moment s'ils en éprouvent l'envie, car ils savent que l'hospitalité de leurs compatriotes tolère cet

usage. En avançant sous cette voûte, on arrive, quelques pas plus loin, dans une petite cour peuplée de pigeons blancs. Les musulmans ont une sorte de vénération pour ces oiseaux, en souvenir de deux pigeons sauvages qui déposèrent leurs œufs, dit la tradition, à l'entrée de la grotte dans laquelle le prophète s'était caché pour se dérober à la poursuite des Mecquois. Dans cette cour étroite se trouve la véritable porte de la maison : elle s'ouvre sur un vestibule fort resserré, dans lequel donne un escalier en spirale dont les marches ont généralement une hauteur démesurée. A chaque étage s'ouvre une chambre, c'est la partie habitée par les hommes. Une seconde porte, solidement fermée, donne accès, au rez-de-chaussée, dans la portion réservée aux femmes. C'est généralement un assez vaste bâtiment à un ou deux étages. La construction orientale consiste en une cour carrée appelée *oust-ed-dar*, ou *centre de la maison*. Des galeries en font le tour à chaque étage, reliant les chambres entre elles. Ces chambres ont toujours une forme longue et étroite; elles reçoivent le jour, soit par une petite lucarne placée très haut et qui donne sur la rue, soit par la porte. Dans le fond de la chambre, une alcôve, placée en face de l'entrée, contient un matelas recouvert de soie, qui sert alternativement de divan dans la journée, et de lit durant les nuits d'été. Mais cette vieille coutume a,

dans beaucoup d'intérieurs, cédé la place à des lits français en bois d'acajou, et aux mobiliers de même genre, plus commodes, sans doute, mais qui paraissent fort dépaysés à côté des grands coffres en bois peint et doré, ou en ébène incrusté de nacre, dont la forme et la matière sont en parfaite harmonie avec les costumes de ceux qui s'en servent.

Les murs sont, à l'intérieur et à l'extérieur, blanchis à la chaux; quelquefois les gens riches recouvrent les parois des galeries et des escaliers avec des faïences à dessins blancs et bleus qui donnent à la maison un aspect propre et gai. Des orangers ou des lauriers-roses entretenus dans des caisses garnissent la cour, qui, l'été, vers le milieu du jour, est couverte d'un velum rattaché par les coins au-dessus des galeries du premier étage. Il sert à tamiser la lumière trop intense et les ardeurs d'un soleil trop brûlant. A l'heure de la sieste, des servantes, qu'autrefois on eût appelées des esclaves, se couchent avec les enfants sur les nattes ou sur les tapis posés sous les galeries; des femmes passent et repassent, allant d'une chambre à l'autre avec cette grâce native qu'elles doivent sans doute à la recommandation que leur a faite le prophète de ne laisser produire aucun bruit aux anneaux d'or ou d'argent (appelés en arabe *kholkhal*) dont leurs chevilles sont toujours ornées; ou peut-être faut-

il aussi l'attribuer à l'usage de ces petites babouches sans quartier dans lesquelles les femmes glissent le bout de leurs jolis pieds. Lorsqu'elles sont occupées d'une manière plus active, elles n'ont d'autre moyen de faire tenir ces chaussures, qu'en les attachant autour de la jambe par des chaînes d'or croisées à la manière des cothurnes antiques. Il existe un véritable contraste entre la simplicité du costume porté par les hommes en Afrique et le luxe permis aux femmes chez les Arabes. Elles sont généralement, tant qu'elles sont jeunes, traitées dans leurs familles en enfants gâtés. On se plaît à les couvrir des bijoux et des vêtements de soie que les préceptes du prophète ont interdits aux croyants. Mahomet est entré dans tous les détails de la vie intime des musulmans ; il leur a particulièrement recommandé de porter des vêtements blancs ou noirs. Le plus souvent il portait lui-même des tuniques blanches, en souvenir, disait-il, des légions d'anges qui lui étaient apparues sous cette couleur, lorsqu'ils l'assistèrent dans la fameuse bataille de Bedr-Auzma ; et le noir devait rappeler aux Arabes le burnous qu'il avait sur les épaules le jour de la conquête de la Mecque. Les étoffes de soie étaient interdites aux hommes en général, mais permises aux guerriers, comme offrant une plus grande résistance à la lame du sabre. Cette prohibition ne s'appliquait pas aux couvertures des meubles. Les ustensiles d'or ou

d'argent étaient également défendus à l'origine, mais peu à peu on reconnut l'inconvénient de se servir toujours de plats de cuivre, et, depuis longtemps, dans les familles aisées, on se sert, pour boire en voyage, de coupes d'argent repoussé. Les cavaliers les tiennent au bout d'une chaîne pour puiser de l'eau sans descendre de cheval, ou les donnent en passant à un pâtre, afin qu'il y fasse couler le lait de la chèvre ou de la chamelle. On voit encore souvent, chez les Arabes, des aiguières en argent ou en vermeil qui contiennent l'eau de la toilette. Les métaux précieux n'étaient permis, au commencement de l'islamisme, que pour les cachets, les boucles de ceinture et les gardes de sabre. Aujourd'hui la plupart des chefs arabes portent au petit doigt une bague ornée de pierres précieuses. Le premier cachet du prophète était en or et avait la forme d'une bague; mais, le trouvant trop luxueux, il le quitta, à ce que disent ses historiens, la première année de son apostolat. Il se fit faire un cachet en fer entouré d'un simple filet d'argent, sur lequel étaient gravés ces deux mots : *Ressoul-Allah* (l'envoyé de Dieu). Quelque temps après, Mahomet proscrivit aussi le fer et se servit d'une bague en argent qu'il avait reçue en présent de Meas, son disciple. C'est ce même cachet dont les trois premiers kalifes héritèrent successivement. Ils le portèrent au doigt comme symbole de leur autorité. Le der-

nier, Osman, le laissa tomber dans un puits et en tira le pronostic fatal des désastres qui signalèrent son kalifat. Chez ces peuples qui n'ont aucune idée du blason, les cachets tiennent lieu d'armoiries de famille, et en même temps de signature et de sceau pour tout écrit émanant d'eux. Les Arabes de *grande tente*, c'est-à-dire d'origine illustre, d'ancienne descendance, ou bien ayant acquis une position militaire importante, portent dans leur poche un cachet fixé à une chaîne passée dans la boutonnière de leur tunique; ce cachet contient leurs noms gravés, et leurs fonctions lorsqu'ils en ont. Ils ont également dans leur poche une petite fiole de couleur noire ou bleue dans laquelle ils le trempent pour en marquer l'empreinte sur le papier.

Les trois premiers kalifes qui succédèrent au prophète continuèrent à revêtir des habits verts et rouges à l'occasion de toutes les fêtes religieuses. Ces deux couleurs sont encore de nos jours particulièrement consacrées à l'Église; les ministres du Koran ont presque toujours, comme insignes de leurs fonctions, soit le turban, soit le burnous de l'une de ces deux couleurs. Les oriflammes qui ornent les mosquées sont également vertes ou rouges. Le vert franc est exclusivement réservé à l'église ou aux habits des descendants de Mahomet. Le blanc est une couleur dont les hommes ne peuvent faire usage que sous un climat parfaitement

sec. La pluie mêlée à la poussière ferait un déplorable effet sur les habillements des Arabes, car la plupart ont coutume de s'asseoir à terre. Les Arabes savent porter avec autant de dignité que de naturel ces vêtements à grands plis. Ils ne laissent pas que de faire souvent un compromis avec la loi du Koran en ajoutant de la soie à la laine dont leurs haïks sont tissés. Ces fines étoffes transparentes encadrent mollement leur visage aux nobles traits et font ressortir davantage encore l'éclat de leurs yeux noirs. Les hauts turbans des cavaliers, autour desquels s'enroule la corde brune en poils de chameau, donnent plus d'élévation à leur taille déjà remarquable, et, lorsqu'ils sont à cheval, chaussés de *must* ou bottes en maroquin rouge, on ne peut contester qu'ils n'aient fort grand air. Leur principal luxe consiste dans la blancheur de leurs vêtements; aussi une troupe de cavaliers n'offre-t-elle pas, comme on se le figurerait volontiers, l'aspect de mille couleurs variées, mais, tout au contraire, quelque chose de calme, admirablement harmonisé avec l'atmosphère des grands espaces, et qui, se découpant en teintes adoucies sur le ciel bleu, ressort avec une sorte d'éclat tempéré sur les montagnes aux couleurs fortes et chaudes. Les Arabes ne revêtent d'étoffes aux couleurs vives que pour donner un air de fête aux jours de fantasias ou de chasse aux faucons.

Les femmes, comme pour faire contraste avec la

sobriété des couleurs employées pour les vêtements des hommes, aiment à se couvrir d'habillements aux teintes les plus voyantes. Cependant, grâce au cadre qui les entoure, ou bien à la lumière qui les enveloppe, ces couleurs qui, en Europe, choqueraient notre goût par leur bizarre assemblage, semblent, au contraire, avoir été combinées par un habile artiste pour l'effet général du tableau.

Leur harmonie ne résulte pas, comme on pourrait se le figurer, de ce que les nuances de teintures orientales sont presque toujours singulièrement fondues, les verts étant mêlés de bleu, les bleus mêlés de vert, le rose contenant du jaune et le jaune du rose, et ainsi de toutes les autres couleurs, de sorte que, placées à côté les unes des autres, elle se mélangent à l'œil sans fournir rien de heurté. Non ; telle n'est pas, répétons-le, la raison de l'harmonie qui nous frappe en Algérie, car les étoffes dont s'habillent les femmes sortent le plus souvent des fabriques françaises et ne sont pas exemptes de cette crudité de tons que nos fabricants ne savent pas éviter. C'est plutôt le fond sur lequel elles se détachent qui leur donne ce *je ne sais quoi* de doux et de brillant.

Parmi ces femmes, comme parmi leurs pareilles des autres pays, il s'en trouve quelques-unes qui ont le goût et les instincts artistiques, sachant combiner avec soin l'assemblage des couleurs dont elles se parent aux jours de fête. Les femmes de Constantine

mettent un art véritable dans l'arrangement des plis de leur haïk. C'est une pièce d'étoffe de cinq mètres de long et d'un mètre et demi de large, plus ou moins fine selon la fortune de celles qui la portent, blanche pour les femmes de condition supérieure, bleue pour les femmes du peuple. Les plus pauvres se contentent de cotonnade, les plus riches y mêlent de la soie. Tendu sur le front, le bord du haïk est retenu ensuite derrière les oreilles; les deux coins qui pendent à terre sont repris et rejetés sur la tête par un mouvement habile qui le tortille légèrement et forme une sorte de turban. La femme se trouve ainsi enveloppée comme dans un vaste cocon. Un voile en mousseline épaisse est attaché derrière la tête à la hauteur des cils inférieurs de l'œil, laissant passer le regard par un espace imperceptible. Avec leurs mains, les femmes tiennent serrés les bords de devant du haïk sans laisser apercevoir le moindre détail du costume qu'elles portent en dessous; au moyen de cette enveloppe hermétiquement fermée, on ne reconnaîtrait pas sa meilleure amie.

Les maris arabes aiment à ce que leurs femmes se parent pour eux, parfument leurs cheveux avec des huiles à la rose ou au jasmin. Autour du cou, elles portent souvent de longues chaînes en pastilles odorantes d'un prix fort élevé. Quelquefois les mots de *mach' Allah* (ce que Dieu veut) sont moulés sur cette pâte et constituent une amulette. Les femmes mâ-

chent aussi de l'écorce de noyer pour rafraîchir leur haleine et conserver la blancheur de leurs dents. Cette écorce très saine a cependant le grand inconvénient de brunir la langue et les gencives. Avec le *miroued* ou petit bâton effilé trempé dans la poudre appelée kohol et composée de benjoin mêlé à du noir de fumée, elles tracent un cercle autour de leurs paupières, donnant ainsi l'apparence d'une grande épaisseur à leurs cils. A Constantine, elles font rejoindre leurs sourcils au moyen d'un trait noir. Au désert, elles ont le bon goût de ne les allonger que sur les tempes. Le *henné* dont elles se teignent les doigts est en lui-même fort contraire au charme féminin. Cette feuille d'arbuste pilée, avec laquelle les Arabes font une décoction, prend, au bout de quelques heures, une couleur jaune foncé. Parfois ils y mêlent du noir de fumée. Avec cette eau, les femmes tracent sur leurs mains des dessins imitant la dentelle. Que le henné dont elles se servent soit noir ou jaune, il est impossible de pouvoir se rendre compte de la propreté de leurs ongles. La plupart des femmes de Constantine, afin de conserver leurs belles chevelures que la chaleur de l'été pourrait faire tomber, se lavent la tête avec une eau mêlée de henné jaune, qui donne à leurs cheveux cette couleur rousse si appréciée des peintres vénitiens d'autrefois. Le prophète ayant prohibé les faux cheveux, les femmes qui habitent le Sahara, où la coiffure est composée

de larges nattes, sont obligées, pour leur donner l'épaisseur voulue, d'y mêler de la laine qu'elles dissimulent avec soin. Le fard est d'un usage commun en Algérie. Les hommes se teignent la barbe lorsqu'elle commence à grisonner, trouvant, avec raison, que le beau noir ou le blanc parfait sont les seules couleurs qui siéent avec les costumes du pays. Ils emploient à cet effet des procédés d'une grande perfection.

Le bain maure est le lieu le plus propice à ces opérations de la toilette. Les femmes surtout aiment à s'y rendre : c'est pour elles non seulement un principe d'hygiène, mais aussi une véritable distraction. L'étuve, le massage et les ablutions froides les délassent de leur inaction. Elles trouvent surtout agréable d'avoir ce prétexte pour sortir de leurs maisons et pour se rencontrer avec d'autres personnes de la ville. On les voit s'y transporter vers le milieu du jour, parfaitement cachées sous leurs haïks. Leurs servantes les accompagnent et les petites filles de la famille portent à la main les flacons à long col qui contiennent les essences odorantes.

En dehors de la permission d'aller aux bains maures, les femmes de l'Algérie ont encore celle de se rendre au cimetière le vendredi. Dans les villes, elles sont tenues de rentrer avant que le mouvement et la foule aient envahi les rues. Les mosquées leur sont interdites, en raison sans doute de la distraction que leur présence donnerait aux

croyants. Elles ont pourtant, dans certaines villes consacrées exclusivement aux pèlerinages, l'autorisation d'y faire des stations. Elles se dédommagent de cette prohibition en faisant des prières en commun dans leurs demeures, à certains jours de fête, comme par exemple à Noël ou le jour anniversaire de la naissance du prophète ; elles illuminent alors la maison avec des cierges verts ou jaunes.

Les hommes prennent rarement leurs repas avec les femmes de leurs familles ; leur faim satisfaite, ils vont les visiter dans leur appartement. Parfois ils font la sieste dans la chambre de leurs femmes. Une épouse jeune et belle, dans une famille riche, n'a pour sa part que les agréments du mariage. Son mari ne se montre chez elle que dans les moments qu'il veut lui consacrer entièrement. La vie à peu près séparée qu'il a adoptée lui permet de se retirer dans la solitude quand des soucis ou des chagrins viennent assombrir son humeur, et ce n'est que le sourire aux lèvres qu'il se présente à elle. Grâce à cette organisation intérieure, il conserve un véritable prestige aux yeux de sa jeune femme, qui le voit apparaître comme une sorte de demi-dieu. Elle n'a pas les moyens de connaître son genre d'existence en dehors de la maison, et, quoi qu'il arrive, elle conserve durant des années une grande quiétude d'esprit. On peut dire d'elle avec le poète :

Haïdée était la fiancée de la nature et ne s'en doutait pas. Haïdée était l'enfant passionnée, née là où le soleil trois fois plus ardent rend brûlant le baiser de ses filles aux yeux de gazelle; elle était faite seulement pour aimer et sentir qu'elle était sienne[1].

Quel que puisse être l'agrément de sa vie domestique, l'Arabe n'a pas, comme dans les pays chrétiens, une compagne qui sympathise avec ses moindres inquiétudes, qui prend part à tous ses projets, charmant ses loisirs par les agréments de son intelligence.

Parmi les parures des musulmanes, il en est une qu'elles doivent toujours porter, ce sont les boucles d'oreilles. Les historiens de l'Asie racontent que cet ornement est pour elles un signe religieux. Voici cette tradition, qui ne diffère pas trop du récit de la Bible : Abraham, échappé à la persécution de Nemrod, épousa Sarah, sa cousine, et s'enfuit avec elle en Égypte, où régnait alors le cruel et voluptueux Pharaon (Coutis Fer-Awn II). Ce prince, instruit de la beauté extraordinaire de Sarah, la fit amener dans son palais; épris de ses charmes, il porta sur elle sa main criminelle, qui se sécha à l'instant, et il fut renversé à terre. Saisi de frayeur, et frappé de la

1. Haïdee was nature's bride and knew not this.
Haïdee was passion's child, born where the sun
Schowers triple light, and searches even the kiss
Of his gazelle-eyed daughters; she was one
Made but to love, to feel that she was his.

BYRON.

vertu qui rayonnait dans toute la personne de Sarah, il la conjura d'obtenir sa guérison, en lui promettant de la remettre en liberté; Sarah adressa alors ses vœux au ciel. Aussitôt sa main guérie, Pharaon fit présent à Sarah d'une très belle esclave copte et la renvoya à son mari. Sarah, ayant rejoint Abraham, lui fit hommage de cette esclave, qui s'appelait Hadjer (Agar), en priant Dieu de la rendre féconde. Hadjer donna Ismaïl à Abraham, qui, repassant dans la Palestine, s'établit près de Bemlé. Sarah elle-même, devenue miraculeusement mère mit au monde Isaac, et ne tarda pas à concevoir de la jalousie contre Hadjer. Un jour, ayant vu Abraham prendre sur ses genoux Ismaïl et faire asseoir Isaac à ses côtés : « Quoi ! s'écria-t-elle, caresser l'enfant de l'esclave et rebuter celui de la femme légitime ! » Dans l'excès de sa douleur, elle jure de mutiler le visage d'Hadjer pour la défigurer; mais bientôt, le calme succédant à ses transports, elle se repent du serment qu'elle a fait. Alors Abraham, pour lui épargner un parjure, l'engage à percer les oreilles d'Hadjer. C'est ainsi que cette opération est devenue une sorte de coutume légale qui sert d'initiation religieuse aux filles des musulmans.

La jalousie est inhérente à la nature humaine : il suffit pour s'en convaincre de voir que les femmes de l'Orient, élevées cependant avec l'idée que leur foyer et le cœur de leurs maris seraient un jour

nécessairement partagés, ne souffrent pas moins de ce partage quand le moment en est venu. Le prophète avait, avec raison, recommandé à ses adeptes de donner à chacune de leurs épouses une maison séparée; mais, les occasions de dépenses s'étant augmentées dans le monde entier avec les besoins du bien-être, il a fallu changer cet usage des temps anciens. Pour adoucir l'épreuve à leurs femmes, les maris arabes tiennent à ce qu'il existe toujours une sorte d'égalité entre chacune d'elles. Si la nouvelle épouse a plus de part à l'amour de son mari, en revanche la première obtient une part d'autorité plus grande dans son intérieur.

La loi musulmane accorde aux hommes quatre femmes légitimes et autant d'épouses esclaves que le maître aura le moyen d'en entretenir. Le grand legislateur arabe a toutefois ajouté, fort judicieusement, que tous les enfants qui naîtraient de ces deux sortes d'unions, auraient, au même titre, droit à l'héritage de leur père. Cette clause devait nécessairement restreindre la polygamie chez les musulmans. Quel père tant soit peu prévoyant voudrait, en effet, donner le jour à des êtres dont l'avenir serait, selon toute probabilité, voué à la misère!

Ceux qui ont étudié de près les mœurs des musulmans ont constaté que la polygamie diminuait forcément chez eux dans la même proportion que la fortune. Chez les Arabes de l'Algérie, les exem-

ples de maris n'ayant qu'une seule femme légitime, ou même illégitime, sont plus fréquents que chez les autres peuples pratiquant l'islamisme. Le désir d'imiter les Français y entre bien pour quelque chose ; mais d'autres causes encore rendent la polygamie de jour en jour plus rare. Non seulement un trop grand nombre d'enfants diviserait les fortunes en des parts insuffisantes, mais l'entretien des femmes occasionnerait une dépense au-dessus des moyens dont disposent actuellement les indigènes. Leurs fortunes sont considérablement réduites depuis une vingtaine d'années par des causes diverses, dont nous n'avons pas à nous occuper ici. La raison qui pousse actuellement les jeunes gens à n'avoir qu'une seule épouse serait, peut-être aussi, le désir de conserver la paix dans leur intérieur, le premier vœu d'un Arabe et, faut-il le dire, le seul bonheur dont il puisse jouir sous la domination française. La réunion de plusieurs épouses sous le même toit devient trop souvent une source de troubles, un élément de discorde propre à compromettre le calme si fort souhaité, avant tout, par le maître.

Comprenant parfaitement aujourd'hui que, dans les pays chauds, la jeunesse des femmes n'est pas de longue durée, les Arabes se marient plus tard qu'ils ne le faisaient jadis. Il n'était pas rare, dans l'origine, de voir des jeunes gens entrer en ménage à quatorze ou quinze ans. A présent, ils attendent

quelques années de plus pour conclure une union. Il semble que la courte jeunesse accordée à la femme de l'Orient doive fatalement conduire à la polygamie. Quelle tristesse, en effet, pour un mari arabe, d'avoir à ses côtés une femme déjà vieille ou décrépite, lorsqu'il se sait encore lui-même plein de force et de santé!

Les femmes arabes ont le droit, d'après les lois de l'islamisme, de voir à visage découvert leurs pères, leurs maris, leurs frères, leurs beaux-frères, leurs oncles et leurs neveux. J'ai toutefois constaté, avec un certain étonnement, que des jeunes gens se tenaient quelquefois dans la même pièce que leurs jeunes cousines. Il est vrai qu'ils n'étaient, pour ainsi dire, que des enfants, mais on ne change guère en deux ou trois ans, et, s'ils venaient à s'épouser, on pourrait affirmer qu'ils se connaissaient d'avance. C'était, il faut en convenir, dans des occasions exceptionnelles que j'ai constaté ce fait, qui n'en était pas moins une transgression formelle aux coutumes du pays. Ne faut-il pas y voir la preuve que les usages français ont, malgré tout, pénétré à travers les hautes murailles des maisons arabes? On ne saurait trop se réjouir, d'ailleurs, si un peu moins de sévérité permettait aux jeunes gens de choisir leurs fiancées. Le prophète a dit lui-même à l'un de ses disciples qui allait se marier : « Voyez la jeune fille, afin de vous assurer d'avance de la satisfaction que

vous aurez à vivre ensemble. » Les sages du pays en ont, par la suite, décidé autrement. Il est heureusement plus rare aujourd'hui que par le passé de voir de pures convenances de fortune ou de famille décider les parents à marier entre eux des enfants en bas âge. Il est vrai qu'à l'imitation de ce qui se passait en France sous l'ancien régime, on les séparait jusqu'au jour où leur réunion devenait raisonnable. En vertu de la loi arabe, le père a le droit de marier son enfant encore mineur sans son consentement, et sans qu'il puisse réclamer plus tard contre cet acte de l'autorité paternelle. Au cas seulement où le mari aurait contracté avec les années des habitudes d'ivrognerie, la jeune fille est autorisée à faire rompre son mariage. Quant aux enfants majeurs, fils ou filles, le père ne peut les marier qu'avec leur consentement.

Le musulman, qui d'ordinaire épouse une jeune fille qu'il n'a jamais vue, serait trop exposé à une union malheureuse et mal assortie, si le divorce ne venait rendre la liberté aux époux. On ne peut l'invoquer que dans des cas très graves et avec l'autorisation du kadi, auquel toutes les raisons de la demande sont données et affirmées par témoins.

Les mariages sont le plus souvent préparés entre les mères des jeunes gens. Voici à peu près comme les choses se passent. L'une sait que le fils de son amie est riche et beau ; l'autre, que la jeune fille est

douce et jouit d'une bonne santé. La mère du jeune homme en parle à son fils; elle lui dit qu'elle a vu la jeune fille, qu'elle semble devoir lui convenir; elle lui fait une description de sa personne et de sa manière d'être dans son intérieur. Les pères sont alors informés de ces ouvertures, et, s'ils approuvent, ils s'occupent des arrangements matériels à prendre, des questions d'intérêts et de la corbeille. On sait qu'en Afrique c'est le jeune homme qui doit donner une somme d'argent aux parents de la jeune fille, et cette somme est tout à fait indépendante de l'importance de sa fortune; elle est plutôt considérée comme un signe de la prise de possession, car elle ne dépasse généralement pas deux cents francs. Les filles, d'après les lois du pays, ont droit à une certaine part dans l'héritage de leurs parents.

J'ai trouvé un triste exemple de l'imprévoyance des parents arabes. Une mère s'étant fiée entièrement à ce qu'une de ses amies lui avait raconté des agréments d'une jeune fille et n'ayant pas cru nécessaire de juger par elle-même de la vérité des assurances qui lui avaient été données, laissa le mariage s'arranger. Le jour de la cérémonie venu, le futur époux s'avança, suivant l'usage, vers sa fiancée, accompagné des vieillards de la famille; ses yeux se portèrent tout d'abord, comme il est aisé de le deviner, sur celle qui allait devenir la com-

pagne de sa vie ; mais le second regard fut un regard de reproche adressé à la mère, dont le visage trahissait également la plus grande consternation. Sur une espèce de trône était assise une créature aux petits yeux, au teint blafard, aux traits bouffis, aux lèvres pâles. Sa triste personne paraissait peu en harmonie avec ses vêtements lamés d'or, son diadème et ses colliers de perles mêlées de pierreries. Il était trop tard pour reculer. Le mariage eut lieu ; mais, un an après, la déplorable santé de la jeune fille fut, de l'accord même de sa famille, une raison sérieuse de divorce, et la mère du malheureux mari s'occupa, cette fois, de lui chercher avec plus de soin une nouvelle épouse.

Les préliminaires du mariage arabe sont assez mystérieux et ne manquent pas de solennité. Quelquefois, en se promenant le soir, vers neuf heures, dans la ville de Constantine, lorsque les petites rues sont plongées dans une obscurité à peine combattue de loin en loin par de rares lanternes accrochées à la muraille, l'oreille est tout à coup frappée par les sons lointains d'une musique étrange. Peu à peu, cet orchestre bizarre se rapproche et l'on voit s'avancer au tournant d'une sombre ruelle une vive lumière. On distingue alors trois ou quatre musiciens arabes jouant de la flûte, du tambour de basque, ou pinçant les cordes d'une *guzla* ou guitare au long manche. Une multitude d'enfants les entourent

quelques-uns de bonne famille, mêlés pour l'occasion aux gamins de la rue, font entendre le cri à la fois harmonieux et strident de *you-you*, qui représente en Algérie le *hurrah* des Anglais. Derrière vient un serviteur qui tient à deux mains un candélabre en bois peint, contenant une vingtaine de bougies placées en spirales et ornées de papier de couleur découpé. Après lui s'avance lentement une mule menée en laisse par deux serviteurs et portant sur son dos un palanquin très hermétiquement fermé et couvert d'une étoffe rouge. A chaque pas de la mule, le plancher du palanquin fait entendre un bruit sourd en se choquant contre les harnais qui le retiennent. Autour de ce mystérieux objet et marchant en longue file, viennent les parents et les amis des mariés. Tous tiennent à la main une jolie lanterne arabe avec des pendeloques de cuivre. Ces petites lumières qui s'agitent donnent de la gaieté au cortège. Arrivé devant la maison du futur époux, tout le monde s'arrête, et les vieillards de la famille ouvrent les rideaux du palanquin qui contient la fiancée. La jeune fille en sort complètement voilée et enveloppée de son haïk. On la fait immédiatement passer dans un appartement qui ne renferme que des femmes réunies d'avance pour l'attendre. La fiancée est dans ses vêtements de tous les jours. Il est d'usage que sa mère et ses amies la revêtent de

tout ce qu'on a trouvé de plus beau dans la corbeille, et, parée comme une châsse, on la place au milieu d'une des chambres de la maison. Le fiancé est alors averti. Il arrive, s'approche d'elle, accompagné de ses parents les plus âgés et d'un imam ou d'un mokhadem de la mosquée. Le prêtre récite alors la belle prière du mariage musulman, qui a tant de rapports avec la prière du mariage chrétien.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, maître de l'univers et du jugement dernier. Toi que nous adorons, sois-nous en aide; louange à toi, Dieu unique, que ta grâce soit répandue sur notre seigneur et notre maître Mohamet, dernier des prophètes, et envoyé de Dieu. « Le mariage est indispen-» sable, » a-t-il dit. « Considérez Dieu, a-t-il ajouté, qui » vous donne la femme pour aide, laquelle ne doit » faire qu'un avec vous. » Soyez témoin, ô assemblée présente et assesseurs, qui remplissez les conditions exigées, que je donne en mariage M... à M..., qui l'a demandée, moyennant une dot telle qu'il est ordonné par la loi religieuse des musulmans. Que cette union soit bénie! qu'elle participe à toutes les prospérités et à une longue et heureuse vie! que les deux époux s'aiment et vivent en bonne harmonie! que Dieu leur accorde sa protection! qu'ils jouissent de la paix! que leurs enfants et petits-enfants les entourent! que leur existence soit douce! que tout prospère pour eux et qu'ils soient fidèles l'un à l'autre! »

Après quelques cérémonies emblématiques, comme de boire dans la main l'un de l'autre, le mariage est conclu et les familles se retirent. La jeune fille, pendant toute la semaine qui suit son mariage, doit passer la journée, habillée comme le jour de ses noces, assise dans une pièce où toutes les femmes viennent la regarder sans lui adresser la parole. Le mari ne doit pas paraître durant ces réceptions.

Un mariage, en Algérie, est une grande réjouissance pour les femmes qui y sont conviées. C'est avec une joie d'enfant qu'elles examinent les bijoux et les autres objets de la corbeille donnée à la fiancée. Pendant longtemps, elles en font un sujet de conversation entre amies. Leurs maris croient devoir aussi leur faire quelque présent en pareille occasion: c'est une robe neuve ou un voile qu'ils prennent soin de choisir eux-mêmes avec la plus grande attention.

Fleurs écloses à midi et déjà fanées le soir, les femmes arabes perdent de bonne heure toute leur poésie. Que leur reste-t-il alors? une figure parcheminée, point de grâce, point de gaieté, et, en général, peu d'esprit. Affublées d'un laid turban en crêpe noir, elles se distraient en faisant des confitures. Il est rare, cependant, qu'elles perdent la dignité du maintien qui semble innée parmi cette race; mais il suffit de comparer une femme arabe de cinquante ans avec une femme française du même âge, pour

saisir aussitôt la supériorité de cette dernière. La femme française prend alors sa revanche; la jeunesse ne l'a point encore tout à fait abandonnée, il lui reste de la santé et même de la beauté, et, si à son esprit naturel se joignent une instruction sérieuse et quelques talents, elle pourra exercer encore une véritable séduction. Les agréments de l'intelligence persistant à travers les années, ils remplacent, à un moment donné, la beauté disparue, et laissent même aux femmes âgées ce charme particulier qui les fait rechercher par les esprits délicats. Il n'est pas rare de voir dans les pays chrétiens de ces femmes qui savent, malgré la vieillesse, conserver leur influence dans la famille et qui, par leur expérience du monde, sont d'utiles conseillères pour leurs enfants et leurs petits-enfants groupés autour d'elles. Grâce au prestige qui accompagne toujours la noblesse du caractère et l'élégance de manières dont une femme aurait tort de jamais se départir, elle peut réunir chez elle un groupe nombreux d'hommes et de femmes distingués appliqués à remplir agréablement ses loisirs; et, si elle est bonne et charitable, elle sentira qu'elle est au fond de l'âme bénie par ceux auxquels elle vient activement en aide. Jusqu'au dernier jour, son humeur conservera ainsi l'empreinte d'une sérénité qui sera puisée dans la conscience du devoir accompli et du juste sentiment de sa propre valeur; et la fin d'une

vie si belle sera adoucie par l'affection et par le respect du mari qui aura vieilli à ses côtés.

Est-ce à dire que les maris arabes n'aiment leurs épouses qu'autant qu'elle sont jeunes? Il serait véritablement injuste de les accuser d'un pareil manque de cœur. Vers le déclin de leur vie, les Arabes ont, en général, pour leurs femmes un sentiment affectueux fondé d'abord sur l'habitude, et puis aussi sur le souvenir de ce qu'elles furent pendant leurs belles années. Si une femme a possédé les qualités qui rendent un mari heureux ; si, avec de la douceur, elle s'est montrée mère attentive, elle peut espérer conserver toujours une place particulière dans le cœur de son mari ; cependant elle ne saurait se flatter de tenir auprès de lui la place réservée aux épouses dans les intérieurs chrétiens. Il saura, du moins, la traiter toujours devant ses enfants de manière qu'ils ne puissent jamais oublier le respect qu'ils doivent à leur mère, surtout si ce sont des fils ; car, par une singulière anomalie, ce peuple qui apprécie si particulièrement le commerce des femmes, jusqu'à trouver dans leur amour pour elles l'oubli de ses maux, ne témoigne aucune joie à la naissance d'une fille. La venue d'un garçon est, au contraire, pour une famille arabe, l'occasion de grandes réjouissances, qui se traduisent le plus souvent par des coups de fusil tirés près de la maison de la jeune accouchée, dont tout ce bruit flatte agréablement l'orgueil. Parmi

les indigènes, ceux qui ont le cœur bien placé s'attachent cependant avec les années à tous leurs enfants indistinctement. J'ai connu un père de famille qui, après la mort d'une ravissante petite fille d'une dizaine d'années, était plongé dans une si profonde douleur, qu'un de ses amis, un Français, voulant lui offrir quelque consolation, lui dit que, « parmi ceux de sa nation, on regardait comme bienheureuse dans l'autre vie l'âme innocente d'un enfant, et qu'il devait, par conséquent, chercher dans cette pensée un apaisement à son chagrin ». Le père lui répondit en lui montrant un manuscrit arabe, ouvert en ce moment devant lui à la page où cette même pensée était exprimée.

Il est facile de comprendre que, chez un peuple pour lequel la guerre était jadis l'état à peu près habituel, la venue d'un fils, c'est-à-dire d'un soldat ou d'un chef, fût considérée comme un heureux événement : c'était un élément de puissance et une cause de force.

Le prophète, qui a tant aimé les femmes et qui, dans ses rapports avec elles, peut servir de modèle aux musulmans, ne manquait jamais, au retour de ses expéditions guerrières, de donner à sa fille Fatma des marques de sa tendresse. Il lui baisait chaque fois le front en disant qu'il sentait en elle comme un parfum du paradis. « Le baiser donné par l'enfant à sa mère, disait-il encore, égale en douceur

celui que l'on donnerait au seuil de la porte du ciel. » Les auteurs arabes racontent que, dans sa dernière maladie, sentant son mal augmenter et sachant que sa fin était proche, il fit venir Fatma. « Elle s'avança au milieu de la chambre avec cette majesté qui caractérisait la fille du prophète. Mahomet, la voyant s'approcher de son lit, s'inclina vers elle et lui dit : « O ma fille! sois la bienvenue. » Il la fit asseoir à ses côtés, lui parlant à l'oreille : « Fatma, » reprit-il, « Gabriel avait coutume de m'ap- » paraître une fois tous les ans ; il m'a visité deux » fois cette année. Je ne le reverrai plus qu'au mo- » ment où je partirai de ce monde. Cet instant n'est » pas éloigné. Je suis heureux de vous précéder ! » Fatma fondait en larmes. Mahomet, s'apercevant de l'impression qu'il avait faite sur son cœur, tâcha de la consoler : « Ma fille, » continua-t-il, « pourquoi » vous abandonner à la tristesse ? Ne devez-vous pas » vous réjouir d'être la princesse des femmes des » fidèles et la première de votre nation ? » Fatma sourit pour le rassurer, mais sa douleur n'en était cependant pas moins vive... »

Contrairement à la loi qu'il avait dictée aux musulmans, et par laquelle quatre femmes légitimes seulement leur étaient permises, le prophète en avait pour sa part épousé sept. De toutes ces femmes, excepté Myriam l'Égyptienne, dont il eut Ibrahim, qui mourut en bas âge, Khadidja fut la seule qui

lui donna des enfants. Il en eut quatre fils qui moururent peu après leur naissance, et quatre filles, dont Fatma fut toujours la préférée. Elles furent toutes mariées, mais Fatma seule lui survécut.

Chacune des femmes de Mahomet avait sa maison particulière, et pour éviter toute discussion, il ne manquait jamais de partager également entre elles les sept jours de la semaine. « Se sentant gravement atteint par la maladie, racontent ses historiens, il rassembla ses épouses et leur demanda la permission de passer ses derniers moments chez l'une d'elles. Toutes allèrent au-devant de ses vœux, et la maison de la tendre Aïsha lui fut désignée. Il s'y fit transporter sur-le-champ. Aïsha fut ainsi la dépositaire des dernières paroles du prophète, et les dicta scrupuleusement, avec le récit de sa fin exaltée, aux fidèles disciples qu'il laissait après lui :

« Lorsque commença son agonie, » disait-elle, « j'é-
» tais assise près de lui. Sa tête reposait sur mes
» genoux. Il s'évanouit ; mais bientôt, reprenant ses
» sens, il rouvrit les yeux et les fixa vers le toit de
» la maison; ses paupières étaient immobiles. Je l'en-
» tendis prononcer d'une voix faible ces mots :
» *Avec les habitants des cieux !* Je compris alors
» qu'il avait choisi le séjour éternel. Le cœur brisé
» de douleur, je lui serrai la main et je l'entendis
» encore répéter ce verset : — « Tels sont, entre les
» fils d'Adam, de Noé, d'Abraham et d'Ismaël, les

» prophètes que Dieu combla de ses grâces. Il les a
» choisis parmi ceux qu'il a éclairés du flambeau
» de la foi. Lorsqu'on leur récitait les merveilles du
» miséricordieux, le front prosterné, les yeux bai-
» gnés de larmes, ils adoraient sa majesté suprême.»
» Il rendit l'âme en prononçant ces derniers mots.
« — Alors, » continua Aïsha, « je posai sa tête sur un
» coussin, je me frappai la poitrine, je me meurtris
» le visage en poussant de longs gémissements et les
» autres épouses partagèrent ma douleur, remplissant
» l'air de leurs cris lugubres et déchirant leurs
» vêtements. » Lorsque les funérailles furent achevées, raconte toujours la tradition, Fatma, la fille chérie du prophète, vint pleurer sur sa tombe, baisant la poussière qui se trouvait alentour. Elle ne put survivre à sa douleur et mourut quelques mois après son père.

Aïsha, l'épouse non moins inconsolable, resta renfermée chez elle, s'abandonnant à d'amers regrets. Sofia, la tante de Mahomet, douée d'une âme plus forte, se résolut à venir la trouver pour relever par des paroles nobles et élevées, dont on a conservé le texte, son courage abattu. Elle réussit à calmer cette inconsolable douleur en lui représentant que Dieu était toujours au milieu d'eux, et que le prophète, de son séjour de délices, continuait à veiller sur elle.

On voit par ce récit combien le prophète fut regretté par sa fille et par ses femmes. Pour qu'il en

ait été ainsi, il faut admettre qu'elles étaient heureuses de ses soins et de son affection. Il avait également à leurs yeux le prestige d'une grande gloire et d'une mission sublime.

Nous avons essayé de démontrer que les femmes, dans les familles opulentes de l'Algérie, n'étaient pas fort à plaindre. Nous ne saurions en dire autant des femmes de la petite bourgeoisie arabe. Les soucis matériels ne leur sont point épargnés. L'argent est rare dans ces intérieurs où, quelque désir qu'il en ait, le mari ne trouve généralement pas l'emploi de son intelligence. Il doit s'estimer fort heureux s'il obtient une place d'intendant dans une grande famille, ou de surveillant dans une exploitation agricole. Il peut devenir *bachamar* ou chef de la corporation des muletiers, ou bien encore directeur d'un *fondouk* ou bazar. Mais toutes ces professions se rencontrent surtout dans les grands centres. Si pareille bonne fortune lui arrive, il n'a guère lieu d'espérer pour chacun de ses fils une semblable situation. Voilà donc des jeunes gens, oisifs malgré eux, prenant des habitudes de paresse et restant forcément toute leur vie à charge à leur père, dont ils voient les ressources diminuer peu à peu, à mesure que leur famille augmente. Le commerce n'entre pas dans les aptitudes des Arabes, excepté chez ceux de la tribu des M'zabites. Dans ces intérieurs, plus que modestes, les femmes n'ont point de servan-

tes qui partagent avec elles les soins à donner au ménage. Ce sont elles seules qui préparent le couscoussou, l'unique plat du repas que les hommes de la maison viennent prendre deux fois par jour. Il est vrai que ces femmes, mettant leurs ressources en commun, s'entr'aident mutuellement. On voit souvent plusieurs générations se grouper sous le même toit. Les femmes les plus âgées ont pour mission d'aller au marché acheter les provisions ; leurs formes amaigries se dessinent sous les plis de leurs haïks de cotonnade bleue. Le voile ne laisse pas deviner leur visage, mais leur pas chancelant ne permet aucun doute sur le nombre de leurs années. Les soins continuels que nécessitent les enfants en bas âge, auxquels viennent s'ajouter les occupations quotidiennes d'un intérieur nombreux et pauvre, forment un poids accablant sous lequel s'inclinent avec résignation ces femmes nées pour un meilleur sort. Leur horizon, jusqu'à la mort, se bornera aux quatre murs d'une petite maison encombrée d'habitants. En France, bien des femmes ont aussi une vie laborieuse et étroite, toute remplie par des travaux sans intérêt; mais vient quelquefois un moment où, libres de leurs entraves, elles vont respirer durant quelques heures un air pur et renouvelé. Dans nos villes et dans nos campagnes, on rencontre fréquemment, le dimanche, des familles de bourgeois ou d'ouvriers qui oublient un moment, sous l'action

d'une liberté relative, les soucis et les fatigues de toute la semaine. Les femmes, distraites par un spectacle différent de celui qu'elles ont habituellement sous les yeux, reprennent ensuite avec plus de courage leur chaîne de chaque jour.

Le cadre étroit où végète tristement cette portion de la population arabe qui habite les villes s'élargit pour les femmes de la campagne. On a souvent dit que la femme du peuple, chez les Arabes, était traitée à l'égal d'une bête de somme et chargée des plus rudes travaux. Ceux qui répètent ce lieu commun ne se sont pas donné la peine de comparer son existence avec celle qui est faite à nos paysannes en France. Ces dernières prennent part, comme les hommes, à la culture de la terre, portent sur leurs épaules de pesants fardeaux, vont labourer les champs sous les pluies de l'automne et les récolter plus tard courbées sous les ardeurs d'un brûlant soleil d'été. Qui n'a rencontré l'hiver, dans nos forêts, des vieilles femmes se traînant péniblement sous le poids d'un fagot plus haut qu'elles, dont chaque brin a été ramassé avec effort? Je ne sache pas qu'une femme de la province de Constantine soit tenue d'en faire plus. Comme il faut, toutefois, rester dans la vérité, il est juste de convenir que les Arabes s'accordent plus de loisirs que nos paysans, et se gardent bien de prendre la plus lourde part du labeur quotidien; on les voit même quelquefois passer

sur les routes montés sur un âne, tandis que leurs femmes marchent péniblement à pied à leur suite.

Dans les beaux climats, on est peu difficile pour la maison qu'on habite. La plus grande partie des journées se passe en plein air. Quel palais pourrait rivaliser avec celui que Dieu a créé et dont il nous a donné la complète jouissance? Le *gourbi* n'est comparable qu'à la plus misérable chaumière de nos paysans du midi de la France. Il est le plus souvent placé soit en contre-bas d'une route, soit appuyé contre une colline qui l'abrite du vent. A peine peut-on s'y tenir debout et l'intérieur se compose d'une seule chambre divisée en deux par une natte. Une lucarne y laisse pénétrer un jour très faible; mais la porte, presque constamment ouverte, donne entrée à l'air et au soleil. Aucun étranger ne peut s'approcher d'une de ces réunions de chaumières sans exciter la défiance des hommes qui les habitent.

Quoique les femmes de cette classe aient la permission de sortir à visage découvert pour vaquer aux travaux extérieurs, les maris les surveillent cependant d'assez près. Lorsqu'elles vont laver du linge ou puiser de l'eau à la source du voisinage, elles ont le sentiment qu'un homme de leur tribu est posté quelque part en sentinelle. En général, le mari de l'une d'entre elles, en veillant pour son compte, fait la police pour tous ses compagnons.

Ayant conscience de cet espionnage, les femmes se garderaient bien de donner la moindre prise au soupçon. Il n'en est pas tout à fait de même pour les Arabes qui vivent sous la tente et sont appelés au loin par leur état. Ils viennent parfois camper aux abords des fermes dans lesquelles ils sont employés; d'autres fois auprès des pâturages où paissent leurs troupeaux. Leurs abris de toile sont groupés dans un espace restreint, afin d'être à portée de s'entr'aider s'il survenait un danger. Les uns séjournent au même endroit durant plusieurs saisons; d'autres changent de place fréquemment. Tout chef de famille qui réunit autour de sa tente celles de ses enfants, de ses proches et des serviteurs utiles à la communauté forme ce qu'on appelle un *douar;* mais il appartient en même temps à une tribu qui comprend un plus ou moins grand nombre de ces communautés. Les chefs réunis de ces différentes fractions composent la *djemâa* ou conseil, dépendant du kaïd nommé par le gouvernement. En Kabylie, on a introduit certaines différences dans cette organisation.

La vie sous la tente amène nécessairement un grand laisseraller dans les habitudes. Si l'on veut bien se rendre compte de la manière dont les tentes sont disposées, on verra qu'il est presque impossible qu'il en soit autrement. Si l'ouverture ménagée dans la tente pour en permettre l'entrée n'est pas

écartée, l'intérieur se trouve complètement obscur, et comme toute une famille se contente d'une seule pièce, coupée quelquefois par un simple rideau, on comprend que rien de ce qui se passe dans la tente durant la journée n'est caché aux yeux des passants. Qu'on se figure donc une douzaine de tentes rangées en cercle sur la montagne ou dans un champ, et toutes les personnes qui les habitent vivant dans une promiscuité presque complète, jeunes filles, jeunes femmes et jeunes gens, se voyant tout le long du jour, et l'on ne s'étonnera pas qu'aux assises, chaque année, la majorité des affaires qu'on a à juger soient fournies par des maris arabes, qui viennent d'eux-mêmes se constituer prisonniers, après avoir donné la mort à un rival. Ils sont toujours acquittés, s'ils fournissent des preuves suffisantes de la culpabilité de la victime.

Les grandes tribus nomades n'offrent que bien rarement l'exemple de semblables crimes. Voyageant en nombre considérable sous la conduite de chefs subalternes qui dépendent d'un kaïd, les Arabes nomades sont soumis à une organisation fixe. A certaines époques de l'année ils passent en masse du versant méridional de l'Atlas au versant septentrional, afin de procurer à leurs nombreux troupeaux des pâturages encore frais, lorsque les terribles chaleurs du sud ont desséché ceux dont ils jouissaient en hiver. Ils repassent la montagne

lorsque la verdure a reparu du côté du grand désert. Depuis des siècles ces mêmes évolutions se renouvellent périodiquement. Dans cette foule enrégimentée, le mystère n'est point possible ou du moins fort difficile.

Les femmes nomades se livrent à toutes sortes de travaux qui ne laissent pas que de rapporter quelque argent à leurs maris. Elles tissent des tapis à longue laine dont les riches couleurs, rouge foncé et bleu, vert olive et jaune pâle, s'harmonisent si bien et se fondent entre elles dans des dessins réguliers. De leurs mains sortent aussi ces beaux haïks moelleux, dont se parent les chefs indigènes et les femmes riches. De leurs doigts agiles elles font passer la navette à travers les fils tendus verticalement devant elles, et elles laissent à l'étoffe une sorte d'irrégularité qui ne manque pas de charme. Quand on a réuni une quantité suffisante de ces marchandises, une caravane se forme et les chameaux se mettent en route avec quelques hommes de la tribu pour porter les étoffes à Batna, à Constantine ou dans quelque autre ville qui leur sert de débouché. Deux ou trois des Arabes s'établissent dans un *fondouk* jusqu'à ce que tout soit vendu. Quelquefois encore ils cèdent leurs charges à des M'zabites, qui s'occupent alors d'en trouver le placement moyennant une commission.

Chez les femmes des classes inférieures de la pro-

vince de Constatine, si la beauté n'est pas générale, elle se rencontre parfois plus complète, plus parfaite même que chez les femmes d'Europe. Il m'a été donné d'en voir plusieurs qui auraient transporté d'admiration les peintres les plus difficiles. Un certain jour, entre autres, au moment où nous débouchions de la grande voûte sombre de Dar-el-Bey, nous nous trouvâmes en face d'une troupe de femmes conduites par un homme auquel elles semblaient obéir. Elles marchaient toutes avec rapidité, et revinrent sur leurs pas passant ainsi une seconde fois devant nous dans la rue de France. Nous nous demandions d'où elles pouvaient être. Elles n'avaient pas le large turban noir, la robe bleue des nomades ; elles étaient habillées un peu différemment des femmes kabyles, quoiqu'elles fussent, comme elles, vêtues de toile blanche. Mais leur coiffure tenait le milieu entre le laid turban des Kabyles et le grand turban des femmes du Sahara. Nous avons fini par conjecturer qu'elles étaient de quelque village intermédiaire, peut-être d'El-Kantara, renommé pour la beauté de ses femmes, et que, venues avec une caravane jusqu'à Constantine, elles avaient eu la permission de visiter la ville sous la surveillance d'un homme de confiance de la tribu. Quelques-unes avaient un petit enfant suspendu sur le dos, dans le grand voile qui forme comme un manteau par derrière. La plupart étaient jolies, mais l'une d'entre

elles, qui s'était retournée au moment où elle passait à côté de nous pour parler à une de ses compagnes, nous laissa, on peut le dire, éblouies par sa beauté incomparable. Elle avait un teint blanc et transparent comme du marbre de Paros, un petit nez grec, des yeux qui s'harmonisaient avec son sourire comme ceux de la *Joconde* du Louvre, fins, doux, légèrement allongés et bordés d'une frange délicate de cils bruns, une petite bouche qui semblait dessinée avec le pinceau le plus délié, des lèvres teintées de rose, minces sans l'être trop, un menton et un bas de visage plus étroits que son large front du dessin le plus pur. Sa taille était moyenne ; on la devinait gracieuse sous les amples plis d'une sorte de peplum retenu sur les épaules par des agrafes d'argent ciselé. Elle n'avait eu recours à aucun fard pour rendre plus frappante une beauté dont elle semblait inconsciente.

La grande propriété que l'on aperçoit de la porte de la Brèche, dans la vallée du Hamma, avec sa belle verdure et son dôme blanc, appartient à une veuve de la famille d'un ancien bey et s'appelle, d'après son premier possesseur, Sallah-Bey. Là aussi nous avons vu une femme kabyle ravissante. Après avoir fait connaissance avec la maîtresse du lieu, munies d'une permission, nous avons pu nous y rendre. La beauté de l'endroit n'a pas trompé notre attente. Lorsque nous sommes descendues devant la vieille

grille qui en ferme l'entrée, une gracieuse jeune femme d'une vingtaine d'années sortait d'un gourbi de jardinier établi contre le mur extérieur. Elle avait ôté son turban, et son visage, complètement dégagé des draperies de coton dont les femmes de sa province enveloppent habituellement leur tête, se montrait avec ses agréables contours. Son bras nu bien dessiné soutenait sur son épaule l'amphore de grès classique. On pouvait dire que son type charmant était oriental, quoiqu'il n'eût pas ce que l'imagination se plaît à donner à toutes les figures de ces contrées, c'est-à-dire de grands yeux bordés de longs cils noirs. Ceux de cette femme étaient cependant longs et doux, mais sans rien d'extraordinaire. Le principal agrément de cette jolie figure consistait dans la bouche, qui avait un *je ne sais quoi* qu'on ne saurait décrire, mais qui est absolument étranger aux races du Nord. Pendant que nous passions, elle s'était arrêtée, prenant, sans le savoir, une pose de statue. C'était un avant-goût du paysage si oriental dont nous allions jouir.

En entrant dans le vaste jardin de Sallah-Bey, on suit d'abord un petit sentier entre deux haies. Celle de droite est dominée par des orangers tout couverts de fleurs en cette saison. Nous arrivâmes bientôt à une maison dont l'aspect est assez délabré. La porte donne dans une cour carrée, l'habitation en occupe un des côtés. Les fenêtres, garnies de barreaux en

fer, ouvrent à l'extérieur sur une grande piscine en maçonnerie, aujourd'hui complètement à sec. Elle était, dans l'origine, remplie par l'eau d'une source chaude, qui coule à une petite distance et que les Romains avaient jadis utilisée pour des bains publics. Les conduits qui laissaient passer l'eau dans le bassin turc sont maintenant obstrués par la terre qui s'y est amoncelée depuis tant de siècles. Cherchant une issue, l'eau a fini par former un large ruisseau qui serpente à travers la propriété et conserve encore, après vingt mètres de parcours, une certaine chaleur. En avançant dans l'allée, nous laissons la maison à gauche, et, tout à coup, nous trouvons devant nous un bois d'oliviers séculaires dont les troncs énormes sont recouverts de cette écorce inégale que l'on dirait tordue par la main des géants. Lorsque nous y pénétrons, le soleil filtre, à travers leurs petites feuilles allongées et leurs légers rameaux, parsemant la terre de paillettes d'or. Des vignes d'une grosseur extraordinaire avaient l'air de grands serpents qui s'élançaient le long des branches, passant de l'une à l'autre avec des formes bizarres. Des grappes de raisin, dignes de la terre promise, mêlaient leur couleur ambrée aux petites olives vertes. Quoique nous fussions curieuses de connaître le reste du jardin, il nous coûtait de nous arracher au charme de l'ombre douce de ces vieux arbres. Nous y étions seules, le

silence n'était troublé que par le bourdonnement des abeilles qui cherchaient leur butin dans des enclos pleins de soleil, et par les aboiements de quelques chiens kabyles qui gardaient le village formé par les gourbis des jardiniers sur la lisière du bois. Nous avons, cependant, poursuivi notre promenade. La variété des cultures et la diversité des aspects sont alors venus nous donner encore de nouvelles surprises. Nous avons jeté les yeux en passant sur un grand verger planté de cerisiers sous lesquels s'étendaient des planches de légumes. Nous étions attirées par la vue d'une vaste étendue de terrain parsemée de grenadiers entre lesquels se balançaient des lianes de clématites odorantes, semblables à celles que nous cultivons dans nos jardins de France. Elles venaient là à l'état sauvage et embaumaient l'air de leur odeur de miel, mariant leurs fleurs blanches aux fleurs rouges des grenadiers. Plus loin s'élevaient les gigantesques feuilles des aloès qui formaient la clôture de la propriété. En regardant du côté de l'ouest, nous avons vu que nous étions comme sur une sorte de promontoire dominant la vallée. Au loin s'élevaient les fines crêtes des montagnes de l'Atlas, et, montées sur une éminence, nous avons pu promener nos regards sur le panorama qui s'étendait devant nos yeux de l'autre côté de la vallée. Au midi, les verts bosquets de Sidi-M'cid remplissaient les creux des

collines, et, à l'est, la ville de Constantine, perchée sur la roche carrée, montrait sa masse lourde. Nous nous étions arrêtées si longtemps à contempler toutes les beautés du paysage que l'heure du retour avait sonné avant que nous eussions fait le tour complet de la plate-forme naturelle sur laquelle s'épanouit la végétation méridionale de Sallah-Bey. C'est pourquoi nous y sommes revenues avec l'intention d'y passer quelques bons moments à peindre certains aspects qui nous avaient particulièrement frappées la première fois.

La route qui mène à Sallah-Bey est, au début, la même que celle qui conduit à la vallée du Hamma. On la quitte toutefois quand on arrive au pont d'Aumale; le pont traversé, on prend la route d'Aïn-Kerma. Quelques bois de grenadiers se présentent d'abord, puis, au-delà, des montagnes ravinées par les pluies de l'hiver, et dont toute végétation est absente. Aux approches de la propriété le paysage devient de plus en plus riant. Un ruisseau d'eau vive borde le chemin et pénètre dans la partie de Sallah-Bey qui regarde l'est. Au pied de la belle masse verte formée par des mûriers énormes qui emplissent cette portion du jardin, une source fraîche filtre à travers les rochers dans un creux où ne pénètre guère le soleil. Les parois de cette petite grotte sont toutes tapissées de fines fougères. Les Arabes qui passent

s'arrêtent souvent en cet endroit pour faire boire leurs montures, ânes ou chevaux, et pour se désaltérer eux-mêmes. Nous avons suivi le cours d'eau avec l'idée qu'il nous conduirait vers une ouverture de la haie d'arbustes épineux qui fermait le jardin en cet endroit. L'idée était bonne et nous trouvâmes en effet l'entrée de l'enclos planté de mûriers dont nous avions de loin admiré la grosseur. C'était la saison où leurs fruits noirs sont en pleine maturité. Quelques Kabyles, vêtus de leurs simples tuniques, étaient montés sur les branches les plus fortes et les secouaient, tandis qu'une jeune fille d'une quinzaine d'années et plusieurs jeunes garçons tenaient au-dessous, par les coins, une grande pièce de toile destinée à recevoir les mûres qui tombaient. Assises à terre, nous contemplions cette idylle tout en dessinant. La ville lointaine de Constantine, dont les couleurs étaient empruntées aux tons les plus chauds, nous fournissait un sujet d'étude intéressant. L'échancrure formée par le ravin qui sépare la ville de la montagne voisine était indiquée, à cette distance, par une bande d'ombre d'un bleu foncé parfaitement franc. Je n'ai vu que là cet effet singulier. Notre attention était souvent distraite par les Arabes qui, sans franchir la haie, demandaient à acheter les mûres qu'ils avaient aperçues en passant ; elles leur étaient portées dans un petit vase de grès, ils les mangeaient sur place tout en causant gaiement entr

eux, puis ils rendaient le vase, payaient les quelques centimes qu'ils devaient et reprenaient leur voyage. Du tertre où nous étions placées, nous pouvions suivre la marche rapide d'un énorme nuage de sirocco qui, franchissant la vallée sans s'arrêter, allait s'abattre sur Constantine.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une masse de poussière s'élevait sur la ville. De loin cette poussière ressemblait, à s'y méprendre, à de la fumée blanche et légère. Quelques instants encore et Constantine semblait être la proie d'un incendie. Autour de nous l'air était resté pur et aucune brise n'agitait les feuilles. Une heure plus tard, à notre retour dans la ville, les traces de cette trombe de poussière étaient encore visibles. La place de la Brèche, généralement si animée dans l'après-midi, était complètement déserte. Les habitués des cafés, d'ordinaire assis au dehors, s'étaient tous renfermés à l'intérieur, et les fenêtres des maisons étaient soigneusement closes.

Nos deux courses à Sallah-Bey nous avaient permis de connaître certaines portions de la propriété ; il nous restait encore à voir la *koubba* ou tombeau d'un marabout, et les bains romains. Nous avons attendu une température favorable et nous nous sommes dirigées une troisième fois vers notre promenade favorite. Les monuments qui étaient le but de cette course se trouvent placés en dehors des

murs, tout en faisant cependant partie de Sallah-Bey. Pour nous y rendre, il fallait passer devant la grille du jardin. Nous ne pouvions résister au plaisir de la franchir. On faisait ce jour-là la récolte de la fleur d'oranger. Nous avions dans notre compagnie notre ami l'interprète. Il fit venir le cheik du petit village de Sallah-Bey, un vieil Arabe qui avait fait le voyage de la Mecque, et lui demanda de nous faire cueillir un bouquet de ces fleurs. Le cheik, avec toute l'hospitalité de sa race, nous dit, par l'intermédiaire de notre ami, que s'il avait été averti d'avance de notre venue, il nous aurait fait préparer le couscoussou.

Le saint arabe, dont le tombeau attire en ce lieu une foule de pèlerins, est enterré sous le dôme blanc traditionnel, appelé *koubba* en Algérie. L'adjonction de plusieurs bâtiments fait de cette koubba une assez grande construction. Lorsque nous nous fûmes approchées pour entrer dans ce lieu vénéré des Arabes, nous eûmes la surprise de voir une foule singulière et d'entendre plus distinctement les sons d'une musique qui de loin nous avait paru étrange. Ce jour était sans doute une solennité pour les nègres, car ils avaient choisi la plate-forme qui s'étend devant la koubba pour s'y réjouir en exécutant une danse guerrière de leur pays. Des hommes et des femmes d'un noir d'ébène tournaient en rond, sautant très haut, et se retournaient ensuite en bran-

dissant ce qui, dans le centre de l'Afrique, aurait été des armes, mais qui n'était, dans ce milieu pacifique, que des bâtons et des longues cuillers à couscoussou. D'autres nègres agitaient de grosses castagnettes, ou tapaient sur d'énormes tambours. Nous n'étions pas tentées de nous approcher de trop près de cette foule qui ruisselait de sueur. Un groupe de femmes préparaient un peu plus loin le repas. Le premier beau nègre qui se fût encore offert à ma vue depuis que j'étais en Algérie s'avança alors vers nous, drapé dans le costume blanc des Arabes. Il nous proposa, dans sa langue, de venir voir la danse. Pendant ce temps-là son fils, jeune enfant d'une huitaine d'années, grimpait après lui comme aurait fait un petit singe.

La koubba de Sallah-Bey n'étant pas à une trop grande distance de Constantine, on la choisit volontiers comme but de promenade. Le jour où nous y fûmes, plusieurs familles de la petite bourgeoisie arabe s'y étaient rendues. La vieille gardienne du tombeau nous introduisit dans la chapelle, dont le cercueil du saint occupe le milieu. La légende raconte qu'aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, on vit son âme s'envoler vers les cieux sous la forme d'un corbeau. Le cercueil était recouvert d'un drap de soie verte et des bannières rouges étaient plantées alentour avec des cierges que la piété des fidèles y avait déposés. Une forte odeur d'encens

remplissait la chambre. A côté du bâtiment réservé exclusivement au marabout, une enceinte sert de lieu de repos pour les pèlerins. Cette cour est entourée de compartiments dans lesquels chaque famille s'installe pour quelques heures. On tend, devant l'ouverture, une corde sur laquelle on jette une couverture, et, de cette façon, chacun est parfaitement chez soi. Les femmes se trouvent cachées aux regards. Des petites filles jouaient ensemble dans cette cour quand nous l'avons traversée. La vieille femme qui nous conduisait nous fit ensuite entrer dans une grande salle ressemblant assez à une grange, et nous montra les tombes des gens vénérables qui avaient obtenu d'être enterrés dans le voisinage du saint. Quelques-uns étaient des membres de la famille Sallah-Bey; d'autres de vieux et fidèles serviteurs auxquels on avait accordé cette satisfaction. Un Arabe assez jeune, sa femme et un enfant étaient assis à terre près d'une des tombes et mangeaient du couscoussou. Ainsi que je l'ai déjà dit, les femmes arabes de cette classe ne sortent guère de chez elles; mais, comme on le voit, il y a des exceptions. Dans ces occasions, elles se voilent le visage et vont à pied, soit de très bonne heure, soit fort tard, lorsque la nuit est à peu près venue.

Devant cette maison s'étend une sorte de terrasse qui domine une source d'une eau abondante et chaude. Une solide construction romaine, ayant la

forme de deux voûtes, sert d'abri pour les baigneurs. Après avoir rempli un bassin naturel placé devant ces chambres en pierre, l'eau devient un ruisseau qui s'engage, à quelques mètres de là, sous le mur d'enceinte de la propriété. C'est celui qui traverse le jardin et qui emplissait autrefois la piscine de la maison du bey. Le parapet qui soutient le terrain autour des bains est fait avec des morceaux de granit brun et bleu, qui font ressortir encore la blancheur de la koubba, dont ils forment comme le piédestal. Un Arabe a eu l'esprit d'installer un petit café dans cet endroit, où les voyageurs s'arrêtent encore aujourd'hui en assez grand nombre pour se baigner ou pour prier.

1er août. — L'intérêt éveillé par les curiosités diverses de Constantine et de ses environs trouve à chaque instant un nouvel aliment. Non seulement Sallah-Bey est, sous ce rapport, pour ainsi dire inépuisable; mais la promenade de la Pépinière varie aussi par les routes différentes qu'on peut prendre pour s'y rendre. Un des chemins les plus intéressants pour un étranger, c'est celui qui côtoie le ravin entre la pointe de Sidi-Rached et le pont d'El-Kantara. De là on voit pleinement la hauteur inaccessible du rocher; là aussi la ville offre l'aspect le plus véritablement arabe. Les maisons s'étagent sur le plan légèrement incliné du terrain et n'offrent aux regards que leurs murailles très blanches, percées de

lucarnes. De ce côté le rocher est parfaitement rouge, mais il ne faut pas croire que ce soit la couleur naturelle de la pierre. Plusieurs teinturiers de maroquin ou *filali*, qui ont leurs ateliers en cet endroit, déversent continuellement dans le ravin leurs seaux pleins de l'eau qui a servi à donner cette belle couleur aux peaux de chèvre. La roche subit ainsi elle-même cette teinture. Le grand usage que l'on fait en Algérie de ces peaux de maroquin, soit pour les chaussures, soit pour les *jébirah*, soit pour les selles et les harnais des chevaux, engage les Arabes à entretenir de nombreux troupeaux de chèvres. Ils se nourrissent de leur chair pendant l'hiver et se débarrassent avantageusement de la peau quand vient le printemps.

C'est au pont d'El-Kantara qu'il faut s'arrêter pour contempler un spectacle saisissant dont on ne peut jamais se lasser. En cet endroit le bloc de rocher de Constantine n'est séparé de la montagne voisine que par une échancrure étroite et profonde. Au travers de cette colossale coupure, qui laisse passer l'eau du torrent, on aperçoit dans un lointain bleu et vaporeux les montagnes élancées du Djurdjura. Les deux parois de roches qui servent de cadre à ce paysage sont, au contraire, toujours d'une couleur très chaude; le matin, un des côtés est orange et l'autre noir, et le soir ils ont fait un échange, et celui qui était orange devient noir. L'en-

semble est empreint d'une grandeur imposante. Au sommet de la montagne, séparée de la ville par cette large fente, s'élève un vaste bâtiment dont la moitié seulement est achevée. Il porte le nom de collège franco-arabe. On y enseigne les mathématiques et les humanités à des fils de colons et à de jeunes indigènes. Parmi ces derniers, quelques-uns sortent de là pour devenir interprètes, d'autres pour suivre des cours de médecine ou de science vétérinaire. Un petit nombre poussent leur ambition jusqu'à passer de là dans les écoles spéciales afin de concourir à l'école de Saint-Cyr, et enfin le plus grand nombre pour rentrer dans leurs familles, où ils espèrent, grâce à leur connaissance de la langue française, devenir un jour kaïds. Mais, depuis que le gouverneur général a restreint les kaïdats, le désir de s'instruire a fort diminué chez les Arabes. On parle de transformer ces bâtiments situés en bon air en hôpital civil, et de transporter le collège dans le centre de la ville.

La montagne du collège est charmante jusqu'au mois de juillet; son penchant est couvert des plus jolies fleurs et des graminées les plus délicates. En quelques minutes on en a cueilli d'énormes gerbes qu'on croirait provenir de l'un de nos jardins soignés de France ; ce sont de grandes mauves violettes et des althéas roses, des iris jaunes et des iris bleus, des chrysanthèmes, des scorsonères, des ni-

gelles, des cédums et tant d'autres espèces brillantes [1].

Du collège la vue embrasse un immense amphithéâtre: d'un côté c'est la vallée du Hamma, les bains et les bosquets de Sidi-M'cid. Un peu au-dessous, c'est l'angle de la ville sur lequel s'élève la casbah ou caserne d'infanterie, dont le jardin en terrasse domine le ravin à l'endroit des admirables chutes du Rummel ; d'un autre côté, la route poudreuse du désert et les montagnes tronquées de cette partie de l'horizon ; non loin la petite montagne du Mansourah, qui, dans quelques années, sera couverte d'un bois de sapins qu'on a planté depuis peu et qui laisse encore parfaitement à découvert les tombes de plusieurs officiers français tués pendant le siège de Constantine. On a derrière soi une montagne plus élevée dont les flancs sont chargés de figuiers de Barbarie. C'est là que les enfants des familles arabes pauvres viennent, en cette saison, chercher le fruit nourrissant qu'ils vendent dans les rues.

1. Voici les noms scientifiques de certaines fleurs cueillies aux environs de Constantine entre mai et juillet: Nigelle hispanica, cedum cœruleum, iris joncea, gradiolus communis, onobrichis, orobus, hedysarum canararium, centaurea aurea, micropus bombicimus, scorgonera purpurea, heramthemum inapartum, catananche cœrulea, chrisanthemum caronarium, buphthalmum spinosum, plombago europea.

Graminées: Hagurus ovatus, melica celiata, briga maxima, agilops ovata, bromus rubens, hordeum maxima.

Au mois d'août, il est plus prudent, quand on le peut, de rester chez soi vers le milieu du jour. Les matinées sont supportables jusqu'à une heure de l'après-midi, et le soleil perd un peu de son ardeur vers quatre heures. Le sirocco se fait plus souvent sentir que pendant le mois précédent. Lorsqu'on est logé dans un des quartiers animés de la ville, on a toujours des distractions amusantes sous les yeux. En regardant par la fenêtre, avant le déjeuner, je vois passer deux belles mules grises, couvertes, en guise de selle, de *frechïas* pliées. Sur chacune d'elles, un serviteur, fort proprement vêtu, tient devant lui un petit garçon de grande famille, les cheveux courts, coiffé d'une petite chechia rouge brodée d'or, et habillé d'une jolie veste et d'un pantalon bouffant en cachemire rose de Chine. C'est un petit tableau élégant et frais. Depuis quelques jours je remarquais une vieille femme couverte d'un haïk bleu, qui s'arrêtait immobile à peu de distance du jeune caouadji dont la boutique était en face de ma fenêtre. Elle attendait patiemment qu'il eût fini de servir ses clients. Pour lui, il ne semblait pas l'avoir aperçue; mais il paraît que ses petits yeux étaient plus perçants qu'ils n'en avaient l'air, car aussitôt sa tâche finie, il venait auprès d'elle. Aux quelques mots qu'elle lui disait à voix basse, il répondait par un léger signe de tête, après quoi elle se retirait. J'ai très justement con-

jecturé que c'était sa mère qui venait lui parler d'un mariage. Peu de temps après, il se mariait, en effet, et trouvait sans doute une bonne position, car nous l'avons rencontré depuis dans un autre quartier de la ville, tranquillement assis et portant sur ses épaules un grand burnous blanc. Je le regrette, il était plus pittoresque que son successeur, et le marchand de limonade ne vient plus s'asseoir devant le café pour jouer aux cartes avec lui. Cependant ses voisins les M'zabites ont toujours une nombreuse assemblée de chalands. Un jour que je regardais de leur côté, une femme du désert stationnait devant leurs boutiques, avec son mari, en train d'acheter quelque étoffe de peu de valeur. Son grand kaïk de laine noire était brodé en différents endroits de dessins en soie jaune qui représentaient, avec une extrême vérité, des objets de ménage : une paire de ciseaux, une échelle, une cuiller, et d'autres encore. Un M'zabite qui passait s'arrêta en manifestant la plus vive admiration ; je le vis qui demandait à cette femme si c'était bien elle qui l'avait orné de cette façon ; sur son affirmation, il lui en commanda plusieurs semblables. Pour indiquer que le marché était conclu, il lui tendit la main dans laquelle elle mit la sienne. Le M'zabite ne semblait pas trouver, toutefois, que le marché fût suffisamment terminé, car il ne lui lâchait pas la main, et le mari qui, jusque-là, s'était contenté de

regarder de loin, impatienté, à la fin, de ce manège, vint tirer sa femme par le bras et l'emmena rapidement. Ou je me trompe fort, ou elle n'aura pas la permission d'apporter elle-même le haïk au M'zabite.

Les M'zabites qui se partagent différentes branches de commerce en Algérie, sortent d'une race très différente de celle des Sahariens. Certains auteurs ont prétendu qu'ils avaient de grandes analogies avec les Berbers ou Kabyles ; mais je partagerais plutôt l'avis de ceux qui les font sortir d'une troisième source. Leurs traits comme toute leur personne ne peuvent être confondus avec le type éminemment noble des Arabes du désert. Fort laids en général, ils sont de plus marqués, dès l'enfance, d'une vulgarité qui leur est toute particulière. Le plus souvent très gros et mal bâtis, ils marchent en tenant leurs grands pieds en dehors. Tandis que le Saharien relève élégamment son burnous de la main gauche, tenant la droite toute prête à être posée sur son cœur en signe de salut, le M'zabite, au contraire, laisse ses larges mains ballantes à ses côtés. Il porte d'ailleurs rarement un burnous, et sa coiffure consiste simplement en une grande serviette de mousseline épaisse, retenue sur sa tête par une corde mince en poil de chameau. En hiver, il revêt une gandourah en grosse laine bleu foncé, à rayures formées de petits dessins réguliers de diver-

ses couleurs. Tout son être est bouffi et son teint est jaune. Cette grande différence de type entre le Saharien et le M'zabite a donné lieu de penser à quelques savants, qu'ils pourraient bien descendre des anciens Moabites échappés du Liban au temps des juges d'Israël, et qui, des bords du Jourdain, étaient venus chercher un refuge sur une terre plus hospitalière. Nous voyons dans l'Ancien Testament qu'alors l'obésité faisait déjà partie des signes qui caractérisaient cette race. En parlant d'Eglon, roi de Moab, on y raconte que Aod, le trouvant seul, s'approcha de lui : « J'ai à vous adresser une parole de la part de l'Éternel », lui dit-il. Aussitôt le roi se leva de son trône, et Aod ayant porté la main gauche à la dague qu'il avait du côté droit, la tira et la lui enfonça si avant dans le ventre, que la poignée y entra tout entière avec le fer et se trouva couverte par la grande quantité de graisse qui se rejoignit par-dessus. Aod ne retira pas la dague, mais, ayant donné le coup, il la laissa dans le corps. »

Loin de rencontrer dans les siècles suivants la paix qu'ils étaient venus chercher en Afrique, les M'zabites ou Moabites furent obligés de quitter les provinces du littoral qu'ils habitaient et de se former en confédération dans des villes fortifiées, entre Laghouat et Ouargla. Gardaïa, la plus belle et la plus considérable de ces villes, est entourée d'une

imposante forêt de 80,000 palmiers dattiers. L'oued Heça et l'oued M'zab arrosent cette oasis. Le climat en est salubre, et, chose singulière, quoique en plein désert, on n'y souffre guère de la chaleur. L'hiver y est même quelquefois assez rigoureux. Beni-Isquem, qui renferme 8,000 habitants, est celle des sept villes qui attire le plus la curiosité des étrangers. Elle est entourée de hautes murailles flanquées de grosses tours. La confédération des M'zabites, qui ne relève que d'elle-même, se gouverne par la *djemâa*, ou conseil, qui discute les affaires de la communauté. Elle a droit à la protection de la France, moyennant un léger tribut de 45,000 francs payés annuellement.

Le rite que suivent les M'zabites est considéré comme un schisme par les musulmans des autres parties de l'Algérie qui ne reconnaissent que le rite malekite. Les persécutions religieuses auxquelles ils furent en butte, en raison de cette dissidence, les tinrent longtemps dans une situation pénible et tout à fait à part. Un jour, l'heureuse idée leur vint de s'établir en confédération séparée. La France, en devenant maîtresse de leur pays, fit bien de respecter cette organisation qui satisfait tous les partis.

Les M'zabites sont gens de parole; c'est une qualité que tout le monde se plaît à leur reconnaître. Leur intelligence des affaires ne le cède en rien à

celle des israélites, avec lesquels ils rivalisent d'activité. Comme ils ne trouveraient pas dans leur pays limité l'emploi de cette faculté particulière, ils sont obligés d'émigrer vers d'autres centres pendant un certain temps. Toute leur ambition est d'amasser une petite fortune pour la rapporter ensuite dans leur foyer et vivre au milieu des leurs. Chacun d'eux choisit le commerce qui est en valeur dans la ville où il s'est établi. A Guelma, les M'zabites trafiquent des grains; à Constantine, ils sont, pour la plupart, épiciers ou marchands d'étoffes; et dans toutes les localités où il y a des bains maures, ce sont eux qui en font le service. Ils s'entendent mieux que d'autres au massage, spécialité qui n'est pas sans importance. Ils se lèguent, dit-on, de père en fils, cette tradition qui demande une certaine connaissance en anatomie. Les M'zabites se constituent généralement en corporation. Hors de leurs villes natales ils se regardent, jusqu'à un certain point, comme solidaires les uns des autres. On les voit se cotiser avec empressement pour tirer un compatriote d'embarras, ou pour payer les dettes qu'aurait laissées un des leurs en mourant. Ils ne sont point admis dans les mosquées des musulmans orthodoxes et se chargent eux-mêmes de l'enterrement de leurs coreligionnaires qui ont aussi une place à part dans les cimetières. J'ai vu un jour passer un de ces enterrements, et l'impression qui m'en est restée n'avait

rien que de fort triste. Ceux qui portaient le mort allaient grand train, comme font des gens qui n'ont pas un moment à perdre. Aucun chant religieux n'accompagnait le cortège. Les M'zabites trouvent, surtout depuis l'occupation française, à appliquer leurs facultés mercantiles. Assis flegmatiquement devant de petites boutiques, dans les rues de Constantine, ils attendent l'acheteur. Les mouchoirs de coton à carreaux de nuances vives sont pendus par un coin, tout autour de la devanture, afin d'attirer de loin le regard. Sur des planches, dans le fond de l'échoppe, sont rangées des piles de tuniques blanches et des gandourah d'indienne de fabrication française, que le Kabyle vient acheter pour sa femme, ou des voiles de mousseline à pois jaunes qui seront la parure de fête de Fatma. Rien ne lasse la patience du marchand qui, en général, ne demande qu'un prix raisonnable à ses compatriotes. Les belles étoffes portées par les Arabes riches s'achètent surtout chez les juifs. Quelques M'zabites gardent cependant dans les fondouks des dépôts de burnous fins et de haïks tissés par les femmes du désert. Dans ces fondouks, les marchands louent des cellules dans lesquelles ils empilent leurs marchandises, ne se réservant qu'une petite place pour s'étendre la nuit.

Dans les deux grands fondouks de Constantine où nous allions le plus souvent, nous pouvions observer la diversité des races qui habitent l'Algérie et leurs

différents caractères. Nous connaissions un vieux marchand arabe, d'une corpulence peu commune, qui s'asseyait habituellement à terre devant la cellule où ses marchandises étaient empilées. Il ne se serait pas dérangé pour tout l'or du monde. Lorsque nous lui demandions un burnous ou un haïk, il se penchait tout de son long pour atteindre avec la main l'objet demandé dans le fond de son étroit réduit. Il avait pour tout vêtement une tunique de calicot et un léger burnous. Il avait, du reste, l'air fort vénérable avec son large turban et sa longue barbe blanche. Pendant que nous débattions les conditions du marché avec lui, deux ou trois M'zabites venaient nous proposer des étoffes. S'ils n'avaient pas là celles que nous demandions, ils partaient d'un air affairé et allaient bouleverser les cellules occupées par des nomades qui les laissaient faire, bien assurés que rien ne leur serait soustrait. Des Tunisiens, que nous reconnaissions à leurs yeux perçants, à leur nez fin et à leur turban de couleur voyante, passaient à côté de nous d'un air dédaigneux, sachant très bien, cependant, qu'ils avaient dans leurs magasins ce que nous demandions. Parfois ils s'asseyaient à distance, regardant la scène sans y prendre part. Un ou deux Marocains, vêtus d'une tunique brune comme celle des franciscains, se joignaient à eux en parfaite communauté d'impression quant au fanatisme, mais beaucoup plus

attentifs à regarder la figure des Françaises. Les M'zabites revenaient chargés des choses qui pouvaient nous tenter, des tapis, des frechïas, des burnous du Djeridj, des haïks de soie fine ou de grosse laine blanche, des *meneuscha* ou éventails en paille tressée, ceux de Biskra ornés de découpures de marocain rouge, ceux de Tougourt avec un manche enjolivé de peintures, ceux de Sidi-Okba avec un roseau léger en guise de manche. Quelquefois fatiguées de la foule et du mouvement des M'zabites, nous achetions un objet que nous emportions précipitamment, laissant les gens ébahis. Le lendemain, un pauvre Biskris que nous avions surnommé *Chouïa*, parce que c'était le mot dout il se servait le plus souvent avec nous et qui veut dire *attendez*, venait nous proposer l'objet qui avait semblé attirer notre attention la veille au fondouk et sur lequel, s'il le vendait, lui revenait une petite commission. Ce pauvre homme n'était ni jeune ni beau. Grand et maigre comme le sont, en général, les Arabes des oasis, sa figure était une des plus tristes que j'eusse jamais vues, et son expression une des plus découragées. Plus heureux, cependant, que la plupart des Arabes de sa classe, il avait trouvé une industrie modeste qui lui permettait de vivre et lui procurait de temps à autre quelque argent. Hélas! du petit au grand, et chez tous les peuples, il y a des vies ainsi manquées et des êtres qui suivent

leur chemin au milieu de la foule indifférente. Ils sont pour eux-mêmes tout un monde de pensées et de peines ; ils ne tiennent pas sur cette terre plus de place qu'un grain de poussière agité en tous sens par le vent et qui disparaît ensuite sans laisser de trace.

Le marchand à la mode parmi les indigènes de Constantine est un israélite nommé Mardoché. Son magasin est installé rue de France, à côté de la cathédrale et dans la seule maison de la ville qui ait des arcades devant sa façade. Des Arabes de grandes familles viennent souvent s'y asseoir, sauf à rentrer à l'intérieur quand souffle le sirocco. Un jour que nous étions allées acheter chez lui une ceinture, nous fûmes étonnées de trouver huit ou dix Arabes en beaux burnous blancs, assis en cercle dans la boutique et causant entre eux. Ils se levèrent à notre entrée et se retirèrent discrètement, à l'exception de notre ami le jeune chef du désert, auquel nous demandâmes des conseils pour l'achat d'étoffes orientales. Rien de plus séduisant que ces satins brochés d'or, ces gazes blanches tissées de fils d'argent, ces belles ceintures de femme chatoyantes dont les franges sont des vrais chefs-d'œuvre de passementerie, ces longues écharpes de soie gros bleu et amarante ou mélangées de mille couleurs fondues en dessins d'une finesse inouïe et que les hommes roulent plusieurs fois autour de leur taille, les jolies soies minces, rose de chine ou bleu *tur-*

quoise, lamées de petits dessins d'or ou d'argent que les femmes riches portent dans le désert, parce que le lourd brocart serait trop pesant et trop chaud. Je regrette d'avoir à dire que la plupart de ces étoffes sont fabriquées en France. Mais il faut ajouter qu'elles sont des copies aussi exactes que possible des étoffes anciennes venues de Damas ou des Indes. On les obtient à meilleur compte sortant des machines françaises, et nos fabricants ne les livreraient pas à d'autres qu'à des marchands orientaux. C'est dans les villes du Midi que se fait cette fabrication, à Nîmes et à Lyon, et peut-être est-ce la tradition qui a conservé ce monopole à nos provinces méridionales? On sait que Philippe III ayant chassé de ses États les dernières familles musulmanes, restées jusque-là dans le royaume de Grenade, elles furent accueillies chez nous et s'y livrèreut à leur industrie nationale. Ce sont ces étrangers, maures ou arabes, qui fondèrent à Nîmes une fabrique de tapis dits *façon de Turquie*, qu'Henri IV établit plus tard au Louvre, puis ensuite à Chaillot, dans la maison de la Savonnerie. Ce genre oriental a pris aujourd'hui le nom de moquette, du nom de *Dimack* (Damas), dont, par corruption, on a fait *moke* et *mokette*.

Les soies souples dont les Arabes font usage pour leurs vestes et les crêpes dont les femmes font des manches, ainsi que les gandourah rayées de laine et de soie blanche avec broderies de couleur alentour,

s'achètent à Constantine dans de petites boutiques enclavées dans le mur extérieur de la mosquée de la rue Nationale. Ce sont des Tunisiens assez humanisés qui occupent ces cellules grandes ouvertes sur la rue. Les marchandises qu'ils débitent sont toutes parfumées par les flacons d'essences d'ambre, de rose ou de jasmin avec lesquels elles se sont trouvées en contact sur les tablettes. Au bord de la devanture, des piles de *tellis* du sud, ou sacs en laine de couleur qui se mettent des deux côtés du dos des mulets ou des ânes pour contenir leur charge, servent de sièges aux indigènes qui viennent s'entretenir avec le marchand. On trouve souvent ces Tunisiens disant leur chapelet. Ils continuent alors leurs prières sans se déranger et font signe à des jeunes gens de chercher l'objet demandé. Ces Tunisiens se sont toujours montrés obligeants pour nous. Ils nous permettaient de chercher nous-mêmes, dans les rayons de la boutique, ce qui pouvait nous convenir. Quelquefois même, ils nous ont procuré des étoffes qu'ils n'avaient pas chez eux. Ils ne se laissent pas marchander et préfèrent de beaucoup vendre moins à l'ennui de débattre un prix. Il n'en est pas de même des juifs qui laissent souvent partir l'acheteur, puis le rappellent en faisant chaque fois des concessions. Les israélites seront jusqu'à la fin des siècles traités en race maudite chez les musulmans. Le décret d'assimilation provenant d'un ministre leur coreligionnaire n'a

fait qu'augmenter l'éloignement qu'éprouvaient pour eux les indigènes et les a en même temps indisposés contre la France qui faisait en leur faveur un acte d'une si éclatante partialité.

A l'époque où ils étaient persécutés et chassés de plusieurs pays chrétiens, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal et même de la France, ce fut seulement chez les peuples musulmans qu'ils trouvèrent un asile sûr. Les musulmans ne les aimaient, cependant, pas plus alors qu'aujourd'hui ; mais ils se montrèrent à leur égard plus tolérants et plus justes. En échange de l'asile accordé, ils ne demandaient pas à ces bannis d'autre tribut que celui de leur intelligence pour les affaires. C'était leur droit et, de leur côté, les israélites y trouvaient leur compte. Il n'y a rien d'illégal dans les mille procédés qu'ils emploient pour s'approprier la fortune des Arabes. Les impôts, les contributions de guerre, les séquestres, obligent les Arabes, dont les revenus diminuent incessamment, d'avoir recours à des emprunts. L'israélite a des fonds toujours prêts pour ces occasions ; il devient le créancier de l'Arabe, et grâce au taux exorbitant de l'intérêt légal en Algérie, la dette prend en peu de temps les proportions d'une vraie fortune. L'israélite refuse alors le renouvellement du billet et fait saisir les terres et les maisons de son malheureux créancier. On voit ainsi souvent des fa-

milles arabes de trente personnes au moins passer en peu de temps de l'opulence à la plus affreuse misère. Je crois qu'il n'entrait pas dans les vues de la France, il y a quelques années, de ruiner les indigènes; il est donc difficile d'expliquer ce défaut de prévoyance à l'égard de sa colonie. Un général me racontait un jour, à ce propos, qu'il avait connu au cours de sa carrière un honnête sergent estimé pour sa bonne conduite et ses habitudes d'ordre. Il arriva, toutefois, que, tandis qu'il servait en Afrique, il fut chassé de son régiment pour cause de dette. L'ayant fait venir chez lui, le général lui demanda comment pareille chose était possible. Le sergent lui raconta alors que, l'année précédente il avait eu besoin d'une modique somme de cent francs : ne les ayant pas, il les avait empruntés à un juif. Le billet était à un mois d'échéance ; au bout du mois, il avait bien les cent francs et même un peu davantage, mais pas assez pour couvrir les intérêts. N'ayant pu se débarrasser de sa dette dès le début, il s'était vu acculer dans une impasse dont il lui avait été impossible de se tirer. En raison, comme je l'ai dit, du taux de l'intérêt accordé par le gouvernement.

On ne saurait s'imaginer à quel degré de privations les israélites savent se soumettre pour amasser une fortune. Ils habitaient, il y a une

quinzaine d'années, un quartier à part dans Constantine. Ils sont aujourd'hui propriétaires des plus belles maisons de la ville. La nouvelle génération, parmi ceux dont la fortune est faite, a adopté le costume européen, tandis que leurs pères ont gardé le costume oriental; on le distingue du costume des Arabes parce qu'il n'y a ni burnous, ni cordes en poils de chameau autour du turban, et qu'au lieu des chaussettes portées par les Arabes riches, les Israélites ont de longs bas blancs ou gris. Les femmes juives de Constantine sont rarement belles, mais elles sont généralement grandes et un peu fortes. Elles portent, après leur mariage, une coiffure qui cache leurs cheveux, c'est-à-dire un mouchoir de soie noire formant calotte sur le front et se nouant derrière la tête, tandis qu'un autre mouchoir de mousseline blanche garnie de dentelles, plié en pointe et passé sous le menton, vient s'attacher sur le haut de la tête en laissant pendre les bouts sur ceux du fichu noir. Elles ont presque toujours une robe de soie de couleur vive avec des manches plates et une petite veste brodée d'or ouverte sous les bras. Pour sortir, elles mettent sur leurs épaules un grand châle plié en pointe, souvent en grenadine blanche l'été. Les juives pauvres sont vêtues comme les femmes arabes des classes inférieures.

L'ancien quartier des israélites est encore à présent exclusivement occupé par ceux qui ne sont pas encore parvenus à se procurer une grande for-

tune. A l'un des angles de la place des Galettes, on voit encore une vieille maison mauresque qui appartient au fameux banquier israélite chez lequel s'amasse le plus d'or arabe. Quand on passe, on l'aperçoit d'ordinaire à une fenêtre arrondie du rez-de-chaussée, occupé à lire un grand livre de comptes. Il porte une longue barbe blanche ; un gros turban noir lui sert de coiffure. Le quartier juif commence à cette place et s'étend jusqu'à la Casbah. Son aspect rappelle à la fois la portion arabe de la ville et la portion française. Il a sans doute été rebâti dcpuis la conquête. Aux jours de fête, les juifs sortent de toutes ces maisons en si grande quantité, qu'on est tenté de se demander comment ils peuvent trouver place dans un espace aussi restreint. Le samedi, ils se répandent en foule dans le square qu'on est obligé d'évacuer si l'on possède un odorat tant soit peu délicat. Les femmes se parent, pour ces occasions, de robes de satin de couleurs criardes et d'une multitude de bijoux d'or; mais elles ne prennent pas la peine de se laver ; les enfants surtout ont l'air de s'être roulés dans du fumier. Un plaisir innocent, et qui paraît être fort de leur goût, consiste à aller par bandes passer plusieurs heures assis dans la campagne. Ils choisissent les jours où leurs boutiques sont fermées et emportent des tapis pour s'asseoir à terre et des instruments de musique, guitares ou

violons, pour charmer leurs oreilles. Ils font cuire, sur place, un repas plus ou moins succulent. Les réjouissances sont fréquentes chez les israélites ; ils s'y livrent souvent pendant la nuit, afin de ne pas nuire à leur commerce. C'est une population extraordinairement bruyante et agissante. Après avoir montré le mauvais côté des israélites de l'Algérie, il est juste d'ajouter qu'il y a parmi eux d'honorables exceptions. Il y en a qui sont complaisants, désintéressés et pleins de droiture. Un habitant de la ville nous a mis en rapport avec des fabricants de bijoux chez lesquels nous avons rencontré toutes ces qualités réunies.

Le mépris que les Arabes témoignent aujourd'hui pour l'exercice du commerce ne provient pas de l'exemple donné par le prophète, car il commença sa carrière par diriger, pour le compte de la belle veuve Khadidja, une caravane chargée de marchandises ; il ne ressort pas non plus de ses préceptes, car ils encouragent de toutes les manières les musulmans au travail et au négoce. C'est lui qui a dit : « La mendicité doit être la dernière ressource de l'homme. » Souvent encore il répétait : « Le peuple est la famille de Dieu sur la terre, et le fidèle le plus chéri à ses yeux est celui qui est le plus utile à cette famille. » Que de fois n'a-t-il pas réprimandé ceux qui l'entouraient, à cause de leur oisiveté. Ses maximes tendaient toujours à encourager l'indus-

trie, à rendre l'homme laborieux. Nombre de paroles comme celles-ci ne sont-elles pas sorties de sa bouche : « Le commerçant droit et juste est au rang des âmes les plus élevées par la piété. » Puis : « O mon serviteur, travaille de ta main, et les richesses y descendront en abondance. » Et encore : « Le travail, l'art, l'industrie garantissent l'homme de la pauvreté. » En nommant l'art, le prophète n'entendait pas parler des arts nobles, de la sculpture ni de la peinture. Il les avait condamnés comme étant des inventions du démon ; la musique et la poésie furent toujours traitées par lui de jeux puérils. Là où le prophète détruisait les statues des idolâtres, il était naturel qu'il condamnât la sculpture. Comment faire comprendre à un peuple ignorant et grossier la différence très subtile d'une statue qu'on adore à une statue qu'on se borne à admirer. C'eût été supposer une intelligence développée par la civilisation chez des hommes encore barbares, et le prophète avait au plus haut degré la connaissance de l'esprit et du cœur des hommes, et particulièrement de ceux auxquels il s'adressait. Son dédain apparent pour la poésie vient de ce que ses paroles et ses préceptes furent maintes fois traités de rêveries poétiques par ses ennemis. C'est l'introduction des israélites en Afrique qui détruisit chez les Arabes l'esprit mercantile. Le mépris qu'ils ressentaient pour cette race leur fit regarder leurs

occupations habituelles comme déshonorantes. Il est vrai de dire qu'à cette époque, le commerce était dejà chez eux à son déclin. Une nation qui fut superbe, qui conquit de vastes pays, remplissant le monde du bruit de sa gloire, élevant partout sur son passage des monuments fastueux, et que nous voyons aujourd'hui pauvre, asservie et persécutée, n'a pu en arriver là tout à coup. L'histoire raconte comment cette triste évolution s'est accomplie. Il a fallu des siècles de luttes et de revers pour détruire un si grand édifice. L'Arabe a naturellement été saisi de découragement lorsqu'il a senti sa puissance tomber en décadence. Il a pris alors l'habitude de guerroyer pour donner un aliment à son activité naturelle et pour oublier ses chagrins dans le tumulte des combats. Au moment où le commerce était ainsi négligé, des hommes se rencontraient dont le caractère et les aptitudes étaient uniquement dirigés de ce côté ; ils se trouvèrent à la portée des Arabes qui s'empressèrent d'en faire leurs agents. Depuis que la paix règne d'une manière continue en Algérie, le besoin de bien-être s'étant en même temps fait sentir davantage chez les Arabes, il est à remarquer que le travail manuel et même les affaires commerciales sont entrées pour une plus grande part dans leurs habitudes.

15 août. — La ville de Constantine peut être justement comparée à un vaste caravansérail. Son en-

ceinte fortifiée, forcément restreinte par la configuration des montagnes, renferme dans son étroit espace une nombreuse population pressée et en partie flottante. Les régiments de différentes armes qui en composent la garnison sont parfois disséminés et forment la garnison de différentes villes de la province. Les Arabes du désert n'y passent que le temps des grandes chaleurs. Les israélites, pour les besoins de leur commerce, parcourent continuellement l'Algérie, et les M'zabites, après quelques années de séjour, retournent d'ordinaire dans leur vaste confédération. C'est, par conséquent, au moment où arrivent les caravanes, que l'étranger, s'il veut jouir du mouvement animé et du va-et-vient des différentes races, doit venir à Constantine.

Dans la plupart des grandes cités de l'Orient, Constantinople, le Caire, Alexandrie par exemple, les Européens se contentent, le plus souvent, de parcourir les quartiers propres et bien bâtis, ceux qui se rapprochent le plus, par l'aspect, des villes de leur pays. A Constantine, quand même on se le proposerait, on ne peut se borner au quartier français. Il faut, si l'on veut faire une promenade d'une certaine durée, parcourir la ville tout entière, aussi bien ses rues prosaïques que ses ruelles arabes et le bazar.

Le bazar de Constantine est d'une originalité particulière. Ce n'est point, comme à Constanti-

nople, un lieu clos, rempli de jolies marchandises. C'est une portion de la ville qui n'est différente des autres que par ses voies plus resserrées et ses boutiques plus basses et plus étroites. Chaque industrie s'y trouve groupée. Une partie est réservée aux M'zabites marchands d'étoffes, d'autres aux bouchers. Çà et là, de petits fourneaux de briques chauffés en dessous servent à griller des morceaux de viande qui constituent le déjeuner de la plupart de ces marchands. Certaines ruelles sont abritées du soleil par des pampres de vigne qui courent sur les treillages d'une maison à l'autre. Les marchands se plaisent aussi parfois à tendre des toiles sur la rue, depuis leur boutique jusqu'à celle d'en face. En se promenant dans ce singulier bazar, on sent par moments une agréable odeur de rose; elle s'échappe de l'étalage d'un débitant de tabac. Les Arabes ne fument guère, mais ils prisent quelquefois du tabac parfumé. La plupart des ruelles aboutissent à la *place des Galettes*. Là, ce sont encore des tableaux de mœurs arabes qui se déroulent devant les yeux. Au mois de juillet, tout ce que les environs de Constantine renferment de roses et de fleurs d'oranger est apporté sur cette place et étalé sur des draps blancs étendus à terre. Des femmes du peuple viennent les acheter afin d'en faire des essences ou des huiles pour les cheveux. L'atmosphère est imprégnée de senteurs. Les Arabes compo-

sent des bouquets de ces petites roses à parfums ; ils les entourent de soucis jaunes qui encadrent ces fleurs comme un cercle d'or.

Au centre de la place des Galettes s'élève une vaste plate-forme, flanquée d'une guérite en pierre à chaque angle. Sur cette plate-forme se tient le marché arabe ; dans une de ces guérites, un indigène, nu jusqu'à la ceinture, pile incessamment du café dans un grand mortier. Il est brun comme du bronze et fait de pénibles efforts pour soulever un lourd pilon. Dans la seconde guérite, un autre homme fabrique des bracelets *porte-bonheur* en baleine, encastrés d'argent et ornés de petits clous aussi d'argent en forme d'étoile ; d'autres industries se partagent les différentes boutiques. Une animation continuelle règne dans ce quartier. Les boulangers arabes sont tous établis dans le voisinage ; ils ont conservé la manière primitive de cuire le pain. Le feu est placé sous un carrelage de briques, sur lequel les pains tendres en forme de galette sont posés. Des négresses en surveillent la cuisson. Lorsqu'ils sont à point, elles en emplissent de grandes corbeilles d'osier, qu'elles placent sur leurs têtes, et droites, leur grand corps bien cambré, vêtues d'une mince gandourah qui dessine leurs robustes contours, elles traversent la ville d'un pas assuré pour se rendre à la place de la Brèche, sur laquelle on leur permet de s'installer pendant quelques heures.

Plusieurs soutiennent d'une main la corbeille, tandis qu'elles tiennent de l'autre un charmant petit négrillon dont les traits n'ont encore rien emprunté à ceux du singe.

1er septembre. — Tous les temps ne sont pas également favorables pour les personnes qui méditent une course à Biskra, mais on peut, jusqu'à un certain point, prévoir les conditions atmosphériques du Sahara. Une des singularités du climat de Constantine vient de la marche si diverse que suivent les orages selon les époques différentes de l'année. A partir des premiers jours d'août, leur passage devient moins rapide, et, sous la masse sombre de nuages épais, ils s'arrêtent sur Constantine et font retentir les profondeurs du ravin du bruit d'un sourd roulement vingt fois répété ; la pluie tombe à torrents, le Rummel grossit, la ville devient déserte et boueuse ; aucun Arabe ayant un toit pour se couvrir ne veut exposer ses blancs vêtements à la poussière délayée qui rend les rues impraticables; la campagne perd la couleur qui la parait d'un si beau vernis et n'offre plus au touriste que les aspects d'un paysage grisâtre de la Suisse. Tout à coup le soleil luit de nouveau; l'éclat du ciel, le violet des montagnes, reparaissent, et tout semble renaître. La vie, un instant interrompue, reprend toute son animation. En septembre, on a plus fréquemment encore le spectacle des orages ; l'atmosphère devient plus variable, tantôt accablante,

tantôt humide et froide; c'est le signal qui nous est donné de porter nos pas vers une zone plus sèche et plus chaude. Le voyage tant désiré de Biskra est enfin résolu. Les nouvelles qui arrivent du désert disent que la température y est devenue tolérable et qu'en prenant des précautions contre les ardeurs du soleil on peut à présent s'y rendre sans danger.

Le lundi 23 septembre, nous montons dans la lourde diligence de Batna, que nous avions vue avec envie passer tous les soirs sous nos fenêtres. Nous prenons possession du coupé, qu'un long usage sans doute a rendu fort dur. Six petits chevaux maigres nous emportent rapidement pendant 119 kilomètres sur une route bien entretenue. Ils doivent parcourir cet espace en quatorze heures. Le pays, entrevu pendant la nuit, nous semble peu intéressant. On relaie ordinairement auprès de grandes fermes isolées au milieu de prairies légèrement accidentées et sans arbres. La faible lueur qui précède l'aurore nous laisse apercevoir des *chotts*, ou grands lacs salés, entourés de plantes aquatiques, et, pour ajouter à la tristesse de ce paysage, nous entendons dans le lointain les aboiements des chacals. Au petit jour, la campagne se montre à nos yeux verdoyante et bornée, à notre droite et à notre gauche, par d'assez hautes montagnes. Plus on approche de Batna, plus les habitations des colons deviennent nombreuses. Des vergers entourés de haies et arrosés de ruisseaux

d'eau vive pourraient presque laisser croire qu'on est en Normandie.

Batna est une assez grande ville française, aux rues larges et droites bordées de maisons à deux étages. Elle ne date que de 1844. Il y règne un vent presque continuel qui soulève dans les avenues, percées régulièrement, une poussière fine et aveuglante. A trois lieues plus loin, les ruines de Lambessa attestent l'esprit pratique des Romains, qui savaient choisir pour leurs établissements des sites abrités contre les courants fiévreux par des montagnes boisées et arrosées par de belles sources.

Après un repas médiocre, fait en arrivant au meilleur hôtel de Batna, nous montons dans une sorte de char à bancs qui nous transporte aux ruines de Lambessa et à sa colonie pénitentiaire. Si le temps ne nous avait pas fait défaut, nous aurions aimé à visiter un lieu des environs appelé le Ravin bleu, célèbre par les beaux cèdres qui en couronnent le sommet. Le pays est en partie boisé. La forêt de Lambessa, assez éloignée de la ville, s'étend sur une surface de 27,000 hectares, et celle de Bou-Arif, au nord-est, comprend une étendue de 10,000 hectares. Mais Batna n'est pour nous qu'une étape, et nous nous bornons à employer les quelques heures qui nous restent avant la nuit à visiter les vestiges laissés par les Romains.

La ville de Lambessa, à en juger par la distance

qui sépare les monuments les uns des autres, couvrait un espace considérable. Là c'est un arc de triomphe, ailleurs une colonne élevée, plus loin un temple que les savants disent dédié à la Victoire. Ce temple, entouré d'une grille, sert d'abri pour les morceaux de sculpture trouvés dans les fouilles. Nous y voyons des statues mutilées, des fûts de colonnes, des bustes découverts récemment, mais ces fragments de l'art romain ne passent pas pour être de la belle époque. Le musée de Constantine en contient un assez grand nombre, ainsi que des inscriptions intéressantes. Une jolie mosaïque, représentant des têtes de femmes et des guirlandes de fleurs, est conservée dans le jardin du pénitencier sous une cabane en planches, au travers desquelles filtre l'eau des pluies; faute de quelques fonds, les détériorations auront bientôt rendu sans valeur ce beau fragment.

En nous ramenant à Batna, la voiture fait un détour pour nous permettre de voir en passant le village arabe. Il nous paraît affreusement triste, placé comme il l'est au milieu d'un terrain complétement nu et composé surtout de sable. Aussi les quelques familles arabes possédant une certaine aisance préfèrent-elles la ville française.

Après une nuit passée à l'hôtel, nous avons quitté Batna, sans beaucoup de regret, le mercredi à sept heures du matin. Notre voiture, louée pour le reste du voyage, avait quelque chose de primitif qui rap-

pelait les voiturins espagnols du temps de don Quichotte. Nos trois petits chevaux à tous crins étaient attelés de front. Le cocher, colon français, peu bavard heureusement, les menait fort lentement en raison de la longue course qu'ils avaient à fournir. Nous arrivons à midi à la première étape : elle s'appelle le ksour. Depuis Batna jusqu'au ksour, le pays nous paraît fort laid ; mais, comme tout paysage algérien, il a cependant son caractère particulier. Les montagnes grises, arides et peu élevées, ont une forme véritablement singulière ; les cimes semblent être rasées et toutes sont couronnées d'une sorte de mur bas formé de larges pierres ; on est tenté de croire qu'elles ont servi de forteresses et que la main des hommes y a passé. Point de routes tracées ; des fossés et des mamelons se rencontrent à tout moment devant les pieds des chevaux, qui ne s'en inquiètent guère et les passent avec courage, non sans imprimer à la voiture un violent cahot.

Le ksour n'est qu'un caravansérail placé par l'État au milieu d'une campagne déserte pour servir de lieu de ravitaillement aux troupes en marche. L'aubergiste est un colon auquel on cède l'habitation gratuitement. Il gagne sa vie en servant les voyageurs, mais il trouve encore moyen de se plaindre du gouvernement qui ne fait pas davantage pour lui. Il nous a donné pour déjeuner un bon poulet, qui picorait quelques instants auparavant dans sa cour, et des

œufs frais. Le sirocco, qui commençait à se faire légèrement sentir à notre départ de Batna, s'est peu à peu élevé. Il donne à la grande plaine qui nous entoure une couleur vaporeuse d'un blanc jaunâtre et rend l'atmosphère énervante. Au sud, la chaîne des montagnes est imposante. Deux jeunes pâtres arabes passent devant la grande porte, suivant quelques maigres chèvres à longs poils. On se demande où elles peuvent trouver l'herbe nécessaire à leur nourriture; mais derrière une anfractuosité du sol coule sans doute une jolie source qui fait verdir ses bords.

Après avoir donné deux heures de repos nécessaire aux chevaux, nous remontons dans notre voiture et nous reprenons, on ne peut dire la route, mais plutôt la direction d'El-Kantara, qui doit être notre abri pendant la nuit et notre dernière étape avant Biskra.

En traversant la vallée qui nous sépare des premiers contreforts de la chaîne des Aurès, nous voyons passer quelques mulets chargés de leurs *tellis* ou sacs de laine. Les Arabes qui les conduisent regardent la voiture, puis nous les entendons pousser des cris de joie; ils ont reconnu dans un de nos compagnons un officier avec lequel ils avaient fait, quelques mois auparavant, une expédition militaire en qualité de muletiers. La voiture s'arrête, et ils s'approchent, la figure épanouie, les yeux limpides et brillants et la

bouche entr'ouverte par un franc sourire qui laisse voir deux rangées égales de belles dents blanches. Le commandant donne une cordiale étreinte à leurs mains brunes, et la voiture se remet en marche. Nous traversons ensuite, dans un imposant silence, un défilé de montagnes hautes, arides et découpées. C'est l'heure où tout dort parmi les hommes comme dans la nature. Les caravanes qui sillonnent habituellement ces passages se retirent, à cette heure brûlante, dans des plis de terrain où elles ont une faible chance de rencontrer un peu d'ombre. Nous continuons à avancer durant deux heures sous un soleil qui nous frappe d'aplomb, sans entendre aucun autre bruit que celui que produisent nos chevaux, et sans apercevoir un être animé. Si un lion s'était levé à notre approche, se glissant le long des montagnes qui sont de la couleur de son poil fauve, nous n'en aurions pas été surpris, tant le paysage semblait fait pour contenir un pareil hôte. Nous passons successivement des ravins, des torrents pierreux et desséchés, toujours suivant une sorte de sillon tracé par une rivière, *l'Oued-Biskra*, qui roule, dit-on, durant l'hiver, dans son large lit, une eau grise et bourbeuse. Lorsque la vallée s'élargit, on la voit traversée par les *barancas* ou ravines creusées par la pluie dans une veine de terre meuble. Il est impossible de les apercevoir de loin, leurs bords étant parfaitement perpendiculaires, mais il est souvent permis de les

deviner, grâce aux verts tamaris qui recherchent leur fraîcheur et forment comme une bande de feuillages légers. Il arrive souvent qu'un Arabe, lancé au galop, se voit tout à coup précipité avec son cheval dans ce fossé profond dont il ne connaissait pas l'existence. Les gorges resserrées qui nous annoncent que nous approchons d'El-Kantara tiennent comme enfermée dans leurs parois toute la chaleur du milieu du jour. Nous trouvons enfin une route en corniche, à laquelle travaillent des ouvriers arabes. Leurs figures ont une expression de mâle honnêteté et ils font tous le salut militaire au commandant, qui est en uniforme. Nous quittons en effet le territoire civil et nous entrons sur le territoire militaire. La route est unie et domine le torrent dans lequel nous apercevons enfin de l'eau. Des compagnies de perdrix rouges, la seule espèce en Algérie, se promènent sans effroi auprès de la voiture. Nous sommes dans la portion la plus grandiose des Aurès, dont le pic le plus élevé a 2,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est près de quatre heures, et le soleil, passant derrière les cimes, nous laisse jouir d'une ombre bien venue. On nous dit que nous approchons du village d'El-Kantara. Nous voyons en effet sur la route le cheik de l'endroit. Après les salutations et les paroles de politesse, auxquelles un Arabe ne manque jamais, nous avançons jusqu'à l'auberge. Nous y trouvons, sous la tonnelle de vigne, notre

ami Si-Mohammed. Ses serviteurs sont en train d'arroser avec de l'eau fraîche les pieds d'un superbe cheval alezan qui vient de faire soixante lieues, à peu près d'une seule traite, pour amener son maître à notre rencontre. Si-Mohammed a voulu être le premier à nous recevoir et à nous guider sur le territoire de Biskra.

El-Kantara, que les Arabes prononcent *El-Kentera*, veut dire *pont*. Le nom vient d'un ancien pont romain, dont on découvre encore à présent quelques vestiges. Il a été remplacé depuis peu d'années par un pont qui ne conduit à aucun chemin praticable. El-Kantara est la première oasis sur le chemin du grand désert, et peut-être le site le plus beau de l'Algérie. Mais comment rendre avec la plume l'impression que produit un admirable paysage? Comment, avec des mots, donner l'idée de cette splendeur naturelle à ceux qui ne l'ont jamais vue?

Après nous être reposés quelques instants dans la jolie petite auberge, placée isolément entre la route et la rivière, au pied de la montagne, nous procédons, sous la conduite de Si-Mohammed, à la visite de l'oasis et du village. La chaîne des Aurès est en cet endroit comme une immense muraille dans laquelle on ne voit qu'une brèche qui semble faite exprès pour laisser passage à la rivière. Des deux côtés de cette coupure s'élèvent deux mon-

tagnes de pierre, dont la hauteur paraît d'autant plus étonnante que les parois sont plus droites. Avant de passer par cette porte naturelle, il faut s'arrêter un moment pour jouir du spectacle qui s'offre devant les yeux. Sur un ciel du bleu le plus pur et le plus franc se découpe un bois de palmiers dont le soleil colore la masse verte, qui a pour cadre deux majestueux rochers rouges. Au centre, sortant du milieu des arbres, une belle nappe d'une eau limpide, dans laquelle se reflète le paysage tout entier comme dans un miroir, est retenue par une digue qui la laisse déborder avec un bruit frais. Quel contraste! D'un côté de la chaîne, les montagnes arides et solitaires, de l'autre cette vision de lumière, de gaieté et de vie. Ceux qui vantent le chêne au détriment du palmier ne se rendent pas compte de l'élégance de cet arbre de l'Orient, qui garde ses feuilles toute l'année et se détache finement dans sa forme svelte et gracieuse avec ses longues palmes aux arêtes déliées sur un ciel profond. L'eau courante de la rivière alimente l'oasis, qui compte quarante-cinq mille dattiers. On sait que la plupart des arbres de l'Orient demandent à être arrosés tous les jours. Les Arabes ont pour leurs jardins un système ingénieux de canaux, qu'ils appellent *seguïas*. En nous rendant au village, nous demandons à rester le plus longtemps possible à l'ombre. Le meilleur moyen est de suivre les petits

sentiers de l'oasis. Nous traversons deux fois la rivière, sautant de pierre en pierre, passant, tantôt sous un bosquet de figuiers, tantôt auprès de belles touffes de grenadiers chargés de leurs fruits ; quelquefois franchissant des *seguïas*, en nous aidant du tronc rugueux d'un palmier, pour descendre dans le lit de la rivière aux endroits où il est peu profond. Une partie de l'oasis est divisée en jardins enclos de murailles de terre jaune et séparés par des ruelles sombres.

On nous avait dit que les femmes d'El-Kantara avaient la réputation d'être jolies et très blanches, ce qui avait donné aux savants l'idée de leur rechercher une origine romaine et même grecque. Le cheik nous attendait sur le pas de sa porte. C'est un homme d'un âge mur, de haute taille, maigre et brun. Il nous fait entrer chez lui et nous invite à nous asseoir à terre sur des tapis, dans une vaste pièce au plafond élevé et soutenu par d'énormes piliers couverts de peinture dans le genre étrusque. Nous aurions pu, l'imagination aidant, nous croire dans une ancienne demeure égyptienne. Des niches pratiquées dans les parois du mur, à une certaine hauteur, sont garnies de tapis et doivent probablement servir de lits. A peine étions-nous entrés que les deux filles du cheik arrivent, portant sur leurs bras des plateaux couverts de tranches de pastèques et de grenades coupées en morceaux. Elles déposent

ces fruits à terre devant nous, puis elles embrassent les dames sans le moindre embarras. Elles s'asseyent ensuite à côté de nous et nous éventent d'un air réjoui. Elles sont petites, brunes et n'ont rien de remarquable dans les traits; la plus jolie des deux, qui est mariée, sort un moment pour aller chercher son petit enfant, qu'elle allaite en découvrant sa poitrine, sans se soucier le moins du monde d'être vue par les hommes qui sont devant elle. Le cheik nous offre ensuite du café, et Si-Mohammed nous propose de continuer notre visite dans le village; nous suivons nos guides et nous sommes aussi accompagnés par les filles du cheik, qui n'ont rien dans les allures de la gravité musulmane. Elles ont l'air heureux et gai. Nous passons dans une autre maison, encore plus singulière que la précédente. Entre chaque pilier s'élève comme un socle de la longueur d'une personne, dont la forme rappelle parfaitement celle d'un tombeau antique. Ce sont des lits. Sur l'un de ces lits, une vieille femme ridée est couchée ayant à ses côtés deux petits enfants. Sur l'autre, une femme d'un âge moyen est étendue appuyée sur son coude; elles ne bougent point à notre approche, mais nous regardent dans une complète immobilité avec un visage qui respire la fièvre. Le fond de la pièce ouvre, par une vaste porte, sur un des jardins de l'oasis, dans lequel nous attendait une des surprises qu'El-Kantara ré-

serve aux voyageurs. Un joli ruisseau d'eau vive traverse cet enclos planté de palmiers, de grenadiers et de figuiers sous lesquels poussent des poivres longs aux fruits rouges, si souvent employés dans la cuisine arabe. Au milieu du ruisseau, debout sur une large pierre plate, nous voyons une jeune femme qui, aussitôt qu'elle nous aperçoit, ramasse les bords de sa *gandourah* bleue et les relève entre ses jambes nues à peu près dans toute leur longueur ; tenant sa robe de la main gauche, la droite posée sur sa hanche, elle exécute une sorte de danse sur du linge placé, tout frotté de savon, sur la pierre. C'est la façon dont on blanchit à El-Kantara. Sa jolie figure aux contours arrondis, son sourire et ses yeux pleins de malice, lui donnent assez l'air d'une faunesse. Sa taille bien prise, ses épaules moulées par sa mince tunique, ses deux bras, ses jambes surtout, dont on pouvait sans peine distinguer le dessin parfait, ses petits pieds de statue grecque battant lestement le linge et couverts de la mousse blanche du savon, tout cet ensemble, se détachant sur un fond de verdure et imprégné de la fraîcheur de l'eau, composait un tableau charmant digne du pinceau de Gérôme. Nous étions absorbés par la contemplation de cette scène, presque mythologique, lorsqu'on nous rappelle qu'il ne faut pas nous attarder, et que nous avons encore d'autres curiosités à voir avant l'heure de notre dîner.

On nous conduit de là, directement, par les rues désertes du village, à une maison de modeste apparence à la porte de laquelle on nous fait signe de nous arrêter; c'est dans la pièce d'entrée que nous pouvons voir tisser un *haïk* ou grande pièce d'étoffe légère dans laquelle se drapent les Arabes riches et les femmes de bonne famille, lorsqu'elles sortent de leurs maisons. Dans cet étroit espace, un vieillard est assis sur un banc de pierre, et à côté de lui, en face de l'entrée, nos yeux sont attirés par un spectacle nouveau. Un grand cadre de bois est posé perpendiculairement, il forme comme une cloison dans le fond de la chambre. Des fils de laine y sont tendus serrés dans le sens de la longueur; derrière ces fils, nous apercevons vaguement une jeune fille qui nous paraît jolie et coiffée, autant qu'il nous est donné de la distinguer, d'un turban blanc orné de bijoux; il est facile de voir qu'elle attendait notre visite; son cou, en partie découvert, est aussi garni d'un collier d'or. Elle est assise à la turque sur un large banc en maçonnerie. Avec ses petites mains chargées de bagues, elle passe délicatement et avec agilité un écheveau de fine soie, en le déroulant à mesure au travers des fils de laine. Un roseau sec et uni lui sert à la fois à séparer les fils placés en longueur et, en le baissant de temps en temps, à égaliser celui qui vient d'être passé en sens opposé. La manœuvre est simple et ingénieuse, l'ouvrage

et l'ouvrière poétiques. Il y a quelque chose de mystérieux et de provocant dans cette femme aux contours indistincts, vue à travers ce voile, mince comme une toile d'araignée, dont elle épaissit la trame. On croirait contempler une petite divinité disparaissant, peu à peu, derrière un nuage ; mais tout ce spectacle devait avoir une fin, et nous sommes contraints de songer à regagner notre gîte. En nous éloignant, nous sommes suivis dans le village par un pauvre idiot qui avance en faisant des bonds précipités sur sa béquille et en poussant des cris inarticulés qui expriment sa joie. Une vieille femme, fanatique sans doute, nous fait en passant le geste des griffes du diable, injure bien connue des Arabes. Aux dernières maisons de l'oasis, nous prenons congé du cheik et nous suivons la route que le soleil a abandonnée en descendant derrière les montagnes. Nous passons devant le cimetière, dont les tombes, placées sans ordre çà et là, sont faites, comme les habitations du sud, avec de la terre séchée. Leur forme est celle des tombeaux antiques, c'est-à-dire des carrés longs de trois pieds environ de hauteur et garnis à chacun des angles d'un semblant d'ornement comme une boule ou un cône. Un assez grand nombre de ces monuments se sont affaissés sous les pluies de l'hiver et les ravages du temps. Nous longeons encore la jolie rivière qui passe au pied de cette muraille naturelle et inac-

cessible qui s'élève majestueusement des deux côtés de la brèche comme la véritable porte d'un autre pays. C'est bien, en effet, une zone différente. Tous les voyageurs ont été frappés du contraste offert par les deux versants de la chaîne des Aurès. Du côté du sud, la température plus chaude, le ciel plus bleu et les forêts de palmiers d'un vert si riche dont chaque arbre agite complaisamment ses longues feuilles au souffle des brises tièdes, représentant tout naturellement l'Orient à l'imagination. Et ces vers du poète qui a chanté les beautés de la Grèce reviennent à la mémoire.

Les nuages! combien ils lui sont étrangers!
A ce bleu firmament ils n'osent faire injure,
Ou s'il en vient parfois, rapides, passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

Au versant nord, les pluies fréquentes permettent aux troupeaux de trouver toujours leur pâture. L'hiver des tapis de neiges descendent des cimes sur le penchant des montagnes. Les nuits sont froides même en été. Le voyageur s'enveloppe dans un manteau de laine et cherche un abri contre la rosée qui donne la fièvre. Il ne saurait oublier qu'il est sur une terre d'occident. De là vient le grand charme d'El-Kantara. Il ne faudrait cependant pas borner là son voyage, et la vue du désert au passage du col de Sfa, ou bien un repos de quelques jours

dans l'oasis de Biskra, laissent encore dans la mémoire des souvenirs non moins ineffaçables.

C'est avec la satisfaction toujours éprouvée quand l'attente n'a pas été trompée que nous rentrons dans la petite auberge, propre et pittoresque, qui doit nous donner asile une partie de la nuit seulement. Le programme du voyage, arrangé d'avance avec soin, nous force à être en voiture le lendemain dès trois heures du matin afin de traverser la portion la plus découverte du Djebel-Sfa avant que le soleil ne soit parvenu à son méridien. Le vieux cheik d'El-Kantara, fidèle à la tradition, vient ajouter à notre dîner un plat de couscoussou et une assiette de grenades. Nulle part on ne trouve de grenades aussi bonnes, aussi fraîches, fondantes et sucrées qu'à El-Kantara. Nous ne sommes pas tentés, après les fatigues passées et présentes, de prolonger la soirée. La nuit, je laisse ma fenêtre ouverte et mes volets entre-bâillés afin d'entendre le bruit mélancolique de la rivière débordant hors de la retenue qui la met au niveau de l'oasis qu'elle arrose et féconde. De ma chambre, située à huit ou dix pieds au-dessus du petit jardin de l'auberge, c'est à peine si la montagne me laisse apercevoir un coin du ciel étoilé. Dans la journée j'avais cherché à suivre des yeux les détails de cette montagne si élevée et si rapprochée de la maison. Aucune route ne la sillonnait; sur un rocher baigné par l'eau du torrent, un

pâtre, nonchalamment accoudé, faisait sortir de sa flûte de roseau un murmure tremblant. Des chèvres dispersées çà et là, grimpaient de leurs pieds agiles les sentiers escarpés, animant seules de leurs bonds sauvages ces flancs rougis et solitaires.

Bien avant le jour, le mouvement commence déjà à se faire entendre dans l'auberge. Le hennissement des chevaux arabes auxquels on porte l'orge, la voiture que l'on sort de la remise, la cuisinière qui fait les préparatifs du déjeuner, toute cette petite agitation matinale nous rappelle qu'il est temps d'ouvrir la paupière fermée à peine depuis quatre heures. Les esprits excités par le plaisir du voyage, par ce qui nous attend et par ce qui vient de se dérouler à nos regards, tout en empêchant en quelque sorte le repos, empêchent en même temps de sentir la fatigue. La nuit est encore complètement noire lorsque je procède à ma toilette à la lueur d'une bougie. Bientôt les portes des chambres s'ouvrent l'une après l'autre et nous nous retrouvons tous autour de la table de la salle à manger devant des tasses de café à l'eau. On sent la privation du lait dans les voyages à travers ces campagnes arides et peu peuplées. Le café est réputé très sain en Algérie, mais il ne laisse pas que de paraître un peu sec comme unique nourriture, le matin au réveil. Si-Mohammed a, depuis longtemps, surveillé lui-même les préparatifs du

départ et organisé avec soin la petite caravane. Pendant que nous déjeunons, une faible lueur vient annoncer la venue du jour. *Sohere*, ce mot doux comme un souffle qui passe, veut dire *aube* en arabe, et c'est la compagne que l'indigène salue toujours lorsqu'il se met en route. Nous la verrons bientôt argenter le petit désert enclavé entre le Djebel-Aurès et le Djebel-Sfa. Maintenant ce n'est que son avant-courrière qui nous permet de distinguer les objets qui nous entourent sur la petite place devant la porte de l'auberge. Notre voiturin, fermé par des rideaux de cuir noir, tout attelé, nous attend; le coursier alezan, à longue queue et à épaisse crinière, de Si-Mohammed est tenu en main par un Arabe et se promène lentement piaffant sous son harnais de *filali* rouge et sa haute selle couverte de peau de tigre. Quatre chevaux de moins belle apparence, mais l'œil sauvage et les jarrets nerveux attendent les quatre serviteurs de notre ami arabe. Quelques enfants des montagnes, vêtus de leurs courtes tuniques blanches, sont venus regarder curieusement les apprêts du départ.

Nous voici en route longeant l'oasis encore endormie; les chevaux des cavaliers, trop ardents pour débuter à l'allure de notre attelage, ont pris les devants. La rosée de l'automne est si fraîche qu'elle nous force à nous envelopper dans d'épais

manteaux. Toute la nature est plongée dans un complet silence, et l'on n'entend que le bruit des sabots des chevaux qui frappent à chaque minute sur les pierres du chemin à peine tracé. La campagne est désolée; des montagnes se découpent en jaune terne sur le ciel blanc. Par moment nous descendons dans le lit d'une rivière, presque infranchissable en hiver, à présent toute desséchée. Ce n'est plus la gorge étroite qui précédait El-Kantara et ce n'est pas encore le grand désert dans toute sa beauté. Le jour paraît, mais le soleil, qui se lève derrière les Aurès, ne se montre que longtemps après. La cavalcade qui nous accompagne fait halte souvent pour attendre que notre voiture l'ait pu rejoindre; le groupe qu'elle forme est noble et pittoresque, et le paysage que j'ai critiqué d'abord, produit, comme fond du tableau, des effets très africains. Le soleil est bien le regard de cette nature; il la transforme, il l'anime, il lui donne la couleur et la vie. Aussitôt qu'il a dépassé le rempart qui nous le cachait, tout se colore, tout semble sourire; les horizons s'éloignent, les ombres s'allongent, donnant du relief aux moindres objets en saillie. Sa chaleur nous fait sortir de l'engourdissement où nous étions plongés. Les chevaux des cavaliers qui nous guident sont bientôt ruisselants de sueur. Le cheval alezan est trop précieux pour le fatiguer inutilement; Si-Mohammed

monte sur celui de l'un de ses serviteurs et laisse un Arabe à pied pour ramener le sien au petit pas. Sa belle croupe reluit au soleil; sa bouche laisse tomber des flocons d'écume sur le sable, il est encore plein d'ardeur, malgré la longue course qu'il a déjà fournie les jours précédents pour amener son maître du fond des Zibans à notre rencontre.

Toujours suivant cette vallée, qui l'hiver, dit-on, est arrosée et verdoyante, nous arrivons au ksour, ou caravansérail d'El-Outaya. La rosée abondante de la nuit a laissé dans le terrain sablonneux qui commence en cet endroit des flaques d'eau que le soleil fait évaporer peu à peu. El-Outaya est la dernière zone humide. Au delà du Djebel-Sfa, il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis dix-huit mois. Il est environ neuf heures du matin; nous ne devons pas nous arrêter longtemps au village d'El-Outaya, dont nous apercevons le minaret carré. Un grand verger, planté d'arbres fruitiers de France, montre à peu de distance son aspect désolé. Il a été dévasté pendant la dernière insurrection, mais l'indemnité que le gouvernement a remise au colon qui en était propriétaire dépasse de beaucoup ce qu'il aurait jamais espéré en tirer de toute autre manière.

Le kaïd de Biskra, averti de notre arrivée, avait envoyé sa propre voiture et une voiture de louage

à El-Outaya afin de nous amener tous à Biskra, nos chevaux de Batna ne pouvant aller plus loin.

Après avoir pris le temps de charger nos valises sur les voitures, nous y montons nous-mêmes; les dames dans la calèche du kaïd conduite par un cocher nègre vêtu d'une veste à ramages rouge et jaune, et les hommes dans un char à bancs. Sur le siège du char à bancs monte le cheik du village d'El-Outaya, qui se rend à Biskra pour nous faire rôtir le fameux mouton indispensable au repas arabe qu'on offre aux étrangers. La tradition se perd à ce qu'il paraît, et un homme qui sait bien rôtir est connu dans toute une province. Nous roulons enfin sur un terrain uni et sablonneux, traînés par deux petits chevaux noirs à longues queues, qui commencent d'abord par se mettre debout sur leurs jambes de derrière avant de se lancer au galop dans la direction du col qu'ils doivent nous faire franchir. Nous avons encore vingt-six kilomètres à faire avant d'arriver à Biskra, terme de notre voyage. A quelques pas d'El-Outaya, nous passons près d'une montagne conique qui porte le nom de *Djebel-Garribou* et n'est en somme qu'un immense bloc de sel de cinq kilomètres de long sur quinze cents mètres de large. Nous n'y avions prêté d'abord qu'une attention distraite, la trouvant à peu près semblable aux montagnes ses voisines, lorsqu'en avançant davantage nous la voyons s'éclairer et se détacher blanche

et brillante sous les rayons directs du soleil. Nous croisons sur la route un « coursier à longues oreilles ». En regardant dans ses tellis gonflés, je fus surprise de voir que « sa charge était de sel ». On m'explique alors que les Arabes exploitent cette mine en détachant simplement des morceaux qu'ils transportent ensuite sur des marchés plus ou moins éloignés.

Nos voitures sont précédées par deux cavaliers du kaïd en burnous noirs. Ils galopent rapidement, se servant des angles de leurs larges étriers arabes en guise d'éperons pour exciter leurs chevaux qui ne semblent guère en avoir besoin. Quoique la route du col de Sfa soit suffisamment large, ils font reculer, dans des anfractuosités de la montagne, une caravane de chameaux afin que rien ne vienne retarder notre marche. Le soleil devient très ardent mais l'air est encore léger. Arrivées au sommet du col, les voitures s'arrêtent, car c'est de là que la vue embrasse, pour la première fois, toute l'étendue du grand désert.

On a si souvent comparé le désert à la mer et les oasis à des îlots qu'il devient difficile de répéter la même idée, quoiqu'elle se présente tout naturellement à l'esprit lorsqu'on contemple la vaste plaine de sable parsemée de taches vertes qui offre aux yeux son immensité ; comme la mer aussi, elle prend les couleurs les plus variées, selon les différentes

heures du jour. Au moment où nous arrivions, le soleil était déjà assez élevé, mais une brume transparente fondait la ligne de l'horizon avec le ciel et donnait au désert une couleur argentée plus semblable à l'eau qu'à la terre. On nous dit que son plus beau moment est au lever du soleil, lorsqu'une tenture rose semble s'étendre sur tout le paysage. A mesure que nous descendons le versant opposé du Djebel-Sfa, la teinte change et arrive progressivement à un rouge assez chaud ; les oasis deviennent plus vertes et plus distinctes ; celle de Biskra, la plus grande et la plus rapprochée de nous, se détache clairement et laisse voir quelques-uns de ses détails. La forêt de palmiers nous paraît couvrir une grande étendue de terrain. Du pied de la montagne jusqu'aux dernières maisons, ce n'est qu'une plaine de sable uni. Les caravanes y ont tracé leur chemin légèrement tortueux. Il nous est facile de le distinguer, et nous allons le suivre, quoiqu'il soit à peu près indifférent d'aller plus à droite ou plus à gauche, mais les pieds des chameaux ont battu le sol, et le sable en est devenu un peu moins tirant pour les chevaux.

En approchant de Biskra, un groupe de cavaliers qui viennent à nous attire notre attention. Des uniformes, des burnous blancs et des burnous rouges dans un nuage de poussière, c'est tout ce que nous pouvons distinguer au premier moment ; mais nous

nous rapprochons, et celui qui s'avance en tête à notre rencontre est le commandant supérieur du cercle de Biskra, accompagné de plusieurs spahis; puis vient, monté sur un beau cheval, le kaïd de Biskra, Arabe de noble apparence, de la belle famille des Ben-Ganah. Après un arrêt de quelques minutes nécessaire pour les présentations, entourés de tous ces cavaliers, nous reprenons notre course, et peu d'instants après nous faisons notre entrée dans la ravissante oasis de Biskra.

Jeudi 26 septembre. — Depuis que nous avons quitté Constantine, c'est-à-dire depuis le lundi soir, nous avons parcouru 239 kilomètres sans trop de fatigue. Notre intérêt a toujours été de plus en plus excité, et notre imagination de plus en plus charmée. El-Kantara étant le premier aperçu sur la nature vraiment orientale, nous en avons eu non seulement l'admiration, mais aussi la surprise. La vue dont nous avons joui sur le haut du col de Sfa nous a également révélé un pays entièrement nouveau et plein de grandeur. L'entrée dans l'oasis de Biskra nous a laissé entrevoir la vie féodale de l'Arabe à côté de la civilisation de la France, la nature dans sa parure naturelle à côté des jardins alignés par la main des colons. Biskra ne ressemble à rien de ce qui se trouve en France. Les maisons à hautes murailles, percées seulement de lucarnes, sont toutes blanchies à la chaux et entourées de jardins, protégés

aussi par de blanches murailles au-dessus desquelles s'élèvent les larges touffes des beaux palmiers parés en cette saison de leurs régimes de dattes de couleur vive, jaunes ou rouges. De larges espaces se trouvent entre ces constructions mystérieuses; ils peuvent être considérés comme des rues. Dans les plus vastes, les autorités françaises ont fait planter des bosquets de rosiers, d'arbustes variés et de ricins, dont l'élévation atteint presque dans ces parages celle d'un arbre; ses larges feuilles luisantes et découpées, d'un vert foncé, attachées à une tige rouge, sortent puissamment du milieu des touffes vaporeuses des tamaris et des rameaux flexibles des lauriers doubles rouges et blancs. Notre voiture en arrivant passait au milieu de ces places bordées de fleurs; des Arabes vêtus seulement d'une longue tunique en toile blanche sans ceinture et d'un turban en mousseline également blanche, étaient appuyés contre les maisons qui pouvaient les abriter du soleil. Il nous semblait être plutôt aux Indes qu'en tout autre pays. Le cocher nègre nous a conduits à travers cette singulière ville, jusqu'à la porte d'une habitation, en tout semblable à beaucoup d'autres; nous fûmes avertis alors que nous étions arrivés à l'*hôtel*. Le mot *auberge* n'est plus de mise, même au désert.

Nous étions heureusement les seuls hôtes de madame Medan. Les quatre bonnes chambres que possède l'hôtel ouvrent, les unes à côté des autres, sur

le petit jardin qui forme le milieu de la maison. La salle à manger vient à la suite; la cuisine et le logement des propriétaires sont en retour. Une tonnelle de treillage, sur laquelle grimpent des vignes et des mimosas, forme un abri agréable; les allées sont divisées aussi par de minces treillages garnis de passiflores. Un mur clôt le jardin sur les deux faces qui sont sans constructions. Comme dans les maisons arabes en général, il n'y a aucune vue extérieure à espérer, sauf par une étroite fenêtre garnie de barreaux qui donne du jour dans les chambres. Nous avons trouvé là, en plein désert, tout ce qui est nécessaire à l'habitation, des lits simples et propres, des tables et des chaises à l'avenant, et nous avons, dès l'arrivée, pris possession de la tonnelle pour en faire notre salon. La porte de l'auberge donne sur un vaste terrain nouvellement planté, encore fort aride, et qui doit être aujourd'hui un beau *square*. Attirée par le ronflement lointain d'un tambour de basque et de tambourins, je m'étais avancée à l'entrée de la maison en demandant à Si-Mohammed d'où pouvait provenir ce bruit; il me désigna une agglomération de petites maisons, du côté opposé de la place, en me disant que là étaient les cafés maures dans lesquels dansaient les femmes de la tribu des Ouled-Nayls qui habitent tout un quartier de Biskra. Biskra veut dire *ivresse* en arabe, et de tout temps l'oasis a attiré de fort loin les amis du plaisir.

Après quelques heures consacrées au repos et à la toilette nécessaires lorsqu'on a voyagé, nous sommes montés dans la calèche du kaïd et, accompagnés de nobles Arabes et d'officiers de la garnison à cheval, nous sommes partis pour aller visiter la forêt et le *Vieux Biskra.* Depuis la prise de l'oasis par le duc d'Aumale, en mars 1844, une ville nouvelle s'est élevée : c'est celle que nous avons vue d'abord et que nous habitons ; la vieille ville n'est plus considérée que comme une sorte de grand village occupé par des cultivateurs et des Arabes pauvres. Les maisons en sont bâties avec la terre du pays séchée au soleil ardent de l'été ; mais elles ne sont pas blanchies à la chaux. C'est un luxe que se permettent seulement les gens riches.

Ceux qui croient connaître les palmiers parce qu'ils en ont vu sur les bords français de la Méditerranée seraient bien surpris si on leur disait qu'il y a autant de différence entre les arbres chétifs qu'ils admirent et les dattiers de Biskra qu'entre un mince peuplier et un chêne de cent ans.

Notre voiture roulait sur un sable fin entre deux rangées de palmiers qui formaient une large avenue ; à notre droite, à perte de vue, nous apercevions d'autres palmiers espacés les uns des autres, mais si touffus qu'ils ne laissaient pour ainsi dire pas pénétrer le soleil à leurs pieds ; les uns s'élevaient droits comme une colonne d'un mètre environ de circon-

férence; d'autres venaient en une réunion de six ou sept troncs inclinés en forme de gerbe; d'autres enfin sortaient de terre en un immense bouquet de palmes larges et longues. La verdure s'étalait ainsi en différents étages sans uniformité, mais avec une ampleur et une force de vie qu'on ne rencontre que dans la végétation des pays chauds. Nous ne sentions aucun souffle de vent; il était près de quatre heures, et l'ardeur du jour avait déjà fait place à une température douce et calme à l'ombre.

Nous longions toujours la grande forêt de cent cinquante mille palmiers qui se prolongeait à notre droite; à notre gauche nous avions toute l'étendue du désert au delà du village nègre. Les nègres de Biskra vivent en tribu et possèdent un kaïd. Leurs maisons me paraissaient avoir à peu près la forme de grandes huttes coniques, à la façon de celles de certains sauvages. Les murs étaient en terre et le toit était fait de palmes sèches superposées; c'est le chaume des gourbis du désert. Toutes les parties du palmier sont utilisées dans ces contrées. Le tronc sert de bois de charpente, quoiqu'il soit trop filandreux pour être coupé en planches, mais sans être équarri il peut soutenir les constructions. Les palmes font les couvertures des cabanes et alimentent le feu; leur fruit est la nourriture générale des habitants et de leurs animaux. Le palmier-dattier vit près de deux cents ans; à trente ans, il a atteint toute sa

vigueur, et il la conserve durant soixante-dix ans, donnant en moyenne de quinze à vingt régimes de dattes par saison pendant cette période. Il est fortement imposé par le gouvernement, qui retire ainsi des oasis des sommes considérables. La culture de cet arbre est bien faite pour plaire au caractère du Saharien. Elle est variée et peu assujettissante. Des hommes adroits, pour hâter la production, transportent la poussière fécondante d'un arbre sur l'autre. Aussitôt qu'un bouquet de nouvelles feuilles sort du cœur du palmier, les palmes les plus basses se sèchent et demandent à être coupées. L'Arabe a soin de ne pas trop raser l'écorce en faisant cette opération afin de laisser sur le tronc des inégalités qui l'aideront plus tard à atteindre le sommet pour cueillir les dattes mûres. Ces détails m'étaient donnés pendant notre promenade. En moins d'un quart d'heure, à l'allure rapide des mêmes chevaux qui nous avaient amenés le matin d'El-Outaya, nous étions aux premières maisons du vieux Biskra; là, nous avons laissé la voiture; les rues étaient trop étroites pour lui livrer passage, et nous avons parcouru lentement cette curieuse petite ville arabe. La couleur des murailles était d'un jaune grisâtre uniforme comme la terre que nous foulions aux pieds, mais les énormes palmes qui se penchaient pardessus étaient si vertes et le ciel sur lequel elles se découpaient était si bleu, qu'il semblait précisément

que cette teinte adoucie et harmonieuse fût mise tout exprès afin d'empêcher les tons durs de se heurter. La tour carrée du vieux minaret dépassait les arbres des jardins. A son sommet étaient pratiquées quatre ouvertures cintrées, pour permettre au muezzin d'annoncer la prière aux quatre points de l'horizon. L'eau du ciel est remplacée dans cet heureux pays par des sources intarissables formant de petites rivières qui coulent à travers le village et vont emplir d'étroits canaux, multipliés à l'infini dans les oasis. Sans cette constante humidité, les palmiers, les orangers, les grenadiers ne pourraient vivre. Il est singulier que la végétation particulière au pays le plus sec du monde ait besoin d'être continuellement arrosée. La distribution de l'eau se fait d'une façon régulière dans tous les jardins, par des hommes préposés à cette tâche, qui lèvent chaque digue à une heure fixe.

Le soleil s'était abaissé sur l'horizon pendant notre promenade dans les petites ruelles du vieux Biskra et laissait les ombres s'étendre avec cette transparence que Decamps a si bien su rendre dans ses tableaux d'Orient. L'heure était pleine de charme. Les montagnes se découpaient en fines arêtes, et le soleil à son couchant colorait tout en rose. Après avoir marché une heure environ, nous sommes remontés, les uns en voiture, les autres à cheval, pour aller visiter à l'est de l'oasis la propriété d'un Français qui vient

passer ses hivers dans le climat tiède de Biskra. L'effet d'un jardin planté de la végétation tropicale du pays, et soigné, peigné comme un parterre des Champs-Élysées, entouré de cette grande nature et de ce cadre magnifique, est plus singulier qu'agréable. Notre retour au milieu de la forêt, sous laquelle glissaient les rayons rouges du couchant, dans ces chemins qui tournaient autour des gigantesques groupes de palmiers tout à coup enveloppés des ombres de la nuit, était bien fait pour laisser dans l'imagination une impression qui ne peut s'oublier.

Nous sommes revenus directement chez le kaïd qui donnait une fête pour les étrangers et les officiers supérieurs. Il était sur le pas de sa porte attendant l'arrivée de ses convives. Il nous a conduits, à travers son salon, jusqu'à un beau jardin éclairé par des lanternes de papier accrochées aux branches ; la lumière était trop imparfaite pour nous permettre de distinguer les détails, mais la grosseur des troncs des palmiers nous parut extraordinaire. C'est, à ce qu'il paraît, une espèce particulière qui ne s'élève guère à plus de douze pieds, mais n'en devient que plus forte. Des serviteurs arabes, bien vêtus, allaient et venaient d'un air affairé. Nous sommes parvenus, en enjambant quelques seguïas, jusqu'à une salle en treillages, sous laquelle était dressée une longue table servie à la française, cou-

verte de vaisselle de Sèvres, de verreries de Baccarat et éclairée *a giorno* par des candélabres qui sortaient sans doute de chez Barbedienne. Des rideaux avaient été placés du côté du vent, qui commençait à faire pencher les flammes des bougies; l'eau qui coulait tout auprès faisait entendre un léger murmure; on voyait de temps en temps passer sous les rayons de lumière des gazelles apprivoisées qui regardaient d'un air étonné le va-et-vient des serviteurs. Lorsque les Arabes riches traitent les étrangers, ils leur servent en général un repas arabe; mais pour leur usage particulier ils préfèrent de beaucoup la cuisine française, et souvent ils ont chez eux de bons cuisiniers nègres. Le repas qui nous a été donné ce soir-là était composé de tout ce que le pays peut offrir de plus délicat, des hachis de viandes de gazelle, des rôtis d'outarde et une vingtaine d'autres plats bien préparés. Au dessert, plusieurs assiettes de gâteaux ont été placées sur la table ; le meilleur, à mon avis, était une petite gaufre ronde couverte d'une légère couche de miel fondu. Ce miel est parfumé comme les fleurs dans lesquelles les abeilles viennent chercher leur butin; l'oranger, les roses, la grande lavande et le jasmin, qui rendent célèbre le miel du mont Hymette, prêtent aussi leur suc à celui de l'Algérie.

Le soir où nous dînions, le kaïd n'avait admis à la table que son fils aîné, cheik de Sidi-Okba, et

le fils aîné de ce fils, enfant de sept ans, qui s'endormit avant que nous fussions arrivés à la fin de la série de plats dont le défilé dura deux heures. Chez les Arabes, les enfants eux-mêmes ont les cheveux rasés, ce qui donne aux petits garçons un certain air futé qui leur sied à ravir ; une petite *chechia* ou calotte rouge, avec un gland bleu, mise très en arrière, leur couvre la tête; leur front dégarni est exposé aux ardeurs du plus grand soleil sans qu'il en résulte aucun accident. Les anciens Arabes portaient leurs cheveux longs. Les historiens racontent, dans le portrait qu'ils ont laissé d'Abbas, oncle du prophète, et l'un des plus beaux hommes de son temps, qu'il avait de superbes cheveux séparés en deux longues tresses. L'usage de les raser ne s'est introduit que beaucoup plus tard sous le califat d'Osman Ier, et il devint bientôt général chez tous les peuples musulmans. Mais pour conserver le souvenir de la coiffure du prophète, les Arabes laissent croître une mèche de dix centimètres de long, à peu près, au sommet de la tête, qu'ils nouent et cachent sous le turban; elle porte le nom de *Mohammed* ou *Mahomet*, comme nous disons en France. Au désert, durant les grandes chaleurs de l'été, les Arabes, lorsqu'ils ne montent point à cheval, revêtent une longue tunique ou *gandourah* en soie blanche et molle, qui retombe sur leurs pantalons bouffants, laissant les bras dé-

couverts sur le burnous et les jambes également entre le genou et le bord des chaussettes. La chaussure particulière à Biskra s'appelle *bel'ra*. C'est une sorte de pantoufle moyen âge en peau jaune avec une patte sur le cou-de-pied.

Après le repas du kaïd, nous nous rendîmes tous, précédés de serviteurs portant des lanternes, chez le commandant supérieur, qui devait prolonger la soirée en donnant une fête où figureraient les célèbres danseuses de la tribu des Ouled-Nayls. On arrive au palais du commandement en suivant des avenues plantées par les Français. Ce soir-là le public avait la permission de s'y promener. Près de la porte jouait la musique militaire. Le palais, bâtiment long surmonté d'un belvédère, se détachait en blanc sur les arbres ; toutes les fenêtres étaient ouvertes et laissaient voir au rez-de-chaussée des salons brillamment éclairés. Nous pénétrâmes d'abord dans une première pièce où des plateaux chargés de tasses étaient posés à terre sur des tapis pour les Arabes et les spahis. Puis nous entrâmes dans le salon principal où des fauteuils rangés au fond nous étaient destinés. Le kaïd, les officiers et les autres autorités de l'endroit s'assirent à côté de nous. Une colonne massive, servant sans doute à soutenir le plafond, s'élevait au milieu de la chambre. Elle était garnie de palmes, de fleurs et de candélabres. D'épais tapis couvraient le sol. A tra-

vers les ouvertures, on apercevait un jardin illuminé, et, le long du mur, en face de nous, une vingtaine d'Ouled-Nayls étaient rangées, attendant le signal de la danse. Dans un angle, on avait placé les musiciens de la tribu; debout aux portes, une foule bigarrée, composée de militaires, d'Arabes et de nègres, regardait la fête. Je fus d'abord frappée de l'aspect étrange de ces femmes, assises côte à côte vis-à-vis de nous. Aucune des femmes nomades que j'avais rencontrées jusqu'alors ne m'avait donné l'idée de costumes aussi singuliers et de physionomies aussi frappantes. Elles avaient le type régulier, les pommettes larges, les traits accentués et droits, et la peau des mulâtresses, les mains petites et les attaches des poignets remarquablement délicates. Des deux côtés du visage, elles portaient des nattes de cheveux couleur de jais, bourrées de laine. Depuis la racine jusqu'au bas des joues, ces tresses pouvaient avoir une largeur de dix centimètres au moins. On juge de la circonférence de la tête garnie de ces masses épaisses. Un grand *haïk*, comme un châle, soit en laine noire brodée de couleur, soit en laine blanche, était posé sur la tête, où il était maintenu au moyen d'un turban lamé d'or, et retombait carrément sur le dos jusqu'aux talons. Leurs robes, de couleur vive, rouges pour la plupart, avec le corsage fait en forme de peplum antique, étaient assez longues pour traîner un peu

à terre; une quantité innombrable de bijoux d'argent et de corail ornait leur personne. Des chaînes pendantes étaient accrochées au turban au moyen de grandes épingles en forme de main; au cou, plusieurs plaques et plusieurs colliers étaient superposés les uns sur les autres; sur les épaules, des broches retenaient le peplum; à la ceinture, également en métal ciselé, de longues chaînes soutenaient des cassolettes grandes comme des tabatières et des étuis à couteaux, d'un travail curieux, qui retombaient jusqu'à leurs genoux. C'est une véritable gloire pour ces femmes d'être chargées de bijoux qui attestent leur succès.

La tribu des Ouled-Nayls passe pour être très insouciante : elle vit dans le désert au sud-ouest de Biskra. Les hommes cultivent la terre. Ils ont la réputation de rire et de chanter plus souvent que les autres Arabes. De tout temps ils ont envoyé leurs filles à Biskra en leur enjoignant de gagner une dot et de venir ensuite se marier dans la tribu, chose singulière pour des musulmans qui tiennent tant, en général, à la vertu des femmes qu'ils épousent. De plein gré ils manquent ainsi à la lettre du Koran, qui met des restrictions positives à certaines libertés.

Lorsque nous fûmes tous assis, un agent de police arabe, sous la garde duquel on avait placé les danseuses, désigna deux d'entre elles pour commencer; ce n'étaient ni les plus jeunes, ni les plus

belles. Au même moment la musique se mit à jouer. Elle était composée d'une flûte, d'un tambour de basque et d'une autre sorte de tambour. Les tambours frappaient la mesure à trois temps, une noire d'abord, très accentuée, puis deux croches et une noire légère, pendant que la flûte murmurait une phrase aiguë de six notes. Le rythme, toujours le même, finit par ébranler les nerfs. Eugène Fromentin, si bon juge en toutes choses de l'Algérie, dit, dans un de ses charmants ouvrages, que la danse des Ouled-Nayls n'a aucune des significations de la danse des almées d'Égypte. Il a lu dans chacun de leurs gestes une tendresse contenue et une passion pure. Pour ma part, je dois dire que j'ai trouvé le spectacle curieux, mais la danse ne m'a semblé en elle-même ni gracieuse, ni intéressante. L'agent de police était là pour faire reposer la danseuse qui commençait à tomber en pâmoison, et la remplacer par une autre plus calme. La danseuse débute par une marche autour de la chambre en glissant la pointe de ses pieds nus sur le tapis, puis, après quelques minutes de cet exercice tranquille, elle se renverse en arrière, se pliant de façon à faire presque toucher sa tête sur ses talons, retenant en même temps son turban d'une main et étendant son haïk de l'autre ; la musique s'animant, elle précipite son patinage et fait de temps à autre un saut en l'air en poussant un petit

cri, puis elle reprend sa promenade. Deux ou trois d'entre elles seulement dansaient en même temps. Je les croyais fort calmes, mais je vis qu'en réalité il n'en était rien, car l'agent de police leur touchant légèrement le bras avec sa baguette, emblème de ses fonctions, elles s'arrêtaient comme magnétisées et se jetaient, à moitié évanouies, sur de l'eau fraîche qu'un nègre leur offrait dans un bidon de soldat.

Comme intermède à cette danse peu variée, on nous a menés dans le jardin tout constellé de lanternes de couleur. L'illumination nous a permis d'apercevoir vaguement une végétation tropicale, les larges feuilles des bananiers, le fouillis des ramures délicates du bambou et les arêtes de palmiers se mêlant confusément dans la demi-obscurité. Dans un espace vide, on nous a donné un échantillon du carnaval arabe. Un nègre déguisé en lion, avec deux mèches d'étoupes allumées pour représenter les yeux, simule un combat avec un un homme armé d'un sabre ; un troisième, déguisé en autruche, prend le parti du lion et frappe l'ennemi à coups de bec ; enfin le lion est victorieux. Pendant le combat, des Arabes tirent en l'air des coups de fusil chargés à poudre. Nous rentrons ensuite dans le salon reprendre nos places pour voir de nouveau danser les femmes. Une des Ouled-Nayls, assise un peu à part des autres, pro-

bablement plus riche que ses compagnes et incontestablement plus belle, d'une beauté de mosaïque byzantine, ne dansait pas; son costume de soie amarante et or, avec un haïk blanc rejeté en arrière, lui seyait à merveille; pour comble de luxe, elle avait aux jambes une paire de bas de coton blanc qu'elle avait bien soin de montrer en posant ses pieds sur les barreaux d'une chaise placée vis-à-vis d'elle. Un adolescent, noir comme l'ébène, vêtu d'une *gandourah* de cachemire jaune d'or, se tenait debout appuyé contre la porte près des danseuses, donnant sans s'en douter la dernière touche au tableau. Était-ce un jeune nègre ou une jeune négresse? C'est ce que je n'osai demander au kaïd assis à côté de moi.

A dix heures, nous nous sommes retirés laissant la fête continuer jusqu'au jour. L'air de la nuit, en sortant du palais, m'a paru exquis, il avait quelque chose de moelleux.

> L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux;
> La transparente nuit brillait bleue et sereine.

Les sons de la musique nous accompagnaient de loin pendant le trajet que nous faisions lentement pour rentrer à l'hôtel. Comment songer à dormir lorsqu'on a tant de choses curieuses et nouvelles en perspective? Je passe la plus grande partie de la nuit debout à ma fenêtre à barreaux en-

tre-bâillée, un éventail arabe à la main dans la crainte des moustiques, que je n'ai du reste pas aperçus, et à cinq heures du matin, vêtue simplement d'un peignoir, je vais sur le pas de la porte de ma chambre jouir des premières splendeurs du matin. C'est l'heure la plus agréable de Biskra en cette saison. Rien n'était encore en mouvement dans l'hôtel. J'étais absolument seule dans l'étroit jardin dont les petites treilles, malgré le soleil déjà brillant, conservaient encore quelques perles d'une faible rosée. On perdrait sa peine en voulant décrire les qualités de l'atmosphère d'une manière assez précise pour en donner une idée à ceux qui ne l'ont pas eux-mêmes appréciée. Mais pour ma part je pensais, en respirant à pleins poumons cette douce fraîcheur, cet éther embaumé, cet air transparent qui ne semblait pas peser sur mes épaules plus qu'une aile de papillon, qu'il est impossible de rêver un élément plus idéal pour les habitants du paradis. Ce moment de la journée est malheureusement de courte durée, et personne autre que moi dans l'hôtel ne songeait à en jouir. Pendant que je me promenais sous la treille, une belle négresse, grande et svelte, revint du marché apportant les provisions; elle déposa à terre un dindon, d'autres volailles et une de ces exquises pastèques qui dans ces contrées chaudes peuvent rivaliser avec les melons. Elle aurait fait, ainsi encadrée, un sujet plein

de pittoresque pour un peintre, avec son petit voile de mousseline blanche posé négligemment autour de sa tête, un bout rejeté sur une épaule et couvrant le bas de son visage, ses bras nus couverts de cercles d'argent et de corail qui ressortaient avantageusement sur sa tunique de toile bleue. Sa petite fille, qui pouvait avoir dix ans, la rejoignit bientôt. Je fus frappée de la finesse de ses traits, quoique sa peau fût parfaitement noire; elle était vêtue comme sa mère, et ses mouvements étaient empreints de grâce et de naturel.

C'est dans les oasis riches du Zab que se trouvent les beaux nègres. Les grandes familles arabes se font servir par eux. Ce sont aujourd'hui les fils des esclaves, l'esclavage ayant été détruit par la conquête française. Il n'était cependant pas dur chez les Arabes. L'esclave avait droit de porter plainte devant le kadi lorsqu'il avait été en butte à de mauvais traitements, et il pouvait contraindre le maître dont il avait à se plaindre à le vendre à un autre. Il faut convenir que souvent la condition de l'esclave bien traité et appartenant à une famille riche était infiniment plus heureuse que celle qu'il venait de quitter dans son propre pays sous la domination de quelque roi féroce. Mais le principe lui-même est mauvais, et on a trop souvent raconté les horreurs de la traite pour ne pas réprouver, malgré certaines exceptions, des actes aussi odieux. On

peut dire qu'à présent la vie des serviteurs noirs, chez les indigènes, est des plus enviables. Ils savent qu'ils sont, en général, pour toute leur existence dans la même maison ; ils s'y marient, et leurs enfants sont élevés avec ceux de leurs maîtres dont ils deviennent à leur tour les serviteurs. Ils y sont traités avec familiarité et bonté; bien nourris et bien vêtus, ils n'ont aucune cause de soucis matériels. Leur nature confiante et dévouée leur fait ressentir les chagrins de leurs maîtres comme les leurs propres, et leurs peines personnelles trouvent également un écho dans le cœur de ceux qui les ont vus grandir à leurs côtés. Cette race de serviteurs ne ressemble en rien à celle des nègres qui travaillent aux fermes ou aux routes des environs de Constantine. Ces derniers ont le type du singe le plus accentué. Les noirs, au contraire, qui ont des emplois dans les maisons des kaïds ont de beaux yeux et des visages dont l'ovale a des contours arrondis bien différents des pommettes saillantes qu'on est habitué à voir chez les nègres de certaines parties de l'Afrique. Leurs filles sont quelquefois belles, aussi ne sont-elles pas toujours dédaignées des Arabes. La plupart de ces fils d'esclaves que j'ai rencontrés parlaient un peu le français. L'un d'eux s'appelait *Arasmania*, traduction arabe du nom d'*Orosman*. Par une vieille habitude, on les laisse généralement pénétrer dans les appartements des femmes.

On ne peut faire un pas dans ces pays de vieille origine et de civilisation naissante sans trouver des sujets d'études curieux, intéressants et variés. L'humanité y apparaît avec de plus grandes qualités et de plus grands défauts que dans l'Europe actuelle, mais il est impossible de ne pas se demander si l'Algérie n'aurait pas plutôt à perdre qu'à gagner à nous trop imiter. Malgré la présomption qui nous est naturelle, il faut nous bien persuader qu'on peut être grand sans nous ressembler en tous points.

Nous devons aller visiter une oasis vénérée des musulmans, et là nous retrouverons encore cette foi sincère, cette piété fervente que nous avons déjà si souvent admirée depuis notre séjour dans le pays. Cette oasis étant restée fidèle à la France à travers les dernières insurrections, on ne peut donc dire que les croyances de l'islamisme portent infailliblement les Arabes à devenir les ennemis jurés des chrétiens. Un des fils du kaïd de Biskra me disait lui-même que les marabouts instruits enseignaient que le prophète avait, dans des instructions laissées à ses disciples, recommandé une extrême douceur à l'égard des chrétiens comme le meilleur moyen de les amener à l'islamisme, et, sans aller bien loin de Biskra, à T'macin, autre lieu de pèlerinage, le marabout, homme riche et puissant dont l'influence est des plus étendues, a été, au dire de tous nos

généraux, un des plus utiles auxiliaires des Français dans leurs établissements du sud.

Notre journée va être bien remplie par notre course au travers du désert. Il faut nous attendre à souffrir un peu de la chaleur; la délicieuse fraîcheur des premières heures du matin sera remplacée par un soleil tombant d'aplomb sur le sable. A sept heures, nous nous trouvons tous réunis sous la tonnelle, prenant du café au lait; à huit heures, la calèche du kaïd est à la porte avec la voiture de Biskra, pour nous transporter avec le commandant supérieur et le kaïd à l'oasis de Sidi-Okba, située à 21 kilomètres en s'avançant vers le sud-est. Le fils aîné du kaïd, qui en est le cheik, doit nous en faire les honneurs en nous offrant à déjeuner. C'est une des parties du programme des fêtes que l'on offre aux étrangers distingués et à tous les généraux inspecteurs. Nous avons fait la route accompagnés par un jeune officier du bureau arabe à cheval, son spahi et quelques cavaliers du kaïd. Après avoir dépassé les derniers arbres de la forêt de Biskra, nous nous sommes trouvés roulant dans une plaine de sable, sans autre végétation que des touffes disséminées de diss et d'alfa, qui donnent de loin un aspect assez verdoyant au désert. Les voyageurs qui ont été plus à l'ouest disent que l'abondance de ces grandes herbes et leur verdure uniforme rendent ces zones presque trop monotones; c'est le seul pâturage que

trouvent encore en été les caravanes. Ces vastes étendues, plates, brillantes, dont la limite se confond avec le ciel dans une vapeur chaude, procurent plutôt une sensation pénible. Les yeux en sont éblouis, et le soleil pénètre à travers les vêtements. Son ardeur est si grande que je suis obligée de me couvrir d'un manteau, malgré la chaleur, afin de ne pas arriver avec un coup de soleil sur les épaules et les bras, que mon parasol ne peut entièrement garantir. Je comprends maintenant pourquoi les Arabes mettent plusieurs burnous les uns par-dessus les autres, et un turban dont l'épaisseur peut défier les rayons les plus ardents. Nous traversons l'Oued-Biskra, qui n'a l'apparence d'une rivière que par l'absence complète de végétation dont elle offre le tableau, et les pierres roulées dont son lit peu profond est rempli. Le cocher cherche à les éviter, ce qui lui est facile. Aucune route n'étant tracée, l'espace ne lui manque pas. Les eaux filtrent à travers le sable, à quelques pieds seulement sous terre.

Nous approchons enfin de la ligne de palmiers qui indiquent l'oasis. Peu après nous longeons une suite de murailles de terre semblables à celles du vieux Biskra. Une petite rivière, dans laquelle des femmes arabes lavent leur linge, coule aux abords de la ville. Nous entrons dans une ruelle qui n'a pas plus que la largeur de la voiture, et nous

conduit à la maison du cheik. Nous descendons devant une voûte sombre à peine fermée par une porte en planches mal jointes, comme dans la majorité des maisons du sud. Après quelques pas faits dans une obscurité qui nous paraît d'autant plus grande que le soleil que nous venions de quitter était plus brillant, nous nous trouvons dans une cour carrée, ombragée en partie par un arbre aux branches étendues et au vieux tronc rugueux que je prends d'abord pour un olivier, mais que l'on me dit être un oranger. Vingt personnes pourraient parfaitement se tenir à son ombre. Il passe, même dans le pays, pour une rareté. La maison, composée d'un rez-de-chaussée, occupe tout un côté de la cour. Une galerie, soutenue par de larges piliers blanchis à la chaux, s'étend sur la longueur de la façade. Un tremblement de terre ayant détruit la maison qui occupait cet emplacement, celle où nous entrons vient d'être bâtie récemment et se trouve même à peine achevée. L'appartement où nous sommes introduits à notre arrivée se compose d'un salon et d'une salle à manger, séparés par un étroit vestibule. Le jardin, que nous apercevons dans le fond, est encore rempli de décombres; derrière le salon, cachée par une portière, est la chambre du cheik. Toutes les pièces sont meublées à l'européenne, les tentures et le tapis de la table viennent de Paris. Nous nous asseyons tous, en attendant le

déjeuner, sous la galerie dont on a caché le sol par de beaux tapis du désert. Le spahi et les cavaliers qui nous avaient accompagnés sont à présent accroupis sous le grand oranger de la cour où des Arabes de la maison du cheik sont venus les rejoindre ; les uns debout, appuyés contre le tronc, les autres dans des poses naturellement élégantes, forment un groupe plein de pittoresque. Le déjeuner est placé sur la table de la salle à manger; le kaïd nous invite à nous y asseoir. Il préside le repas. Son fils, le véritable maître de la maison, selon l'usage des Arabes lorsqu'ils reçoivent des Européens, va et vient, surveille ses serviteurs et ne prend place avec nous que de temps à autre. Abdallah, le cocher du kaïd, a pour fonction d'éventer une des dames avec l'éventail du pays en forme de hache, et le jeune nègre du cheik, tout vêtu de cachemire amarante et chaussé de bottes de peau grise, se livre au même exercice derrière ma chaise avec une telle énergie qu'il fait dire à un des convives qu'il semble couper une tête à chaque coup. L'épisode le plus original du déjeuner arabe, c'est l'entrée du mouton. Il est tout entier et reste enfilé dans un long bâton qui lui a servi de broche. On le pose sur la table sur un carré de laine rouge qui préserve la nappe. Avant le déjeuner, étant dans la cour, j'avais vu une femme laver ce tapis et le faire sécher au soleil, sans me douter de son usage.

La tête du mouton est dissimulée sous des branches fleuries de grenadier ; les hommes qui l'apportent, tenant le bâton chacun par un des bouts, ont de ces fleurs rouges piquées dans leurs turbans blancs. On passe un couteau effilé dans la longueur du rôti afin de produire des morceaux minces comme des lanières, que chacun tire ensuite en les prenant délicatement avec ses doigts. Voyant que nous ne voulions pas nous servir nous-mêmes, le kaïd le fit pour nous de ses mains blanches et soignées. Cette viande, grillée et brûlante, nous a paru excellente. Le déjeuner fini, nous sommes allés prendre le café dans le salon; puis les hommes de la société ont été faire la sieste en s'étendant sur les tapis de la galerie et de la salle à manger, laissant le salon à la disposition des dames. Vers trois heures de l'après-midi, la chaleur la plus forte étant passée, nous sommes tous sortis de la maison pour aller jeter un coup d'œil sur l'oasis et visiter la célèbre mosquée. La ville nous a paru assez pauvre; le marché, composé de petites niches en maçonnerie le long d'une rue, était peu approvisionné ; des poivres rouges, de petites bourses en cuir, des mouchoirs de coton de couleur, toutes choses que le soleil ne peut gâter, étaient suspendus autour des échoppes. Des femmes, qui lavaient leurs écuelles dans les *seguïas*, se couvrirent le visage avec un bout de leurs tuniques en nous voyant passer. De petits garçons, brunis par le

soleil, avaient la tête rasée, sauf un rond de cheveux comme une brosse au-dessus du front. Je n'ai vu cette coiffure d'enfant qu'à Sidi-Okba. La température était encore excessive et dépassait certainement les journées les plus chaudes que nous avions supportées en Algérie pendant l'été.

Nous marchions lentement, précédés du cheik et de son secrétaire, qui nous guidaient. L'oasis occupe un espace étendu comprenant plutôt des jardins enclos qu'un bois de palmiers, comme à Biskra. Nous sommes parvenus à une petite rue dominée par un minaret carré. On nous a fait entrer sous une vieille arche soutenue par des troncs de palmiers portant encore leur écorce, et nous nous sommes trouvés dans une cour longue, comme un passage à ciel ouvert; à gauche était la *zaouïa* ou école arabe, éclairée seulement par la porte ouverte. Nous avons aperçu en passant une foule de petits garçons assis à terre, tenant sur leurs genoux une ardoise, sur laquelle étaient tracés les versets du Koran qu'ils devaient apprendre par cœur. A droite, dans une autre chambre, des voyageurs, fatigués ou malades, prenaient du repos et écoutaient les consultations médicales d'un vieux marabout. Au bout de la cour on nous a invités à entrer dans la mosquée par une ancienne porte en bois sculpté. Dans une vaste pièce, blanchie à la chaux et soutenue par des piliers, une quarantaine d'Arabes étaient assis

sur des tapis, faisant glisser entre leurs doigts les grains de leurs chapelets. Toutes les babouches étaient rangées à l'entrée, et les Arabes, en signe de respect, avaient les pieds nus. Ceci me rappelle qu'un jour nous étions assises, une dame et moi, dans le square de Constantine ; un Arabe du peuple s'était mis sur un banc en face de nous, en ôtant ses babouches; aussitôt le gardien du square vint lui dire : « Remettez vos souliers, ce n'est pas respectueux de les ôter. » Ainsi tout est affaire d'usage, et ce qui est une marque de respect chez un peuple peut signifier absolument le contraire chez un autre. Le kaïd de Biskra était lui-même parmi les fidèles; il nous fit avancer vers le milieu de cette vaste pièce, fraîche et obscure ; faisant tirer un rideau de soie, il nous montra le tombeau de Sidi-Okba, placé dans une sorte de coupole éclairée par le haut. Le jour qui tombait brillant, sur ce catafalque couvert de velours rouge et sur les étendards vert et or placés aux angles, produisait un effet singulièrement décoratif au milieu de la sombre mosquée. Sidi-Okba était un des premiers conquérants musulmans de l'Afrique septentrionale. Il mourut assassiné en 682 à la place où s'élève aujourd'hui son tombeau. De nombreux pèlerins s'y rendent chaque année, apportant leurs modestes offrandes à la *zaouïa*. Il n'en est pas de cette mosquée comme de celle de T'macin, où de toutes les parties de l'Al-

gérie, du Maroc et de la Tunisie de riches Arabes viennent se joindre à la confrérie de Si-Hamet-Tsedjani et y déposent leurs *douros*.

Pour ne pas troubler les croyants, nous nous retirons bientôt et nous montons, quatre personnes seulement à la fois, l'escalier en spirale du minaret. On le dit peu solide ; des habitants prétendent même l'avoir vu se balancer par les grands vents. Par les quatre ouvertures qui servent aux appels du muezzin, on a une vue du désert très étendue, mais il me semble plus intéressant de regarder à l'intérieur de l'oasis. De cette hauteur, le regard plonge dans toutes les cours et les jardins des habitations ; ce n'est malheureusement pas encore l'heure du mouvement, et j'aperçois seulement quelques femmes isolées, qui passent lentement d'une maison à une autre. Un air pur souffle sur ce point élevé. Nous nous y exposons avec un vif plaisir. Il faut cependant descendre et retrouver de nouveau cette atmosphère quasi torride que nous avions quittée un moment. Nous demandons à aller nous asseoir à l'ombre jusqu'à l'heure du retour. Le cheik nous conduit à quelque distance dans un de ses jardins. Il fait étendre à terre des tapis sur lesquels nous nous asseyons tous. Le jeune nègre habillé de cachemire y dépose des carafes d'une eau qui ne peut être fraîche, mais sur laquelle on se jette quand même, avec délice, en y mêlant du sirop, et l'on devise pendant une heure environ.

Les dattiers qui nous abritent du soleil sont plantés régulièrement ; quelques grenadiers tout en fleurs sont dispersés çà et là ; les régimes de dattes qui pendent en masses compactes hors des touffes de palmes, les uns jaunes d'or, les autres rouges, — ces derniers sont les moins estimés, — rompent la monotonie d'une végétation peu variée. La saison n'est pas encore assez avancée pour la complète maturité des dattes, mais un jeune jardinier arabe monte au faîte d'un des arbres, en posant ses pieds nus sur les rugosités du tronc, et parvient, en les choisissant, à en trouver un certain nombre d'assez bonnes que nous mangeons sur place. Les moustiques nous harcèlent de leurs dards ; nous nous en défendons de notre mieux avec l'éventail du pays en paille tressée et brodée. Il nous faut cependant songer au retour ; nous avons plus de cinq lieues à faire avant la nuit qui, dans ces régions, arrive tout à coup. Nous prenons le chemin de la maison du cheik, où nous attendent les voitures.

Une fois hors des murs de l'oasis, nous avons senti la brise qui s'élevait peu à peu, à mesure que le temps s'avançait, quoiqu'il y eût dans l'air comme une menace d'orage. Ces effets d'un moment, qui n'ont aucune suite, sont un des phénomènes de l'Afrique. Le désert est devenu gris, les montagnes couleur de plomb, et une énorme masse de nuages noirs restait immobile dans le ciel. Barye aimait dans ses aqua-

relles à placer ses lions sur ces fonds sombres et chargés de lourdes vapeurs. Comme nous touchions à la lisière de la forêt de Biskra, toutes les craintes de pluie et de foudre s'étaient déjà dissipées, laissant à leur place une belle fin de coucher de soleil rose et une douce fraîcheur. Nous avons achevé notre soirée dans la tranquillité la plus complète, assis sur des chaises, au milieu de la rue déserte sur laquelle ouvre l'hôtel. Nous entendions dans la distance le bruit continu du tambour avec son rythme régulier qui accompagne dans les cafés les danses des Ouled-Nayls. Des femmes qui se respectent ne se rendent pas dans ces lieux de réunion ; mais, d'après les récits qu'on m'en a faits, il y a dans l'aspect de ces petites pièces basses et faiblement éclairées, au milieu desquelles les femmes sont assises, quelque chose de véritablement fantastique. Des Arabes, les jambes croisées à la turque sur des nattes ou des bancs en maçonnerie, prennent du café, en écoutant l'orchestre et en regardant la danseuse qui, de temps à autre, se lève et tourne sur elle-même, comme je l'ai déjà décrit, dans cet espace étroit, jusqu'à ce qu'elle arrive à la pâmoison.

Aujourd'hui samedi je n'ai garde de manquer l'heure où une température exquise fait oublier les chaleurs passées et celles que l'on aura à subir dans la journée. Le voyage de la veille nous ayant un peu fatiguées, nous n'avons fait aucun projet de prome-

nade hors de l'oasis. Nous allons dans la matinée nous asseoir dans le jardin du kaïd et faire une visite aux dames de sa famille.

La famille Ben-Ganah est une des plus nobles et des plus anciennes du Sahara. Dans le *bordj* ou habitation du kaïd, on peut voir de nombreux trophées pris jadis sur Abd-el-Kader. Cette famille nous a donné, dans les circonstances les plus critiques, des preuves de dévouement absolu et d'abnégation sans exemple. Les Ben-Ganah, au moment où le choléra enlevait le cinquième de la population du cercle de Biskra, ont offert au gouvernement de garder le cercle sous leur propre responsabilité et ont ainsi permis à la garnison et aux Européens d'évacuer le pays. Plus tard, pendant l'insurrection de 1870, qui fut si grave et si étendue, le cercle de Biskra resta fidèle à la France, grâce à l'attitude décidée du kaïd. Son second fils accompagna à cette époque les colonnes du général de La Croix, et fit partie en 1872 de l'expédition du général de Galliffet, qui étendit notre autorité jusqu'à l'oasis d'El-Goleah. Des Français qui ont passé trente ans à Constantine et qui ont toute raison d'être bien informés de ce qui se passe dans la province m'ont donné ces détails et m'ont fait le récit des agitations et des péripéties de ces existences de fonctionnaires indigènes. Quelque fidèles qu'ils soient, trop souvent ils sont en butte à des dénonciations de la part de rivaux ou d'en-

nemis, dénonciations qui sont toujours écoutées avec complaisance par les autorités françaises. Il est rare qu'on se donne la peine de contrôler suffisamment les faits. On fait subir mille vexations à des hommes fiers, qui demanderaient plutôt à être ménagés, parce qu'ils ont à un très haut degré le sentiment du juste et de l'injuste.

Lorsqu'en 1871 la garnison de Tougourt, composée de tirailleurs indigènes, fut massacrée par un ambitieux sorti des rangs du peuple et par ceux qu'il avait réunis autour de lui, ce fut encore un Ben-Ganah, Si-Bou-Lakhras, le grand chef des nomades et le frère du kaïd de Biskra, qui, rassemblant à la hâte ses cavaliers, vint chasser l'usurpateur et sauver de la mort le reste de la garnison et les quelques Français prisonniers.

Les Ben-Ganah sont comptés parmi les derniers indigènes qui possèdent encore un haras remarquable. Les plus beaux chevaux fournis à la remonte sortent, en général, de chez eux. Rien n'est plus élégant et plus gracieux qu'un beau cheval arabe; il a dans la manière de porter sa petite tête et dans l'expression de son bel œil quelque chose de la noblesse et de la fierté des habitants du désert. D'après le dire des Arabes, les cinq fameuses familles de chevaux disséminées en Afrique et en Asie, Taneyse, Manekye, Koheyl, Sachlawye et Djulfe, sont le produit des cinq juments du prophète, Rabda, Noama, Wajza, Sabha et Heyma.

A côté de l'entrée de la maison particulière du kaïd, j'ai aperçu, en passant, une cour dans laquelle des Arabes étaient couchés auprès de leurs ânes et de leurs dromadaires. C'est le lieu hospitalier où l'on reçoit les voyageurs. Tout bordj possède une sorte de caravansérail où se réfugient, pendant le temps nécessaire à leur repos, ceux qui n'ont point d'autre abri.

Dans le jardin du bordj, sous les palmiers au tronc épais, s'étalaient des jasmins d'Espagne tout couverts de leurs blanches étoiles. Une plante grimpante, aux feuilles épaisses et lisses comme celles du gardenia, formait une touffe dont les longues lianes s'appuyaient aux branches qu'elles rencontraient. Les Arabes l'appellent aussi jasmin, mais je n'ai pu juger de sa fleur. C'est une espèce qui ne vient que sous un climat très chaud. Je constate cependant que la température de Biskra est moins excessive que celle de Sidi-Okba. Nous rentrons vers deux heures de l'après-midi à l'hôtel sans trouver le soleil intolérable. Selon l'usage du pays, nous prenions le repos du milieu du jour lorsqu'une musique des plus étranges vint nous en tirer. Des musiciens de race nègre singulièrement déguisés avec des masques couverts de petites coquilles blanches et des coiffures de plumes d'autruche noires, venaient se faire dessiner par nous. Leurs instruments de musique étaient de trois sortes : une façon de tout

petit tambour, une *guzla* ou guitare arabe en coquille de tortue, et des castagnettes en fer d'une forme particulière et fort lourdes. Ils se sont rangés devant la treille d'où nous avons pu faire rapidement leurs portraits. L'ébauche terminée, nous sommes allées rendre une visite qui faisait un contraste complet avec cette scène.

C'est vers l'école des sœurs que nous portons nos pas. Deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul dirigent depuis plusieurs années l'école de Biskra. Elles nous paraissent très satisfaites de leur sort et, avec la douceur qui les caractérise, ne se plaignent de rien, pas même de la chaleur de l'été, que l'on sait être cependant, depuis le 15 juin jusqu'au 15 septembre, de près de 45 degrés. Leur petite maison est d'une exquise propreté, les volets en sont bien clos, et le calme le plus parfait semble y régner. Elles nous montrent les ouvrages faits par les enfants. Pendant que nous étions chez elles, on leur a apporté, pour qu'elles lui prescrivent une lotion, une petite fille de la famille du kaïd qui avait mal aux yeux. Nous avions fait précédemment la connaissance du curé, et j'ai pu me rendre compte, une fois de plus, combien le nombre des prêtres est insuffisant en Algérie. Ce malheureux ecclésiastique, comme beaucoup d'autres dans nos colonies, se trouve absolument seul dans cette paroisse éloignée. Pour aller trouver son directeur, il est obligé de se rendre à Batna,

c'est-à-dire de prendre la diligence à ses frais et de faire 130 kilomètres pour aller et autant pour revenir, laissant forcément ses ouailles sans aucun secours religieux pendant au moins quarante-huit heures et souvent davantage, surtout en hiver, quand les rivières sont débordées et barrent le chemin[1]. La commune mixte de Biskra[2] contient environ deux cent cinquante catholiques, plus de cinq mille musulmans et quelques israélites. Peut-être l'administration de l'Algérie n'a-t-elle pas suffisamment veillé depuis l'origine à ce que les centres de colons fussent placés en groupes, à proximité les uns des autres, sur les mêmes voies de communication. De toute façon, c'est une mesure utile pour le commerce, pour les débouchés, pour l'agriculture et pour la sécurité. Aujourd'hui les chemins de fer, plus nombreux, ont rémédié en partie à ces inconvénients; mais avant que la colonie soit sillonnée en tous sens, il y aura encore un grand nombre de pauvres villages dispersés dans une campagne déserte.

En sortant de chez les sœurs, nous demandons à un nègre, que la maîtresse de l'hôtel nous avait

1. J'ai appris depuis que ces plaintes avaient été entendues et qu'on avait mis à sa place deux prêtres d'un ordre monastique.

2. Depuis quelques mois, le général Chanzy, cédant aux sollicitations des colons, a érigé Biskra en commune de plein exercice.

donné pour guide, de nous mener chez un marchand de bijoux d'argent; il nous dit de le suivre et il nous conduit, en passant dans le quartier réservé aux Ouled-Nayls. Toutes les petites maisons blanchies à la chaux sont habitées par ces femmes; les unes sont assises à terre devant leur porte avec des Arabes, d'autres se promènent côte à côte. Vues de dos, elles sont parfaitement étranges. Elles marchent ou plutôt semblent glisser lentement, leur tête formant avec le turban un ovale plat, de la largeur des épaules, et de cette plateforme pendent jusqu'aux pieds, en ligne droite et sans presque de plis, leurs haïks blancs ou noirs. Le quartier est borné dans l'endroit où nous sommes par la muraille qui enclôt le jardin d'une riche maison arabe; elle forme tout un côté d'une rue; vers le milieu de cette rue trois palmiers ont poussé par hasard, en face les uns des autres. Ils se penchent et forment une arcade naturelle en mêlant ensemble leurs touffes de feuilles. Au travers de ce cadre, on aperçoit dans l'éloignement des Arabes qui se promènent et ont, dans les plis antiques de leurs longs burnous, infiniment plus de grâce que ces femmes aux formes exagérées que nous venons de regarder. Voyant une ruelle étroite qui donne directement dans la forêt, nous nous y engageons avec empressement afin de quitter une compagnie curieuse, mais peu séduisante. Nous nous trouvons avec joie sous l'ombre des arbres,

marchant le long d'une petite rivière bordée de hautes herbes du plus beau vert. Nous ne pouvons résister au plaisir de nous asseoir auprès de cette eau courante et d'attendre la fraîcheur du soir. Le soleil descend lentement à l'horizon, prenant, à mesure qu'il s'approche des montagnes qui doivent le cacher à notre vue, une couleur plus rouge et non moins éclatante. La fumée du repas de quelques caravanes campées sous les palmiers monte en colonne droite vers le ciel; les dromadaires couchés en cercle sur la terre grise regardent, de leurs beaux yeux, les mouvements de leurs conducteurs. Nous restons toujours en contemplation, suivant du regard toutes les phases de cette soirée du sud. La pourpre s'éteint peu à peu et fait place à la couleur de l'émeraude dont le ciel même se couvre en entier, à l'exception d'une bande jaune pâle sur la limite extrême de l'horizon que le soleil vient de quitter. Sur les montagnes semble se répandre tout à coup une végétation printanière, et les palmiers en groupes élégants et vigoureux se découpent sur ce fond en un vert assombri : effet étrange, particulier au désert, sorte de vision du paradis, envoyée sans doute par la Providence pour reposer la vue fatiguée de l'aridité du sol et des ardeurs de la journée. Avec la disparition du soleil, le silence se fait dans la nature entière. Au milieu du recueillement qui précède la nuit, on entend au loin, sur le minaret du vieux Biskra,

l'appel prolongé du muezzin; aussitôt les Arabes assis tranquilles le long des chemins tournent leurs visages vers le levant et s'absorbent en leurs prières. Un troupeau de chèvres attardé rentre paisiblement, broutant, en passant près de nous, l'herbe qui croît le long des *seguias;* quelques-unes grimpent avec agilité aux troncs des palmiers inclinés, afin de saisir rapidement les dattes qui pendent en grappes sous les longues feuilles; le pâtre semble ne pas les voir et récite tout en marchant un verset du Koran que le taleb lui a sans doute dicté à l'école. Les tombeaux épars sous l'ombre de l'oasis n'offrent rien de lugubre à nos regards; des colombes s'y posent et roucoulent dans la nuit. La lune montre son croissant délicat dans le ciel transparent et paraît chasser le jour. Mais la nuit n'est jamais parée que d'un voile léger, et le chemin, dans ces pays d'Orient, où tout semble inviter à jouir, reste encore visible.

La nuit de Biskra est, en cette saison, tiède et calme; il règne comme un silence mystérieux qui nous emporte insensiblement vers de vagues régions, loin des soucis de la terre. L'esprit croit errer dans des espaces radieux. Rêves dorés des belles nuits des pays chauds dont tous les poètes de ces contrées ont chanté, dans un langage toujours plaintif et passionné, les enivrantes douceurs! Nous nous imprégnons du charme répandu sur toutes choses et nous cherchons à garder dans notre souvenir les détails

aussi séduisants que variés et pittoresques du pays que nous allons bientôt quitter.

Le dimanche, après la messe, nous avons voulu visiter le cercle des officiers, joli bâtiment à arcades dont le jardin a été, il y a quelques années, planté de différentes espèces d'arbres de France tirés de la pépinière des Beni-Morra, à un kilomètre de Biskra. Ils forment déjà de beaux massifs. Le seul avantage du tilleul et du platane me semble être de mettre un peu de variété dans la végétation des jardins de l'oasis, car les palmiers, à mon avis, sont beaucoup plus en harmonie avec cette nature et ont le grand avantage de conserver leur verdure durant tout l'hiver. Si nous avions eu plus de temps à notre disposition, nous eussions été voir les sources sulfureuses qui sortent de terre avec 46 degrés au-dessus de zéro au pied de Djebel-Sfa. La chaleur excessive et prolongée de Biskra amène souvent un appauvrissement du sang chez ses habitants; la Providence a placé le remède à côté du mal. Les gens pauvres se baignent simplement dans le ruisseau, d'autres y plantent leur tente ; d'autres enfin se servent d'une cabane et de la piscine qu'on a établie pour les malades.

Nous avons dû en rentrant dire adieu à tous ceux qui nous avaient si bien reçus pendant cette courte visite à l'oasis, et qui, réunis à l'hôtel, attendaient le moment de nous mettre en voiture. Si du moins on

pouvait se dire en partant : « Je reverrai un jour ces beaux lieux, ce ciel, ces grandes étendues du désert, ces belles teintes répandues sur les montagnes, ces forêts, cette ville mystérieuse et pleine de fleurs, » le regret du départ en serait adouci. L'hirondelle, plus heureuse, peut songer, en laissant le ciel gris derrière elle, que la saison du bleu la verra accourir.

Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,
Elle n'en part jamais que pour y revenir.

Mille petits préparatifs ont occupé les derniers instants de notre séjour. Si-Mohammed nous a fait présent d'une outarde mouchetée de jaune et de blanc, de la grossenr d'un faisan. C'est, nous a-t-on dit, un oiseau assez rare, dont le vol est très haut; il est difficile à attraper et encore plus difficile à élever. Le kaïd nous a raconté qu'en hiver son équipage de fauconnerie poursuit ce gibier. Il semblait y être en parlant du moment où le faucon fond sur le pauvre oiseau qui, dans sa peur, ébouriffe toutes ses plumes, se défend et tombe, étant toujours le plus faible. Nous emballons l'outarde, dont le sort sera peut-être d'aller mourir sur d'humides bords, dans un *couffin* ou panier arabe en paille tressée qui a conservé le nom et, assure-t-on, aussi la forme du panier de figues dans lequel on apporta l'aspic fameux à Cléopâtre.

Après avoir serré bien des mains amies, nous

sommes montés dans la voiture du kaïd, qui nous a emportés jusqu'à El-Outaya. Là, nous avons pris le char à bancs de Biskra, dans lequel nous avons été rendus en quatre heures environ à El-Kantara, où nous avons couché, et, le lendemain, nous avons retrouvé notre voiturin qui nous attendait pour nous conduire à Batna. Après quelques heures de repos dans cette ville, la diligence nous a reçus dans son dur coupé et nous a déposés sur la place de Constantine le mardi à six heures du matin. Pendant la dernière partie du trajet, nous avons été étonnés, lorsque le jour nous a permis de distinguer les objets sur notre passage, de trouver les bords de la grande route complètement verts, alors que, dix jours auparavant, nous les avions laissés parfaitement desséchés. On nous a appris en arrivant que depuis notre départ il n'avait guère cessé de pleuvoir et qu'il suffisait de quelques jours d'humidité seulement pour faire renaître, dans ce pays privilégié, la végétation qui n'était qu'endormie. Un assez grand figuier qui pousse en face de ma fenêtre, à la hauteur du second étage, sur un pan de muraille écroulée, et que j'avais vu perdre peu à peu ses feuilles durant l'été, a en effet retrouvé pendant mon absence toute sa parure touffue.

Constantine n'est plus maintenant à mes yeux le type de la ville africaine, comme je l'avais cru d'abord ; ses couleurs sont assurément admirables ; son

site et ses montagnes ont, sans doute, la grandeur que j'avais justement admirée, mais, à présent qu'il m'a été donné de connaître le véritable Orient, sa végétation et le désert, cette ville peuplée et pittoresque me semble se rapprocher beaucoup du nord, participer à ses intempéries de saisons et renfermer une population très européenne. Je veux cependant lui rendre cette justice, que, sous le rapport des usages, des mœurs musulmanes et des types africains, elle m'avait déjà tout appris. Dans huit jours, je serai à Alger la française, c'est peut-être alors que la fière Constantine reprendra son prestige dans mon imagination, mais la jolie Biskra, qui sait allier le charme à la grandeur, Biskra, si séparée du reste du monde et de ses mesquines passions, et qui pourtant en est si près, Biskra figurera toujours la première au milieu du trophée de souvenirs que je rapporte de mon séjour prolongé en Algérie.

Le jour est venu de faire nos préparatifs de départ; mais, cette fois, ce n'est pas sans espoir de retour. L'année prochaine, nous reviendrons peut-être à Constantine. Il est naturel d'éprouver une certaine tristesse en quittant un lieu où l'on a vécu quelque temps. Que l'on ait été heureux ou malheureux dans cet *home* temporaire, on ne le laisse pas sans regret. On s'est attaché, sans bien s'en rendre compte, à tous les objets matériels qui en faisaient partie. Le papier de la chambre, les meubles qui vous ont servi se sont

identifiés à votre vie et ont été les témoins secrets de toutes vos pensées. L'heure où le soleil glissait ses rayons à telle ou telle place nous est familière ; ici, on croit entendre l'écho d'une conversation agréable ; là, c'est la fenêtre d'où la vue vous charmait. Il me faut cependant prononcer ce mot mélancolique d'*adieu*, et laisser derrière moi, « dans l'ombre du passé », tant de précieux souvenirs.

Irons-nous à Alger par la voie de terre ou prendrons-nous le bateau à vapeur ? Par mer, le trajet est long et pénible ; par terre, la route est nouvelle et encore mal desservie ; d'un autre côté, on traverse des pays admirables ; la grande Kabylie et les *Portes de Fer* sont, après Constantine et Biskra, ce qu'il y a de plus beau en Algérie. Nous en étions là de nos incertitudes, lorsqu'un officier qui vient de faire le trajet tranche pour nous la question. Des femmes auraient tort, nous dit-il, de se lancer dans une semblable aventure ; un homme peut sans inconvénient se résoudre à n'avoir peut-être pas de chambre à l'auberge. Il lui est loisible d'attendre qu'une carriole à deux places ait fait traverser aux voyageurs, les uns après les autres, un passage difficile que la diligence ne peut parcourir ; mais que feraient des femmes en pareille occurrence ? C'est donc décidément à Philippeville que nous nous embarquerons sur un petit bateau de transport qui s'arrête quatre fois en route, pour prendre des chargements, avant d'arriver à Alger.

Dimanche 4 octobre.— C'est par un temps calme que nous faisons notre installation sur ce bateau à vapeur très exigu et tout rempli de passagers. Quoique nous ne soyons encore qu'à la moitié du jour, notre premier soin, en montant à bord, est de nous coucher afin d'éviter, s'il se peut, le mal de mer. C'est sans enthousiasme que nous entendons la proposition qui nous est faite, le lendemain dès l'aube, de descendre à Collo, puis ensuite à Djidjelli. Après un regard jeté sur la mer par le hublot de notre cabine, nous refusons de faire un long trajet en canot pour gagner la côte. Ce n'est qu'à Bougie, vers quatre heures du soir, que nous consentons à nous laisser débarquer. On accorde cinq heures au moins aux passagers pour rester à Bougie. Ce temps nous semble suffisant pour reprendre pied sur la terre ferme et dîner à l'auberge.

La petite ville de Bougie est construite en amphithéâtre au bord de la mer à l'entrée de la vallée de la Soummam. Les maisons françaises en occupent le bas, et, comme d'ordinaire, la ville arabe est située sur la partie élevée que protège une citadelle bâtie du temps des Turcs. Une fois débarquées, nous portons nos pas vers les hauteurs, afin de jouir de la vue de la mer et du pays environnant. Nous rencontrons sur notre chemin des Maltais qui vendent des raisins muscats ; nous en achetons une grappe qui pèse une livre à elle seule. Je me sens toute remontée

après avoir goûté de ces grains frais et avoir senti sur mes épaules la bienfaisante chaleur du beau soleil d'octobre. En montant doucement, nous gagnons un parapet de rempart, d'où nous jouissons d'un panorama remarquablement beau. A notre gauche, la forteresse crénelée et toute blanche des anciens deys se détache sur la mer et le ciel bleu. A notre droite, une sorte de golfe pénètre dans une étroite vallée entre deux belles montagnes qui prêtent à l'eau une couleur sombre. En gravissant toujours le chemin, nous arrivons dans la campagne, où de pauvres maisons arabes sont groupées en village. C'est là que j'ai vu pour la première fois une petite fille, qui semblait n'avoir pas plus de onze ans, allaitant son propre enfant. J'avais lu quelquefois les récits de voyages en Orient, où des faits de ce genre étaient racontés, mais j'avais peine à y croire, et dans la province de Constantine rien de semblable ne s'était encore présenté à mes yeux. Je dois dire que, pour une femme française, l'impression de ce spectacle n'est rien moins qu'agréable.

Nous renonçons à gagner la partie de la montagne où nous apercevons de loin des arbres. Aux environs immédiats de la ville ce ne sont que des pâturages à l'herbe courte et des bouquets d'agaves de toutes grandeurs qui poussent çà et là. Pour des touristes, la manière la plus agréable de se rendre à Bougie serait d'abord de prendre la diligence de Constantine

jusqu'à Bordj-bou-Arreridj, et de se faire amener à ce relais des chevaux de selle, afin de suivre sans se presser la jolie route qui traverse les montagnes ; ils jouiraient ainsi, tout à leur aise, de la beauté de ces gorges verdoyantes qui ne finissent qu'à Bougie. C'est ce trajet que vient de faire un général inspecteur qui arrivait à l'hôtel en même temps que nous. Tout plein encore de ce qu'il venait de voir durant son voyage, il nous en a fait le récit. En traversant les concessions nouvellement cédées à des Alsaciens-Lorrains, il avait trouvé ces malheureuses gens dénués de tout et rongés par la fièvre. Les colons lui avaient raconté qu'après avoir épuisé les secours qui leur avaient été remis, ils seraient morts de faim s'ils n'avaient été aidés par les Arabes. Ces Kabyles, fort pauvres comme eux, leur avaient cependant prêté des instruments de labour et même à plusieurs de quoi ensemencer leurs champs. Le général n'avait pas manqué de s'arrêter pour adresser des remerciements aux indigènes et leur faire en même temps entendre quelques paroles d'encouragement.

Après un repas fort léger fait à l'hôtel, nous regagnons notre bateau. Le lendemain, nouvel arrêt à Dellys, dont nous ne profitons pas ; puis, quelques heures plus tard, on nous signale Alger. Je monte sur le pont, lorsque j'entends dire que la ville est en vue. J'aperçois un point blanc à l'horizon. Je n'en détache pas mes yeux, car c'est Alger, dont on a tant

écrit et si souvent parlé. En approchant, je ne suis pourtant frappée d'aucune grandeur dans son aspect ; c'est un triangle très blanc plaqué contre une montagne très verte. De la rade, toutefois, le tableau dans son entier est riant ; la mer est d'un beau bleu, un grand navire de guerre est à l'ancre ; aux alentours de la ville, sur les collines de Mustapha, se montrent des maisons de campagne disséminées au milieu de bouquets d'arbres. Mais Alger, somme toute, est une ville française, c'est dire que sa plus grande poésie a disparu.

Au-dessus d'une haute muraille qui sert de socle à la ville et dont la mer baigne le pied, s'élèvent des maisons à quatre étages avec nombre d'enseignes en grandes lettres peintes sur leurs façades ; ici, c'est une fabrique de pianos ; là, c'est la maison du *Bon Marché*, et d'autres affiches encore. Le tout fait honneur à notre colonisation, qui marche avec rapidité, quoi qu'en disent ceux qui voudraient la voir avancer plus vite encore, sans savoir attendre, pour faire mieux, les occasions propices et le temps nécessaire.

L'hôtel d'Orient, situé sur le quai, doit nous recevoir. Il me semble, en y entrant, m'installer dans un des hôtels de Genève qui ont vue sur le lac. De la fenêtre de notre appartement, la mer se découvre au loin sur une vaste étendue ; la douane s'avance sur une jetée de pierre, et de nombreux canots vont

et viennent dans le port; sur le quai passent des calèches avec des femmes en toilette élégante et quantité d'Européens; mais d'Arabes, pas un seul. De loin en loin, une Mauresque peu recommandable se laisse voir sous son kaïk transparent bordé d'un ruban rose, pas assez long, toutefois, pour cacher le bas d'un pantalon en percale blanche aussi large qu'une jupe et deux pieds chaussés de babouches brodées.

Notre première soirée est donnée au repos; ce n'est que le lendemain de notre arrivée que nous commençons nos excursions; nous parcourons la rue Bab-Azoun, la rue Bab-el-Oued, la rue Randon et la rue de la Lyre; partout ce sont des maisons françaises qui les bordent et des boutiques françaises qui les animent; rue de Chartres pourtant, nous retrouvons les échoppes arabes avec quelques M'zabites, mais toujours la même absence des burnous blancs de l'indigène. Une voiture louée nous mène au *Jardin d'Essai*, à vingt minutes de la ville. Nous passons par une route poudreuse sillonnée d'omnibus traînés par de pauvres haridelles.

Le Jardin d'Essai du Hamma, créé par l'État en 1832, a été concédé en 1867 à la Compagnie générale algérienne, qui emploie une partie du terrain à élever des plantes utiles, originaires des pays chauds, qu'elle vend aux cultivateurs. C'est aussi une grande pépinière où l'on a acclimaté avec suc-

cès tous les arbres des zones lointaines de l'Afrique ou de l'Amérique. On y admire de longues avenues de bambous de vingt à trente pieds de haut, chaque bambou mesurant au moins trente centimètres de circonférence ; des quinconces de grands dattiers, de lataniers aux feuilles en éventail et de bananiers ; des bosquets où le poivrier mêle ses grappes bleues à la fleur de l'hibiscus rouge et rose, des bordures de cactus au travers desquels en aperçoit la mer ; par le beau temps, c'est un lieu véritablement féerique. Au sortir de ce jardin, nous nous sommes fait mener au palais d'été du gouverneur général, qui est une belle et ancienne habitation mauresque située à Mustapha-Supérieur. Pour la commodité de l'habitation, on y a ajouté des ailes à l'européenne, qui lui ôtent un peu de son caractère. Une futaie d'arbres de France autour des quels s'enroulent des lierres jure tant soit peu avec le climat et l'aspect méridional de tout l'entourage.

Le retour vers Alger, par une route qui suit la crête des collines, est intéressant. Un panorama très complet de la ville, de la rade et de la campagne environnante se déroule aux regards. C'est toujours ce même contraste de la couleur blanche d'Alger avec le bleu de la mer et la verdure des jardins. Après Constantine et sa grandeur sauvage, après le désert et ses espaces infinis, Alger semble terne au voyageur en quête d'émotions vives. Nous deman-

dons à un ami qui nous sert de *cicerone* de nous faire voir ce qui reste de la ville arabe. Il nous conduit sur-le-champ vers une porte ruinée placée sur la hauteur. Là, nous mettons pied à terre et nous laissons la voiture afin de regagner notre hôtel en descendant les pentes rapides des ruelles d'autrefois. Nous retrouvons avec plaisir les maisons aux portes arrondies et les hautes murailles sans fenêtres. J'interrogeai en passant l'officier qui nous conduisait :

— Quelle est cette maison silencieuse qui a conservé un air de noblesse?

— C'est, me répondit-il, la demeure du dernier survivant d'une noble famille qui comptait jadis de nombreux héritiers et possédait de beaux revenus. Les fils, sans carrière et sans avenir, ne se sont pas mariés; plusieurs sont morts à la fleur de l'âge; un vieillard pauvre en est aujourd'hui le dernier représentant.

— Et cette autre maison d'où l'on entend sortir des voix de femmes et des rires?

— Celle-là est devenue la propriété d'un israélite.

— Et cette autre encore, tout étroite, avec de petites fenêtres à jalousies?

— De jolies Mauresques fort connues l'habitent.

— En voici une dont la porte est grande ouverte, contrairement aux habitudes arabes.

— Celle-ci a été achetée par des officiers français,

qui, pour quelques milliers de francs, aiment à se dire propriétaires à Alger.

— Mais alors où sont les indigènes?

— Ils sont morts pour la plupart; ceux qui restent ne se marient plus ou s'en vont au désert; à mesure que la France avancera sur leur territoire, il en sera ainsi, la place qui leur est faite étant trop étroite pour les contenir, et les carrières en rapport avec leur nature devenant chaque jour moins nombreuses.

Nous descendions lentement ces ruelles silencieuses et abandonnées d'où tout mouvement a disparu, en songeant avec tristesse au déclin de cette grande race. De retour à notre gîte, nous contemplons le soleil qui, avant de disparaître à l'horizon, répand sur la mer des teintes d'or et noie dans sa lumière le canot monté par cinq matelots qui ramènent, d'un mouvement régulier de leurs avirons, les officiers de marine à bord du navire de l'État.

Le lendemain, une pluie torrentielle, telle qu'il n'en tombe que dans les climats chauds, enveloppe toute la nature depuis le matin jusqu'au soir; la nuit, nous l'entendons encore. Enfin, le surlendemain, nous saisissons une éclaircie pour aller visiter le palais de ville du gouverneur général. C'était celui du dernier dey. Comme pour le palais de Mustapha, des additions modernes en ont un peu changé le caractère mauresque. Parmi ces monuments d'architecture turque, le plus beau est, sans contredit, celui

que le dey d'Alger avait fait construire pour loger une de ses favorites. Il est aujourd'hui destiné à un tout autre objet, car c'est le palais archiépiscopal. Les arceaux d'un style fleuri qui entourent la cour du milieu, au rez-de-chaussée et au premier étage, sont découpés en forme de trèfles et reposent sur de sveltes colonnes. Le salon est pavé de belles mosaïques de plusieurs couleurs. Mgr de Lavigerie, qui l'occupe, est, parmi les évêques français, un de ceux qui représentent le mieux dans les cérémonies de l'Église. La dignité de son caractère a su lui attirer le respect du plus grand nombre, mais il a nécessairement des ennemis parmi les colons français. Là où l'on devrait bénir les efforts qu'il ne se lasse de faire pour amener quelque soulagement au milieu des misères qui l'entourent, on s'est, au contraire, complu à le calomnier, et l'on a donné aux musulmans le triste spectacle d'un peuple qui n'a que peu de foi, et qui ne sait montrer ni respect ni gratitude envers un ministre de sa religion. Il n'y a pour connaître l'archevêque qu'à étudier toutes les œuvres qu'il a créées et mises en bonne voie depuis qu'il est à Alger. Partout, dans son diocèse, son nom est attaché à quelque établissement utile soit à l'Église, soit à la colonie. Ici, c'est un couvent où les Pères apprennent tous les idiomes de l'Afrique, afin d'aller évangéliser les nègres sur leur territoire et aider ceux qui s'occupent de la suppression de la traite des

noirs. Un des moyens imaginés par Mgr de Lavigerie pour arriver à ce dernier résultat a été d'établir deux ou trois de ces religieux dans des stations sur la frontière de nos possessions côtoyées par les caravanes. Ces moines achètent cent ou deux cents francs de jeunes nègres, qu'on emmenait en esclavage. Ils les élèvent, les instruisent dans la religion catholique et les destinent ensuite à devenir de bons colons. Ailleurs, ce sont des orphelinats et des hospices qui, dans la province d'Alger, attestent la sollicitude de l'archevêque pour les enfants et les vieillards indigents qui, transplantés dans notre colonie, sont privés de leur protection naturelle. Une œuvre, qui a un caractère tout à part, c'est celle des villages *arabes-chrétiens*. Il a recueilli les enfants indigènes abandonnés, soit à la suite des insurrections, soit pendant les horribles famines qui ont sévi à plusieurs reprises dans notre colonie, et surtout après la dernière qui, il y a peu d'années, a décimé la population arabe. Il a placé les garçons dans un couvent d'hommes, à la Maison-Carrée, les filles chez des sœurs, et, quand leur instruction religieuse est terminée, il leur fait enseigner l'agriculture dans des villages qu'il a fondés dans la vallée du Cheliff. Arrivés à l'âge convenable, les jeunes gens sont mariés aux jeunes filles, non sans avoir consulté, bien entendu, leur convenance réciproque: puis une concession leur est donnée, modeste mais suffisante, s'ils

ont de l'ordre, pour les faire vivre. Il est touchant de voir, tous les matins et tous les soirs, ces jeunes ménages réunis dans leur petite église de village, joignant leurs voix à celle du prêtre pour réciter l'*Angelus*. Ils paraissent heureux. Ils cultivent leurs coins de terre en chantant et reçoivent quelquefois la visite de leurs parents restés musulmans, qui ne semblent pas voir d'un mauvais œil un établissement français.

En sortant du palais de l'archevêque, nous trouvant à deux pas de la cathédrale, nous y sommes entrés. Elle est fort grande, mais elle ne suffit pas à elle seule aux besoins du culte, la population catholique étant nombreuse à Alger. Les Français comptent, en effet, plus de 16,000 âmes et les Espagnols 10,000. Sans compter les autres colons de nationalités catholiques, tels que les Italiens et les Maltais, qui, réunis, forment un total de près de 4,000.

L'architecture de la cathédrale est fort ordinaire. Elle était agréablement ornée, pour une fête, avec des branches vertes de palmiers qui, entourant les colonnes massives, s'élançaient vers la voûte. Tout auprès de cette cathédrale se trouve la maison du fameux Doré, le marchand d'étoffes et de curiosités arabes. Nous nous y sommes laissé conduire. Le tableau qu'offre le magasin vaut la peine de se détourner de son chemin. Ce collectionneur a fait vitrer une toute petite cour mauresque et a entassé là

toute sorte d'antiquités curieuses; les longs fusils incrustés d'argent ou de corail des indigènes sont accrochés au mur avec des pistolets non moins beaux; d'anciennes coupes de cuivre ciselé sont pleines de bracelets ou de ceintures d'Ouled-Nayls; de grandes aiguières d'or posées sur le haut des vitrines contiennent des bijoux plus précieux que le reste et quelques menus objets de toilette de femmes devenus rares. Des tapis anciens, des portières de soie brodées et des écharpes sont jetés sur la balustrade de la galerie du premier étage et pendent jusqu'en bas; leurs jolies nuances se mêlent agréablement aux objets de l'ancien luxe arabe entassés dans cet étroit espace. Il n'y a plus aujourd'hui à Alger beaucoup de ces restes d'un autre temps, les marchauds de Paris ayant tout accaparé. Les voyageurs vont aussi visiter les ateliers où madame Luce fait coudre et broder de jeunes Mauresques; c'est une des nombreuses bonnes œuvres qui ont été efficacement patronnées par madame la maréchale de Mac-Mahon.

Nous traversons, en rentrant à l'hôtel d'Orient, la place du Gouvernement, qui rappelle à elle seule tous les faits de l'histoire d'Alger. Au fond, du côté de la mer, la grande mosquée au dôme élevé représente l'ancienne puissance musulmane; au centre, la statue équestre du duc d'Orléans est l'emblème de la conquête française; et les maisons européennes avec leurs cafés, qui forment les côtés, sont

l'image de notre établissement tout moderne. Deux rangées de palmiers, plantés il y a peu d'années, ont rapidement prospéré et donnent déjà assez d'ombre.

10 *octobre.* — A cinq heures du matin, nous prenons le chemin de fer qui doit nous mener d'Alger à Blidah, la ville aux orangers ; arrivés là, nous devons pousser jusqu'aux gorges de la Chiffa, sur la route de Médéah. Le jour est à peine venu lorsque nous commençons notre voyage. Il doit faire son apparition d'autant plus tard que le ciel est très couvert. Le trajet nous semble assez insignifiant, si ce n'est la vue de la belle culture des terrains fertiles qui longent la mer auprès d'Alger, arrosés par plusieurs ruisseaux qui descendent de l'Atlas. Une fois à Blidah et installés dans les voitures, notre intérêt est vivement éveillé. La campagne que l'on traverse pour aller à la Chiffa ne ressemble à rien de ce que j'ai vu dans les différentes parties de la province de Constantine. Il semble que ce soit un autre pays. De grandes étendues plates sont envahies par des palmiers nains, si difficiles à défricher, qui dressent à quelques pieds de terre seulement leurs feuilles en forme de mains armées de griffes. A l'horizon, la chaîne des montagnes de l'Atlas, aux pics découpés, s'élève, sans contreforts, de la plaine. C'est vers cette chaîne que nous nous dirigeons.

A peine entrés dans la montagne, nous roulons sur une route parfaitement tracée, qui fut faite par

les zouaves. Elle suit les sinuosités d'un large torrent dont les eaux abondantes coulent à travers les gorges de la Chiffa. J'ai trouvé à ces montagnes l'aspect plus italien qu'africain. On aurait pu se croire en Piémont, d'autant plus que le soleil persistait à ne pas se montrer, et que le ciel conservait dans toute son étendue une teinte gris pâle. Vers onze heures, nous mettons pied à terre à l'auberge de la Chiffa, simple petite station où les voyageurs de la diligence qui va à Médéah peuvent déjeuner. Nous voulons nous promener aux alentours pendant que les chevaux se reposent. Les jolis chemins ne nous manquent pas. Nous montons d'abord à côté d'un étroit ruisseau qui se jette en cascatelles dans la rivière; puis nous suivons ensuite la route de Médéah; nous admirons la verdure luxuriante qui couvre les montagnes depuis le sommet jusqu'au pied : ce sont non seulement des arbustes parmi lesquels bondissent quelques singes, les derniers de l'Algérie, mais des lierres dont les feuilles sont si larges et les tiges si flexibles, qu'il me faut regarder de près pour les reconnaître; des acanthes d'un vert brillant, des fougères délicates de plusieurs espèces rares, des cyclamens roses, et, au travers du tout, des filets d'eau qui filtrent silencieusement sous les tiges et retombent quelquefois en pluie fine par-dessus des rochers qui s'avancent couverts de mousse. Malheureusement le temps nous presse et nous empêche de pous-

ser plus loin notre excursion ; il nous faut remonter en voiture et retourner à Blidah. Un rayon de soleil salue notre entrée dans le faubourg de la ville renommée pour ses oranges. Notre voiturier nous mène d'abord au grand jardin public, qui se trouve en dehors des murs. C'est un parc charmant planté, par les Français, de toute sorte d'arbres, aujourd'hui très touffus. Un bassin et un jet d'eau en occupent le milieu, et, pour compléter la décoration, on a laissé subsister une jolie koubba, qui se détache élégamment sur la verdure. Nous laissons les voitures aux portes de Blidah, et nous allons à pied au petit *square*. Quel joli parterre nous avons sous les yeux ! Une abondance de fleurs qui fait croire qu'on est dans un lieu enchanté : on est ébloui par la masse et l'éclat des roses rouges et jaunes, qui forment des buissons énormes au milieu d'hibiscus à grandes cloches rosées, grands comme des arbres, et de grappes violettes et jaunes que je n'ai encore vues nulle part. Toutes les allées sont dessinées par des bordures de grenadiers nains couverts de leurs boutons rouges. Qui pourrait se croire au mois d'octobre en se promenant dans ce jardin ravissant ?

La ville de Blidah, étant de création française, n'a par conséquent aucune originalité. Ce sont des rues droites et des places régulières bordées de petites maisons blanches à volets verts. Nous en connaissons bientôt tous les aspects, et nous la quittons pour gagner la gare, où nous devons prendre le train qui

nous ramènera à Alger. A neuf heures du soir, nous rentrons à l'hôtel d'Orient. Alger était à ce moment fort gai, les cafés pleins de lumière renfermaient de nombreux consommateurs ; on se promenait dans les rues, bien éclairées. L'Opéra jouait *le Trouvère*. Mais notre journée avait été fatiguante, quoique fort agréable, et nous songeons avant tout au repos, afin de supporter vaillamment le voyage de retour.

Le lendemain a été consacré à parcourir encore une fois la ville d'Alger et à faire plus ample connaissance avec sa population et avec ses boutiques. Alger renferme une catégorie d'indigènes qui lui est particulière ; on les appelle les *Biskris*, parce qu'ils viennent presque tous de Biskra. Ce sont des jeunes gens qui stationnent sur le port, sur les places, sur les marchés, aux environs des hôtels ; le moindre signe les fait accourir, et on leur donne des commissions. Si l'on désire un bouquet, un Biskri va vous le chercher dans une pépinière qu'il connaît ; si un voyageur veut acheter des parfums arabes ou des étoffes, le Biskri vous amène le juif qui les vend. Il vous porte vos bagages sur le canot que vous allez prendre, ou jusqu'à la gare où vous vous rendez. Si vous avez fait des provisions sur le marché, il vous suit avec le fardeau jusque chez vous. Chaussé de babouches, son costume se compose d'un pantalon bouffant, d'un gilet et d'une veste arabe laissant passer les larges manches ouvertes de

la chemise, et d'une *chechïa* rouge sur la tête ; point de burnous ni de turban. Il est grand, maigre, bien découplé et alerte ; au contact des Français, il a gagné leurs vices sans perdre toutefois ceux qu'il possédait déjà.

Alger et ses environs nous fourniraient des promenades durant bien des jours encore; mais nous savons que le temps nous est compté et qu'il faut profiter des moments qui nous restent pour graver dans notre mémoire l'aspect général d'une ville que nous ne pourrons visiter dans tous ses détails. Notre séjour a été court. Nous jetons un dernier regard sur tout ce qui nous environne en disant : « Dans sept mois, nous reviendrons. » Nous voudrions pouvoir garder en nous un rayon de ce soleil si doux qui éclaire tout le paysage, afin d'éloigner un peu l'impression pénible de la gelée que nous savons devoir trouver à notre arrivée en France.

En montant sur le grand bateau, tout nouvellement construit, de la Compagnie Valery, qui doit nous faire arriver en quarante-quatre heures à Marseille, nous disons adieu avec regret au loyal officier, à l'ami parfait dont l'esprit et la bonne humeur ont égayé et charmé les jours passés à Alger. Qui aurait pu se douter alors qu'en revenant l'année suivante, nous ne retrouverions pas M. Antoine de Ch..., enlevé par une fièvre typhoïde quelques mois seulement après notre départ.

Second séjour. — 4 mai. — Me voici de retour sur cette terre brillante et féconde, sous ce ciel vaporeux et pur, me baignant dans la lumière d'un soleil éclatant, oubliant que, trois jours auparavant, je souffrais du froid au milieu d'une nature dépouillée. Je vais revoir « l'ardente sérénité dans laquelle dorment ces bois, ces monts, ces rivières et tous les arbres et toutes les fleurs de ces déserts ».

La fatigue causée par la traversée nous a engagés à ne prendre que le second train qui va de Philippeville à Constantine. Nous voulons employer les quelques heures qui sont encore devant nous à faire une promenade en voiture dans la campagne environnant la ville. Notre cocher de louage nous propose de nous mener à la ferme Barrot. Mais, en chemin. nous apercevons des prairies si riantes et si parsemées de fleurs, qu'il nous est impossible de les dépasser avec indifférence et nous faisons arrêter la voiture au bord de la route. Quand nous nous trouvons au milieu de ces grands espaces couverts d'une belle herbe verte émaillée de mille couleurs, aucune autre promenade ne peut plus nous tenter. Au bout de très peu d'instants, nos mains sont toutes chargées de bouquets ravissants, formés avec les variétés infinies d'orchis et d'autres plantes que nous voyons pour la première fois. Tout autour de nous, les collines, couvertes de buissons où s'épanouissent les larges pétales blancs des cistes, nous

offrent des sentiers charmants où nous marchons au hasard ; il faut cependant reprendre la route de l'hôtel et nous préparer au départ. Nous nous arrêtons en passant chez un pépiniériste dont les jardins, malgré la saison peu avancée, sont déjà éblouissants ; des rosiers penchent sous le poids de leurs fleurs, des pélargoniums s'étalent en pleine terre et de beaux mandariniers laissent pendre leurs rameaux flexibles couverts de petites étoiles d'un blanc rosé. Au dehors, nous roulons pendant quelques minutes dans une avenue de grands arbres qui sert de promenade publique et dont les bords sont ornés de rosiers du Bengale en pleine floraison.

A peine sommes-nous installés dans le train, que le temps change. Le ciel se couvre peu à peu durant le trajet, et c'est sous une pluie fine que nous entrons à Constantine ; le jour, d'ailleurs, commence à baisser. Ma première pensée, en arrivant, est de regarder tout autour de moi pour constater les changements qui ont pu survenir depuis un an. Les vieilles arcades ruinées, qui montraient leur silhouette pittoresque devant ma fenêtre, sont à moitié détruites. La jolie petite place, en face de la mosquée de la rue Nationale, autour de laquelle les maisons basses laissaient voir, dans le cadre de leurs fenêtres arrondies, le turban d'un vieux marchand arabe, n'est plus entourée que par de hautes maisons françaises sans caractère ; et la fontaine où les croyants faisaient leurs

ablutions avant de se rendre à la prière a aussi disparu.

Les jours qui suivirent notre arrivée furent consacrés à revoir tous les lieux que nous connaissions déjà, à passer par où nous avions déjà passé, retrouvant avec un plaisir sans mélange tous nos anciens souvenirs. Les jardins de Sallah-Bey sont toujours les mêmes avec leur négligé plein d'imprévu. La pépinière, déjà verte et fleurie, nous paraît non moins agréable. Il est cependant encore des promenades nouvelles pour nous qu'il s'agit de faire maintenant. L'une d'elles, assez éloignée de Constantine, nous attire la première. Djebel-Ouach est une montagne qui s'élève à 1,293 mètres au-dessus du niveau de la mer, au nord de Constantine. Sur son point culminant un réservoir bien construit alimente la ville d'une eau excellente. Une voiture nous y conduit dans la matinée en passant par les pentes fort raides du Mansourah. A partir de ce point, aucun chemin tracé ne se montre devant nous ; pour guide, nous n'avons que les sillons laissés par les roues de quelques fourgons qui ont déjà gravi par là pour se rendre au camp des tirailleurs indigènes, qui est situé à un kilomètre environ de la montagne. Nous roulons sur l'herbe rase dont la terre est tapissée, écrasant sous nos roues des iris bleus et des glaïeuls sauvages. Nous avons soin d'éviter les pierres qui montrent leurs inégalités à chaque pas. La montée est presque insensible du Mansourah au Djebel-Ouach, la dis-

tance qui sépare ces deux montagnes étant de près de seize kilomètres. Cette partie du pays est sauvage. Arrivés au terme de notre course, nous trouvons comme une sorte d'oasis. Au milieu de la campagne nue qui l'environne le réservoir forme comme un petit lac abrité du soleil par des plantations de platanes et de tilleuls et tout entouré d'une herbe épaisse. Quelle que soit la chaleur dont on souffre à Constantine, une brise fraîche et agréable souffle sur ces hauteurs. En cette saison, il y règne un froid assez vif. Plusieurs familles de la ville ayant leur voiture, ou pouvant en louer une, viennent quelquefois en été déjeuner sous les arbres avec les provisions qu'elles ont apportées. Le gardien des eaux y trouve son profit. Les personnes que la chaleur affaiblit remettent leur santé en respirant cet air tonique et fortifiant.

Nous passons la journée à rôder sur la montagne, ou nous découvrons des orchis que nous n'avions pas encore trouvés en Algérie, et qui sont plus colorés que ceux des mêmes espèces qui viennent dans le midi de la France. L'absence de route nous oblige à reprendre la voiture dans l'après-midi afin d'arriver à Constantine avant la nuit. Le retour vers la ville nous a singulièrement frappés. L'aspect est, en effet, curieux. Constantine, que nous sommes habitués à considérer comme fort élevé, quand on descend vers le Mansourah, semble enfoncé dans un creux

que dominent des masses imposantes. Du point où nous sommes, le regard porte au loin sur les montagnes aux cimes plates qui se perdent vers le sud, et le soleil qui descend à l'horizon projette à l'ouest, sur la chaîne du Djurdjura, une lumière orange. A mesure que nous descendons, l'ombre s'étend et la ville sur son rocher paraît sortir de terre, monter rapidement et nous dépasser de plus en plus. Bientôt elle n'offre que sa silhouette sombre toute parsemée de petites lumières scintillantes comme des étoiles.

Mercredi, 19 mai. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du prophète, la fête des enfants, en Algérie. Tous les petits Arabes, à quelque classe qu'ils appartiennent, sortent ce jour-là parés de leurs plus beaux habits. Rien n'est plus joli que de voir ces êtres innocents, les uns trop jeunes pour marcher, que l'on porte dans les bras, les autres se promenant d'un air fier, les garçons avec des vestes brodées d'or, les filles avec leurs gandourah de soie rose ou lilas. Toutes les boutiques des M'zabites sont tendues de tapis ou de mouchoirs lamés d'argent, et pour toute marchandise ils y débitent des cierges de cire jaune et verte. Nous savons que la nuit les mosquées seront illuminées à l'intérieur. La même fête se répète le jour de Noël. Les gamins ont la permission de faire partir des fusées dans les rues en signe de réjouissance.

1er juin. — Nous avons mis hier à exécution le

projet formé depuis longtemps d'aller dîner dans le beau jardin d'un digne colon, M. B... Son caractère honorable et le courage dont il a fait preuve à travers les difficultés d'un établissement à fonder lui ont valu la considération de tous les gens sérieux de la province. Sa propriété, d'une assez grande étendue, a été entièrement créée par lui. Elle est située aux environs de la ville, sur la route de la Pépinière. De belles allées bordées de grands arbres s'alignent au bord du Rummel, qui, réuni au Bou-Merzoug, est fort large en cet endroit. Le couvert était dressé sous une tonnelle, auprès des parterres remplis des plus jolies fleurs du pays. Des eucalyptus de sept ans seulement s'élevaient haut et droit autour du pavillon d'habitation. Des feux de Bengale éclairaient par instant le dessous des arbres. Pendant les moments de silence, le bruit d'un jet d'eau se faisait entendre. Après le dîner, la lune est venue éclairer toute la campagne et montrer distinctement les contours argentés de la rivière qui coule vers la ville, dont le bloc noir se découpait à l'horizon sur un ciel encore lumineux. La clarté de la nuit nous a engagés à retourner à pied à Constantine. Nous suivions la route qui longe le ravin ; il nous semblait plus profond qu'à l'ordinaire et les petites maisons arabes, qui se dressaient au bord du rocher, encore plus mystérieuses. Une faible lueur s'échappant du milieu d'entre elles nous indiquait la place de la jolie

petite mosquée du marabout de T'macin, dont, l'année précédente, nous avions fait le but de notre première promenade, lors de notre arrivée à Constantine.

Le surlendemain, le 63e régiment de ligne offrait aux dames de la ville une fête champêtre à Sidi-M'cid. Le lieu était on ne peut mieux choisi. La fête, annoncée pour l'après-midi, devait se prolonger jusqu'au soir. Le temps nous favorisait : la chaleur était enfin venue et rendait agréable l'installation d'un bal en plein air.

Sidi-M'cid, que je n'ai encore fait que nommer, est un enfoncement naturel dans la montagne qui avoisine la ville du côté qui regarde la vallée du Hamma. Dans cette petite gorge, une source d'eau chaude filtrait modestement il y a quelques années. L'entrée a été élargie et l'eau est venue plus abondante; des grottes pratiquées dans les flancs de la montagne forment des bassins où l'on peut se baigner. On vient en outre de creuser une vaste piscine pour les soldats. L'affluence des baigneurs et des touristes a décidé le conseil municipal de Constantine à améliorer le chemin qui mène à Sidi-M'cid, et à niveler le terrain autour de la piscine. Les soldats ont, eux aussi, pratiqué une seconde route qui, passant derrière le collège, descend de haut sur les bains.

L'eau, après être sortie chaude de la montagne, se divise ensuite et coule refroidie sur les pentes

rapides de Sidi-M'cid, et y fait croître des touffes de grenadiers, d'orangers et de pampres sauvages dont les masses échevelées forment d'agréables bosquets. C'est sur une vaste plate-forme, à côté de la piscine, que le bal était préparé. Des chaises et des bancs avaient été apportés. La musique du régiment jouait derrière une touffe énorme de palmiers, qui ont été semés il y a peu d'années et qui sortent de terre déjà superbes. La plupart des invités se rendent à pied, en se promenant, à Sidi-M'cid. Nous quittons la voiture à l'endroit où les rochers rétrécissent la route. C'est là que commence la plus pittoresque portion des environs immédiats de Constantine. Le Rummel sort, d'abord étranglé, ensuite trouvant tout à coup de l'espace, il se précipite hors de la brèche que l'eau a sans doute pratiquée depuis bien des siècles, et se jette de cette hauteur presque à pic, dans la vallée du Hamma. L'hiver, c'est une masse d'eau imposante; au mois de juin, ce ne sont plus que de larges ruisseaux qui coulent entre les blocs de rochers qui se sont détachés de la montagne et garnissent le lit du torrent. On a construit récemment une étroite chaussée en ciment au travers du Rummel, tout au bord des chutes. Auparavant on ne pouvait passer qu'en certaines saisons, en sautant du mieux qu'on pouvait, de pierre en pierre. Le bloc de rocher sur lequel est bâti Constantine

est lié à la montagne voisine par des arcades naturelles qui forment comme d'immenses portes donnant entrée, par le ravin, dans la vallée opposée. Il est dificile de ne pas éprouver une sorte d'émotion nerveuse en regardant, d'en bas, le ciel entre ces deux parois élevées. Pour arriver à Sidi-M'cid, on dépasse les chutes du Rummel, on tourne autour d'une inégalité de la montagne qui semble être un bastion avancé et l'on se trouve alors sur un joli chemin en corniche ombragé par des grenadiers et des lauriers-roses.

Pendant que nous étions assis sur la plate-forme, au fond du cirque naturel de Sidi-'Mcid, écoutant la musique militaire, le soleil s'est couché à notre droite avec ces teintes éblouissantes qu'on ne voit que dans les pays d'Orient. Nous avons suivi toutes les gradations de sa lumière qui s'éteignait peu à peu, faisant place à la lune, qui s'élevait sereine au-dessus de la ville.

La semaine suivante, la même fête s'est répétée, et comme la température était devenue plus chaude, on a dû commencer le bal à une heure plus tardive. En nous rendant à Sidi-M'cid, nous avons rejoint, sur le chemin, notre ami Si-Mohammed. Il se dirigeait à cheval à ce rendez-vous de tous les élégants de la ville, ayant une selle dont le *filali* disparaissait sous des broderies d'or. Ce harnais a figuré à la grande revue que l'empereur d'Autriche a passée à Vienne.

Les officiers qui donnent la fête ont établi une file de lampions pour éclairer les danses lorsque le jour aura disparu. Ces petites lumières luttent en vain avec la clarté de la nuit. Tout le monde s'amuse, sans cérémonie, à danser sur la terre battue. Par moment le parfum des orangers se répand dans l'atmosphère tiède. Nous ne quittons la fête qu'à deux heures du matin en compagnie nombreuse. Des lanternes, placées de distance en distance, éclairent faiblement le chemin, et prêtent des formes fantastiques à la montagne. On croirait être auprès d'un colossal château dont la masse noire est vaguement indiquée sur le ciel. Les lumières de Sidi-M'cid et les sons lointains de la musique prêtent encore à l'illusion d'un conte de fée ou d'une histoire de génies.

Une cérémonie d'un autre genre, dont Constantine n'a pas joui pendant quelques années, se prépare. C'est la Fête-Dieu. La guerre d'abord, puis l'esprit du gouvernement de Tours, qui avait soufflé sur la ville, inaugurant parmi les colons l'enterrement civil inconnu jusqu'alors, avaient retranché la manifestation publique des sentiments de piété, si chers à certaines âmes. Aussi a-t-on voulu, cette fois, donner une vraie solennité à la procession. Les soldats, comme tous ceux dont la vie est souvent exposée, sont presque tous portés vers des idées religieuses. Ils s'entendent singulièrement

bien à orner des autels en plein air ou des reposoirs. Celui qu'ils ont élevé dans la cour de la casbah est formé de faisceaux d'armes artistement agencés. Un reposoir est aussi construit sur la place du Palais. Toutes les écoles congréganistes de garçons et de filles marchent en bandes; une compagnie d'infanterie et la musique du régiment forment deux files suivies du clergé, et les officiers généraux marchent ensuite précédant le dais sous lequel le nouvel évêque de Constantine porte le saint sacrement. Le cortège réunit au moins onze cents personnes. Les musulmans regardent avec respect ce qu'ils considèrent comme un honneur rendu à Dieu; quelques-uns même veulent s'associer à la fête en suivant la procession. Ils se sentent portés vers ceux qui, comme eux, manifestent leur foi sans fausse honte. L'évêque s'arrête sur le chemin, devant les postes qui sortent en armes, et donne la bénédiction aux soldats.

21 *juin.* — Hier, nous avons assisté à de curieuses scènes. C'était, cette fois, une fête qui n'appartient heureusement qu'aux pays nègres. Elle porte le nom de *Fête des Vautours*. Quel en est le sens? Je ne saurais le deviner. Il y a un mélange singulier de religion au milieu de ces cérémonies qui doivent avoir une origine païenne. On avait pris pour nous des renseignements auprès de Si-Ibrahim, le kaïd des nègres de Constantine, afin de savoir exacte-

ment l'heure à laquelle il fallait se rendre sur la montagne dont la cime s'élève au-dessus de Sidi-M'cid, lieu du rendez-vous. Plein de zèle pour les traditions, il avait indiqué une heure trop matinale, ce dont nous nous sommes aperçus ensuite. Il a donc fallu nous diriger vers ces hauteurs à quatre heures du matin ; nous n'avons pas eu lieu de le regretter, lorsque nous nous sommes trouvés dehors. L'aube paraissait lorsque nous descendions, en voiture découverte, la rue Nationale. Le minaret de la mosquée se dressait sur le ciel encore pâle, montrant ses murs si blancs terminés par la terrasse ornée de faïences bleues, d'où le muezzin fait l'appel aux croyants. Au-dessus de son dôme élégant se montrait le croissant finement découpé de la lune, accompagné d'une étoile brillante. Le tableau était tout oriental.

La journée promettait d'être chaude, car, malgré l'heure peu avancée, l'air était déjà fort doux. Nous avons laissé la voiture au pied de la montagne et nous avons continué notre course en gravissant les pentes raides et cueillant sur le chemin des graminées dont la houppe a l'air d'un pinceau léger. Arrivés sur le point le plus élevé, nous avons eu devant les yeux tout l'amphithéâtre formé par les montagnes, la ville et les deux vallées, le tout illuminé par les teintes roses du soleil levant.

Quelques familles de la petite bourgeoisie arabe

commençaient à planter leurs tentes. Les femmes, abritées dans les anfractuosités des rochers, afin de se dérober aux regards des curieux, allumaient du feu pour faire cuire le couscouss. Un caouadji nègre établissait ses ustensiles en plein air ; quelques négresses matinales causaient avec lui d'une voix mélodieuse qui contrastait avec leurs lèvres épaisses et leur laideur, qui n'est que trop caractérisée.

Le soleil monte dans sa splendeur. Mais une solitude relative règne encore sur le lieu de la fête. Nous jugeons qu'il est plus sage de rentrer pendant quelques heures et de revenir vers le milieu du jour. C'est vers midi que nous recommençons notre ascension en même temps que le flot des curieux. Déjà la foule des nègres et des négresses dans leurs costumes les plus voyants, les femmes parées de bijoux de filigrane argenté, couvre tous les points de la montagne. Il faut dire que l'odeur peu poétique de la graisse des *cherbah* qui cuisent devant l'ouverture des tentes remplit l'atmosphère. Peu à peu, les nègresses se réunissent en groupe autour d'un de leurs chefs. Elles allument une quantité de petits cierges qu'elles assujettissent sur des pointes de rochers. L'encens brûle dans des fourneaux, et le mot *amin* est répété en chœur après la prière que le chef nègre a récitée à haute voix. Les femmes exécutent ensuite une danse religieuse, tournant d'abord lentement au son d'un tambour de basque,

et accélérant le mouvement en même temps que la mesure devient plus vive. Elles se ployent en avant et en arrière ; les prières continuent comme une sorte de cantilène ; mais, sous l'action d'un soleil ardent et d'une excitation nerveuse poussée jusqu'à son paroxysme, la plupart des négresses tombent à terre dans une sorte d'engourdissement. Elles ruissellent de sueur, les veines de leur front sont grossies et la toison laineuse et crépue qui leur couvre la tête s'imprègne de poussière. Plusieurs, comme atteintes de folie, se jettent du haut des rochers et roulent jusqu'en bas sur les pentes de gazon, au risque de se tuer. Personne parmi les leurs ne semble s'en inquiéter. On attend patiemment que les sens leur soient revenus. Durant cette cérémonie religieuse, d'autres nègres, à quelque distance, frappent à coups redoublés sur un tambour, afin d'attirer les vautours, qui arrivent en effet de toute part et planent au-dessus de la foule avec leurs ailes étendues qui mesurent souvent plus de trois mètres d'envergure. Les nègres prétendent que, le jour de cette fête, les vautours viennent de plusieurs lieues à la ronde manger dans leurs mains. Ils apportent à cet effet une quantité considérable de viande crue. Mais l'affluence des Européens qui, cette année, se sont portés sur la montagne, étonne les vautours, qui se contentent de se poser à une trentaine de mètres sans oser approcher davantage.

Nous nous asseyons en groupe avec des amis, regardant la scène. Des nègres, mécontents que les oiseaux ne répondent pas à leur appel, nous regardent d'un air assez malveillant ; mais des négresses auxquelles nous avons donné quelques pièces d'argent pour acheter des cierges nous protègent avec bienveillance. Notre marchand de limonade, un des aïssaoua de l'année dernière, parcourt les rangs, versant des verres d'eau de fleur d'oranger qui sont fort bien venus. La chaleur nous force cependant à aller chercher un abri sous une tente qu'on nous cède. Quelques heures plus tard, les nègres, fatigués, se sont assis à l'écart. C'est à ce moment que les vautours, rassurés, s'avancent en masse et viennent jusqu'au bord du campement déchirer, de leurs becs crochus, la viande rouge. De tous côtés arrivent encore des officiers à cheval, des dames françaises, parées de leurs toilettes d'été, et des Arabes, qui n'avaient jamais songé à venir à ces cérémonies d'esclaves, ont suivi le courant et regardent avec curiosité tout ce qui se passe. Le jour s'avance ; nous avons joui de ce que la fête offrait de plus étrange ; il nous semble raisonnable de rentrer nous reposer.

Les jours qui suivent ont leur mélancolie, car ils sont consacrés aux préparatifs de départ. C'est, hélas ! un adieu définitif que nous devons adresser à ce pays hospitalier et plein de charme. Je le quitte

au moment où tout est dans sa splendeur. Le commencement de juillet est l'époque brillante de Constantine. C'est alors que la ville s'anime du mouvement original et bizarre des caravanes. C'est aussi le moment où il est agréable d'aller entendre, le soir, la musique sur la place du Palais. C'est seulement au milieu de l'été qne l'atmosphère devient assez chaude pour qu'il soit possible de prolonger ses promenades plus avant dans la nuit et de jouir de la clarté exceptionnelle des étoiles du ciel d'Afrique.

Avant de partir, nous faisons la revue des boutiques indigènes, cherchant les étoffes légères sorties des mains des femmes, les tapis épais si artistement tissés avec la laine du pays, ces rudes couvertures aux dessins harmonieux dont les Arabes couvrent leurs chevaux, des flacons étroits et dorés qui contiennent quelques gouttes seulement d'essence de roses, des coffres en bois tout couverts de jolies peintures et ornés d'un poisson blanc, emblème qu'on offre aux jeunes mariées arabes. Nous sommes accueillis avec joie par les marchands tunisiens et m'zabites, qui nous connaissent depuis deux ans et qui apprennent notre départ avec tristesse.

Le jour venu de quitter Constantine, nous nous rendons à la gare à six heures du matin. Je regarde une dernière fois la ville. Il semble qu'elle se soit plu à se parer pour me laisser un plus vif souvenir.

L'air est d'une transparence extraordinaire. Le tableau de Constantine sur son rocher, avec le pont léger qui y conduit et le palmier qui a poussé près de la grande porte, semble être couvert d'une couche brillante de vernis. Le soleil est lumineux, la température douce; la journée s'annonce très belle. Le train inexorable se met cependant en marche; nos amis nous font leurs adieux, nous agitons nos mouchoirs, puis tout disparaît; mais, en fermant les yeux, chaque scène se présente encore à mon esprit. L'hiver, lorsque la neige couvre le sol, je ne veux voir que la splendeur d'un beau couchant; au lieu d'un mur noirci, c'est un horizon immense et lumineux qui occupe mon imagination. Je ne suis pas la seule qui, en quittant l'Algérie, ait conservé cette impression de regret. Tous ceux qui ont vécu soit en Grèce, soit en Sicile, soit dans notre colonie d'Afrique, trois pays qui se ressemblent par plus d'un côté, ne se consolent d'en être loin qu'en songeant qu'ils y pourront un jour revenir. Ils sont saisis, après un certain temps d'absence, comme d'une sorte de mal du pays, une aspiration qui les porte irrésistiblement vers ces contrées chaudes et poétiques. Les personnes mêmes qui ont souffert du climat, après quelques années passées dans un pays plus septentrional, ont oublié leurs souffrances et veulent retourner à cette vie pleine d'attrait. Un des chantres de la Grèce a exprimé cette idée en quelques

vers dans lesquels d'autres encore que moi reconnaîtront la vérité du sentiment qui les a dictés:

La nuit, en sommeillant, j'y vais dans mon vaisseau;
J'y marche, parle, agis; le jour encor j'en rêve.
Tout m'y reporte, un arbre, une fleur, un oiseau,
Un son léger, le bruit des feuilles ou de l'eau,
Ou la poussière qui s'élève.

Après avoir vécu quelque temps dans notre colonie, j'en suis arrivée à la conviction qu'il est impossible de porter un jugement sérieux sur l'Algérie, sans l'avoir habitée et sans avoir vu de près les éléments très divers qui composent sa population. Ce qui importe surtout, c'est d'y être venu sans idées préconçues et avec une parfaite indépendance d'esprit. Il faut avoir examiné sur place les quatre moteurs de cette machine très compliquée, d'abord les indigènes, ensuite les colons, puis les autorités civiles et militaires, et, réunissant tous les renseignements recueillis, il faut se faire une opinion bien à soi.

J'ai souvent, étant en Algérie, causé des questions concernant notre colonie avec un ancien interprète militaire, homme de mérite, qui, après avoir suivi toutes les campagnes de nos généraux, pendant son séjour prolongé dans les trois provinces, s'est trouvé continuellement en contact avec des chefs arabes, sans avoir pour cela cessé d'être en bons rapports avec les colons. D'après ce qu'il m'a raconté, et d'après ce que j'ai pu voir par moi-même, j'ai ac-

quis la conviction, je le répète, que tout jugement porté de loin sur la colonie ne saurait avoir aucune valeur.

L'histoire de l'Algérie, étudiée dans son ensemble, nous enseigne qu'il faut coloniser lentement et avec patience, pour arriver à fonder un établissement qui ait chance de durer et de prospérer. Cet établissement que la France aspire à fonder avec une rapidité dangereuse, il ne faut pas oublier que les Carthaginois ont mis plus de trois cents ans et les Romains plus de deux cents ans pour le poser sur des bases vraiment solides. Il n'y a pas plus de cinquante ans que nous sommes possesseurs du littoral, et moins de quarante que nous avons poussé nos conquêtes jusque dans le désert.

De quel avantage notre domination est-elle pour les indigènes ? C'est là une question très complexe. Tout bien compté, les redevances auxquelles les Arabes sont à présent soumis envers la France montent, à peu de choses près, à celles que les Turcs percevaient lorsqu'ils étaient les maîtres du pays. Mais, il faut le dire, ils les imposaient le plus souvent arbitrairement et les faisaient rentrer par la violence. Aujourd'hui, l'Arabe sait d'avance ce qu'il est tenu de payer au gouvernement et il a le moyen, s'il le désire, de recourir à l'autorité contre les exigences d'un fonctionnaire déloyal ; c'est, à coup sûr, un grand pas de fait sur nos devanciers. Est-ce toutefois assez ?

L'Arabe instruit ne demande, en général, qu'à vivre en paix avec la France, pour peu qu'elle lui offre des avantages sérieux. Chez beaucoup d'entre eux un sentiment d'amour pour la France existe réellement. Ceux-là jouissent de nos gloires et souffrent de nos défaites. Aussi, lorsqu'il est question, chez nous, d'ouvrir une souscription en faveur des victimes d'une grande catastrophe, comme les orphelins de la guerre ou les inondés du Midi, par exemple, nous les avons vus couvrir les listes de leurs noms et réunir des sommes relativement considérables pour les envoyer en France.

La légende des trésors cachés, que les colons se complaisent à répandre, avait un semblant de vérité immédiatement après la conquête, alors que l'Arabe voulait mettre son argent à l'abri des Turcs ou des envahisseurs. De nos jours, il n'est plus question pour eux de garder de grosses sommes en réserve ; les fortunes sont très amoindries et les familles sont contraintes de se grouper autour du chef qui possède encore quelques capitaux : elles constituent pour lui des charges onéreuses. C'est pourquoi, lorsqu'il est obligé d'avoir recours aux emprunts, on peut augurer aisément qu'un Arabe est perdu. Nous avons eu d'ailleurs l'occasion de constater que le taux exorbitant de l'intérêt en Algérie faisait passer presque tout l'argent arabe dans les mains des israélites ; mais là n'est pas pour l'indigène la

seule cause de ruine. Les insurrections qui ont compromis un certain nombre de tribus ont amené la séquestration de leurs biens et l'obligation pour elles de fournir des contributions de guerre considérables. La brèche ainsi faite dans leur fortune ne pourra plus jamais être comblée.

Les colons français, presque tous démocrates, ont la haine de l'indigène, d'abord parce qu'il est de race aristocratique, puis aussi parce qu'il occupe une place dans le pays que la France a conquis et que les colons voudraient accaparer tout entière pour eux seuls. A leurs yeux, tout devrait leur appartenir, non pour faire de la bonne colonisation, mais pour se borner le plus souvent à faire de la politique. Ils fomentent donc de mille manières les insurrections. D'abord par une arrogance des plus blessantes envers les Arabes, peuple fier qui ne se laisse pas humilier sans en concevoir un profond ressentiment. Ils prétendent ensuite établir partout des formes administratives qui sont antipathiques aux indigènes, et les priver de toutes fonctions importantes. Bien que les colons aient beaucoup à gagner momentanément par les insurrections, le calcul est mauvais. L'indigène, afin de fournir la contribution de guerre exigée à jour fixe, est obligé de vendre des bestiaux à vil prix : c'est le colon qui en profite.

D'après les chiffres officiels, l'insurrection de 1870

a donné pour la colonisation 370,000 hectares des meilleures terres du pays, et les tribus révoltées ont payé 36,000,000 de francs de contributions de guerre. Et cependant, comme l'a fort bien dit un écrivain qui a étudié cette question : « Il n'est pas indifférent pour la France que les Arabes soient riches et heureux. Les indigènes de l'Algérie sont maintenant sujets français; leurs richesses, quand ils en auront, profiteront à la France; leur franche adhésion fera une partie de sa force; quelle que soit la supériorité du travailleur européen sur le travailleur arabe, nous aurions beaucoup de peine, quoi que nous fassions, à transporter en Afrique assez de bras pour égaler la puissance productive de ceux qui s'y trouvent déjà. »

D'autres écrivains ont calculé approximativement que sur les 2,400,000 Arabes répandus sur la surface de nos possessions algériennes, 150,000 parlent aujourd'hui à peu près notre langue, et se sont jusqu'à un certain point assimilés aux Français. Le résultat est considérable après si peu d'années d'occupation. C'est ce qui faisait dire, en 1874, à un journaliste républicain d'Alger, plus raisonnable que ses confrères :

« Sans pratiquer le culte de l'indigénat, on peut bien reconnaître que les populations musulmanes ont droit de représentation dans les conseils algériens. Elles alimentent le budget, elles nous fournis-

sent des soldats, elles cultivent la terre, elles élèvent des bestiaux, elles sont l'âme de la production agricole, véritable richesse du pays. On leur reproche de vivre en dehors de nous, mais ne peuvent-elles pas répondre : « Pourquoi vos systèmes de colonisation se sont-ils toujours montrés si peu favorables au contact de notre race avec la vôtre ? Pourquoi vous êtes-vous si peu préoccupés de notre instruction politique et sociale? Croyez-vous que la lumière puisse nous arriver d'en haut? »

Les populations musulmanes sont fondées à tenir ce langage.

Les concessions accordées, dans l'origine, aux indigènes ont amené une assimilation avantageuse entre les deux races. Les chefs des grandes familles ont créé des fermes, ils ont dépensé de fortes sommes en construction de maisons et de bâtiments d'exploitation. Ils ont employé des ouvriers européens qui n'ont eu à souffrir de leur part aucune injustice. En somme, bien peu d'années ont suffi au plus grand nombre des Arabes pour s'amalgamer avec les Français; mais, il faut le dire, ce sont les classes supérieures qui ont donné l'exemple, et cela s'est opéré surtout par l'intermédiaire de l'élément militaire, que l'Arabe admire et respecte.

L'armée a rendu et rend tous les jours d'immenses services à la colonisation. Elle a d'abord supporté toutes les difficultés de la conquête ; elle a ensuite main-

tenu ou rétabli l'ordre; elle sert enfin à amener cette fusion si précieuse entre l'indigène et le colon français. Individuellement, les officiers ont quelquefois le tort de prendre vis-à-vis des Arabes l'attitude du vainqueur à l'égard du vaincu; mais ce ne sont sur l'ensemble que de petites taches insignifiantes, amplement compensées par le caractère conciliant de la généralité de nos officiers.

L'intelligence de l'Arabe ne le cède en rien à celle du Français; c'est donc en excitant chez lui, de tout notre pouvoir, le désir de s'instruire que nous pacifierons sérieusement l'Algérie. On voit aujourd'hui les indigènes fréquenter les études de nos notaires lorsqu'ils ont un acte à passer ou une transaction à signer. Les registres de l'état civil se couvrent d'inscriptions de naissances, de mariages et de décès. L'Arabe voit les systèmes qui régissent la colonie se renouveler si souvent par suite du changement des gouverneurs, qu'il prend ses précautions pour que ses affaires soient en ordre. Il faut espérer, en ce qui concerne la délimitation des biens domaniaux, que des années se passeront encore avant que cette grave question, qui passionne tant à présent les colons, ne soit résolue. Il serait impossible de brusquer les choses sans amener la spoliation de la propriété arabe.

Non seulement il faudrait que l'indigène profitât de nos institutions, mais il serait à désirer qu'il s'y

mêlât lui-même et qu'il ne craignît pas d'aborder les hautes études. Malheureusement, il est d'une race foncièrement guerrière et naturellement contemplative. Ce n'est donc qu'après de grands efforts et par un acte de résolution qui lui coûte beaucoup qu'il entre dans le plein courant de notre existence européenne. Nous n'avons pas travaillé à son instruction comme nous aurions pu le faire. Depuis 1830, nous avons, il est vrai, établi des collèges franco-arabes ou mixtes. Nous avons laissé subsister quelques écoles arabes ; nous tolérons les universités de droit musulman ; mais nous avons afin de plaire, aux républicains avancés, diminué les carrières accessibles aux Arabes.

A Constantine seulement, il existait, en 1837, c'est-à-dire avant l'occupation de la ville par les Français, des écoles d'instruction secondaire, purement arabes, qui renfermaient de six à sept cents élèves, et dans lesquelles on enseignait l'arithmétique, la rhétorique, l'astronomie, la philosophie, le droit et la théologie. Quatre-vingt-dix-sept écoles primaires recevaient de treize à quatorze cents écoliers. Dix ans après, notre établissement dans la ville, il ne restait plus que soixante jeunes gens qui s'occupaient des hautes études, et les écoles, au nombre de cinquante, n'étaient plus fréquentées que par trois cent cinquante enfants.

Aujourd'hui, le collège franco-arabe de Constan-

tine est monté sur un assez bon pied et les élèves indigènes se font remarquer par leur aptitude aux sciences. Ils sont toutefois de moins en moins nombreux, et le recensement de 1878 pour toute la colonie a montré que 210 musulmans sont instruits dans les lycées et que 2,139 suivent les cours des écoles mixtes. Les indigènes ne savent trop comment utiliser leurs connaissances. Les carrières que nous leur avons ouvertes depuis la conquête se bornent à quatre. Ils peuvent être kaïds, kadis, cheiks ou spahis.

Le droit musulman est presque partout remplacé par le droit français, près de cinquante tribunaux musulmans ayant été supprimés depuis peu de temps. Les magistrats musulmans sont, par conséquent, réduits à un nombre très minime. Les territoires militaires n'existent plus que dans les zones éloignées ; la majorité des kaïdats a été supprimée. On conseille aux indigènes d'envoyer leurs fils dans des écoles militaires en France. L'entretien d'un jeune homme à Paris est une grande dépense ; puis les parents sauraient leur fils loin d'eux, sans aucune surveillance, dans un pays où la religion musulmane n'est point pratiquée. Il faudrait qu'ils fussent dépouillés de tous leurs préjugés pour en arriver là.

Le général Chanzy, dans un discours très logique prononcé au Sénat en 1878, disait avec raison des

indigènes : « Après des luttes glorieuses pour eux comme pour nous, ils ont compris qu'ils devaient accepter leur destinée nouvelle ; c'est à nous à leur prouver qu'ils n'y ont rien perdu. Pour cela, il faut, au lieu de les traiter comme un peuple à part, ne pas les parquer dans des institutions spéciales. Il faut les faire bénéficier de tous les progrès que nous introduisons dans leur pays, respecter leurs croyances, leurs coutumes, leur faire apprécier notre justice, émousser leur fanatisme en employant le meilleur remède : l'instruction. »

Les journaux d'Algérie, organes des colons, font une guerre acharnée à l'introduction des assesseurs musulmans dans les conseils généraux de la colonie. Ils sont cependant tous choisis par le gouvernement parmi les indigènes les plus dévoués à la France et les plus intelligents. La simple justice commanderait que les Arabes fussent représentés dans les conseils où se discutent journellement leurs plus chers intérêts. L'Arabe aurait trop de raisons de se dire aujourd'hui : « A quoi bon l'instruction pour rentrer dans nos déserts ou bien dans les montagnes presque inaccessibles de la Kabylie? »

Prouvons-lui donc qu'il n'est pas pour toujours relégué, comme un paria, dans un centre purement arabe et que le moment viendra où, soit dans les conseils, soit dans l'armée, soit dans les fonctions civiles, ses lumières trouveront une application.

Nous devons lui faire entendre, en attendant, que l'instruction le met sur un pied d'égalité avec le Français, que la bravoure et la noblesse ne sont pas tout et qu'il pourra un jour utiliser ses connaissances à l'accroissement de sa fortune.

Il faut donc, au dire de tous ceux qui ont quelque souci de l'avenir de la colonie, attirer à nous l'indigène qui sera, en somme, pour bien des siècles encore, le grand agent de la production en Algérie. C'est un système tout contraire que les colons veulent faire prévaloir. Il n'y a pas de calomnies auxquelles l'Arabe ne soit en butte de leur part. A les entendre, les Arabes sont les auteurs de tous les vols et de tous les crimes qui se commettent dans la colonie, et cependant, malgré l'envahissement des villes du littoral par une population qui n'a ni feu ni lieu et qui vit de rapines, il n'y a guère plus de condamnations en Algérie qu'en France.

En France, on en compte une sur 15,000 âmes ; en Algérie, une sur 12,000. Les vols de bestiaux qui semblent, d'après les colons, être si nombreux et dont l'indigène est toujours accusé, se réduisent en somme à peu de chose, étant donnés l'isolement des fermes et le peu de surveillance exercé par les propriétaires. Nous trouvons dans le rapport fait après l'enquête du préfet d'Alger : « Les statistiques judiciaires du premier semestre 1875

démontrent que les attentats commis contre les propriétés européennes pendant cette période comprennent 729 crimes ou délits, dont 223 ayant pour auteurs des Européens, 223 des indigènes et 271 des auteurs inconnus *supposés indigènes*. Or, les vols de bestiaux n'entrent dans ce chiffre que pour 55, c'est-à-dire dans la proportion d'un quatorzième, et les indigènes, pas plus que les Européens, ne sont à l'abri de ces déprédations. »

Les incendies de forêts, malheureusement trop fréquents en Algérie, sont toujours aussi attribués de parti pris aux Arabes. Le gouvernement a décrété des mesures sévères, telles que la responsabilité collective des tribus, dans l'espoir de donner satisfaction aux colons. Les incendies ont, en effet, un peu diminué, les Arabes ayant un si grand intérêt à surveiller les abords des forêts et à empêcher les pâtres d'allumer leurs feux trop près des bois ; mais on ne saurait espérer que les incendies disparaissent entièrement du pays. Nous avons vu que, pendant les grandes chaleurs de l'été de 1876, la presque totalité des forêts de l'Esterel, dans un de nos départements français, a été réduite en cendres. Là, il était impossible d'en accuser les Arabes.

Notre effort devrait tendre à prouver à l'indigène que nous représentons la justice. N'avons-nous pas quelques reproches à nous faire sous ce rapport? La première étincelle de l'insurrection de 1870

s'est allumée après le décret venu de Tours qui appelait en France les spahis, dont l'engagement porte qu'ils ne sont faits soldats que pour la défense du sol de la colonie.

Après avoir reçu l'ordre de quitter l'Algérie, ils ne se révoltèrent pas tous. Un certain nombre d'entre eux, soit par crainte du châtiment, soit par esprit de discipline, partirent pour se battre contre les Prussiens ; mais quelques-uns, forts de leur droit, désertèrent et portèrent l'esprit de révolte dans des tribus qu'ils savaient déjà mal disposées. Ils apportaient avec eux d'excellents fusils à longue portée et la réputation de bons tireurs. Le feu gagna de tribu en tribu, car ils allaient, disant partout que le gouvernement de la France n'existait plus et que les Arabes étaient déliés du serment qu'ils lui avaient prêté.

La brusque suppression des smalas fut aussi un acte également entaché d'arbitraire. En somme, l'Arabe est malheureux sous notre domination, cela est incontestable. J'ai entendu maintes fois des officiers dire qu'ils ne pourraient pas souhaiter quelque chose de plus pénible à leurs pires ennemis que d'être Arabes.

Notre colonie se peuple avec une certaine rapidité ; on compte environ 10,500 Européens de plus tous les ans. Dans le nombre il s'en trouve certainement qui feront souche de courageux et honnêtes

travailleurs. Aucune colonie ne renferme, comme l'Algérie, dans un si petit espace, un si grand nombre de nationalités différentes et de caractères plus divers.

Chacun, parmi nos compatriotes, espère parvenir par des moyens différents. Le petit marchand qui n'a pas réussi chez lui, arrive avec l'idée qu'il fera prospérer son commerce en Algérie. L'agriculteur alsacien et lorrain qui veut rester fidèle à la France, quitte ses champs, son foyer, sa famille et vient, dans ce pays qu'il ne connaît pas, soutenu par une Société de protection qui prend à sa charge toutes les difficultés du premier établissement. Excellente manière de coloniser.

On a vu aussi, depuis 1870, nombre d'Alsaciens sans domicile, qui sont accourus pour profiter des concessions accordées à leurs compatriotes et s'imposer à la bienveillance de l'administration dont ils ont, plus d'une fois, abusé en la trompant. Puis, pour l'honneur de la colonie, il y a enfin l'homme indépendant, courageux et honnête qui apporte ses capitaux et vient fonder un établissement sérieux. S'il a l'habileté du Normand ou la ténacité du Breton, il réussira. C'est ce qu'attestent les belles fermes qui s'échelonnent sur tout le parcours du chemin de fer de Philippeville à Constantine et plus loin encore jusqu'à Batna. Ces grands jardins maraîchers, qui étalent aux yeux de ceux qui parcourent les envi-

rons d'Alger leurs planches de légumes bien alignées, leurs champs de verdure et leurs beaux fruits, en sont une autre preuve. Les primeurs qui nous arrivent tous les printemps de l'Algérie montrent combien cette culture est bien entendue par les colons qui s'en occupent. Ils emploient souvent comme aides jardiniers des Espagnols, qui ont une spécialité toute particulière pour ce genre de travail.

L'étranger se mêle parmi les Français avec une diversité de types non moins variés. Le patient et courageux Mahonais des Baléares et l'Espagnol de l'Andalousie ont, depuis les débuts de la conquête, défriché les terres les plus rebelles. Ces Espagnols sont, parmi les étrangers, les plus nombreux dans la colonie. La ville d'Oran, à cause de la proximité des deux pays, en est, en majorité, peuplée. Ils se délassent de leur labeur en jouant sur la guitare des airs de leur pays ; mais, concentrés entre eux-mêmes, ils se tiennent à part des autres Européens. Bien des histoires de coups de couteau donnés dans la nuit peuvent leur être attribuées, surtout depuis que les démocrates de Carthagène sont venus faire irruption en Algérie. Ceux-là vivent, le plus souvent, de vol et refusent le travail qu'on leur offre.

Les Maltais, avec leur figure de brigands et leur costume pittoresque, constituent aussi une notable partie de la population coloniale. Dans les ports de mer où ils sont nombreux, ils ne sont pas mauvais

travailleurs. A Philippeville, je les ai vus en grand nombre à l'église avec leurs femmes, qui ont l'air d'honnêtes personnes, Mais, à Constantine, où l'on préfère employer des Kabyles comme portefaix, ils sont plutôt de passage, n'y séjournent guère, et remplissent la nuit d'ignobles tripots. L'Italien se trouve répandu un peu partout en Algérie ; il est généralement ouvrier dans les grandes exploitations industrielles ; son caractère tapageur et vindicatif le rend redoutable aux hommes chargés de la surveillance.

Les différents systèmes employés jusqu'à ce jour pour la colonisation de l'Algérie ont été en butte à tant de controverses, qu'il est difficile de préconiser l'un plutôt que l'autre. Il est certain que nos progrès ont été plus rapides dans ces dernières années, d'abord parce que le plus difficile était fait, ensuite parce que la beauté du pays a, de plus en plus, exercé son attraction naturelle. Le climat est généralement salubre et la terre féconde. A ce propos, on peut citer ces paroles qu'un député républicain, M. Warnier, prononçait à la tribune en 1874 : « Malgré toutes ces difficultés, malgré toutes ces entraves, malgré l'organisation défectueuse dont on vous a parlé, l'Algérie n'a jamais été dans une situation plus prospère. Jamais elle n'a fait de plus grands progrès que depuis quelques années. »

Je crois que l'on peut, sans s'aventurer trop loin, dire que les grandes exploitations industrielles qui,

depuis peu de temps, se sont multipliées dans les trois provinces, sont un des plus sûrs moyens de colonisation, à ce double point de vue qu'elles emploient un grand nombre de bras qui, sans elles, resteraient inoccupés, et qu'elles apportent dans le pays des capitaux considérables. Les concessionnaires sont chaque jour amenés à construire à leurs frais des chemins de fer servant à écouler leurs produits et à transporter des voyageurs. C'est dans les chemins de fer que se trouve l'avenir de la colonie. Ne voit-on pas, dès aujourd'hui les exploitations de toute sorte se grouper naturellement sur le parcours des lignes ferrées ? En effet, comment effectuer avantageusement les transports si l'on n'a que la ressource des caravanes et du roulage? Le chemin de fer introduit forcément avec lui le télégraphe, qui fournit au Gouvernement un moyen de prévenir, au moindre signe d'agitation, les révoltes menaçantes, et, quand elles éclatent, de renforcer nos garnisons compromises.

C'est à créer de nouveaux chemins de fer qu'à mon sens, et d'après l'avis de gens expérimentés, doivent s'employer de préférence les capitaux français, plutôt qu'à réaliser des rêves sans but utile, comme celui de cette mer intérieure dont on n'a cessé d'entretenir le public. Il s'agit de percer ce que l'on appelle le *seuil de Gabès* pour faire entrer les eaux de la Méditerranée dans les *chotts* ou lacs salés du Sahara.

Ce qui devrait nous rendre un peu défiants à l'égard des avantages que nous pourrions retirer de cette mer intérieure, c'est l'enthousiasme, non dissimulé, que le projet a excité chez tous ceux qui ont des intérêts en Tunisie. Une des grandes objections soulevées contre le projet du capitaine Roudouaire est précisément, que le commerce tunisien serait seul à en profiter. Ni les Algériens ni les Français ne pourraient s'en servir comme d'une route très directe pour pénétrer dans le centre de l'Afrique.

Le travail que nécessiterait une semblable entreprise serait des plus longs et nécessairement des plus coûteux. (On voit généralement que les devis tracés pour les opérations de ce genre sont toujours dépassés quand vient l'exécution.) Pendant que l'eau s'introduirait lentement dans son nouveau bassin, les cultures de palmiers en souffriraient grandement. Les oasis les plus considérables du Sahara se trouveraient précisément autour de cette mer. Biskra, par exemple, dont l'impôt sur les dattiers s'élève à plus de 100,000 francs par an, verrait peut-être sa ruine dans les changements de température qu'amènerait cette masse d'eau.

Il sera donc prudent de faire le décompte de ces pertes dans le tableau des frais nécessités par la mer algérienne. Si les études auxquelles on s'est livré parviennent à prouver par des sondages que les chotts formaient autrefois une mer, elles constatent en même

temps que l'ensablement produit a dû être très puissant, d'où il résulterait que, pour en combattre le retour, on serait obligé d'engloutir des sommes considérables. Quels seraient les produits apportés par la création de cette mer? Combleraient-ils les dépenses de l'entreprise et les prix d'entretien? A ces questions, les partisans de l'idée répondent que l'amélioration apportée à la température par la fraîcheur des eaux rendraient cultivables des espaces considérables de terres aujourd'hui improductives; qu'on y pourrait établir des pêcheries et, enfin, que le commerce du centre de l'Afrique trouverait là des avantages de transport.

En admettant que le climat d'une partie du désert fût modifié, la température du versant septentrional de l'Aurès deviendrait peut-être trop rigoureuse pour les populations qui l'habitent, les neiges couvrant déjà les montagnes durant quelques mois d'hiver. Malgré la chaleur oppressive qui règne pendant les deux tiers de l'année du côté du sud, les Arabes y vivent parfaitement. Ils cultivent avec soin et habileté les dattiers, qui sont un produit avantageux pour le pays, et qui rapportent, comme je l'ai déjà dit, des impôts considérables. Les dattes ne mûrissent que sous un soleil ardent, et grâce à l'air chaud qui les enveloppe de toutes parts.

Je doute que les Arabes se plient facilement à un autre genre de culture plus régulière, plus assujettis-

sante, qui ne répondrait ni à leurs habitudes ni à leur caractère. On répète sans cesse que les colons viendraient peupler cette partie du désert où ils se trouvent, à l'heure qu'il est, en petit nombre. Il faudrait d'abord savoir à quoi s'en tenir sur le désir qu'auraient les colons à s'éloigner ainsi de la côte et des grands centres. Déjà la campagne entre Constantine et Batna, si belle et si fertile, ne trouve que peu de Français disposés à s'y établir comme propriétaires. Le colon a grande répugnance à s'enfoncer dans les terres. Il se sent plus chez lui à Alger ou à Oran. Constantine lui paraît déjà un peu loin; il lui semble qu'il s'expatrie davantage lorsqu'il ne voit pas la mer. Que de terres fécondes entourent encore les grands centres qu'il serait à propos de cultiver les premières, puisqu'elles sont plus près des ports et des points de débouché!

N'est-il pas singulier qu'on s'ingénie à mettre au jour tant d'inventions nouvelles sous prétexte que le pays lui-même est nouveau? Ne serait-il pas plus simple de profiter de l'expérience acquise dans notre France et plus à propos de terminer les œuvres déjà entreprises, sans se creuser autrement la cervelle? Disons avec La Fontaine :

Le trop d'expédients peut gâter une affaire;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Voici longtemps qu'on reproche aux Français leur

esprit frondeur et leur manie de tout critiquer, de tout détruire pour tout recommencer. Tâchons de procéder autrement ; cela est indispensable, si l'on veut mener à bien la tâche ardue de la colonisation, grâce à l'expérience d'hommes dépourvus de toute ambition personnelle et grâce aux laborieux efforts d'industriels et de travailleurs recrutés dans ce qu'il y a de plus honnête parmi notre population.

Le temps se chargera de faire lui-même son œuvre sans qu'il soit besoin d'apporter l'agitation et la précipitation dans la discussion des affaires de l'Algérie.

Souhaitons à notre belle colonie un avenir paisible, la concorde et la fusion des races. Cette terre, si proche de la France, et qui lui ressemble sous tant de rapports, ne doit pas être, de la part de ses enfants adoptifs, un foyer de troubles politiques. Ils ont un bonheur dont ne jouissent pas les colons des autres pays, celui d'être à quelques heures seulement de la mère patrie et à quelques minutes, par le télégraphe, des parents qu'ils y ont laissés.

FIN.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie.
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 24416-9.

GETTY RESEARCH INSTITUTE